TECHNIKART

#
297

ACCÉLÉRATEUR D'IDÉES

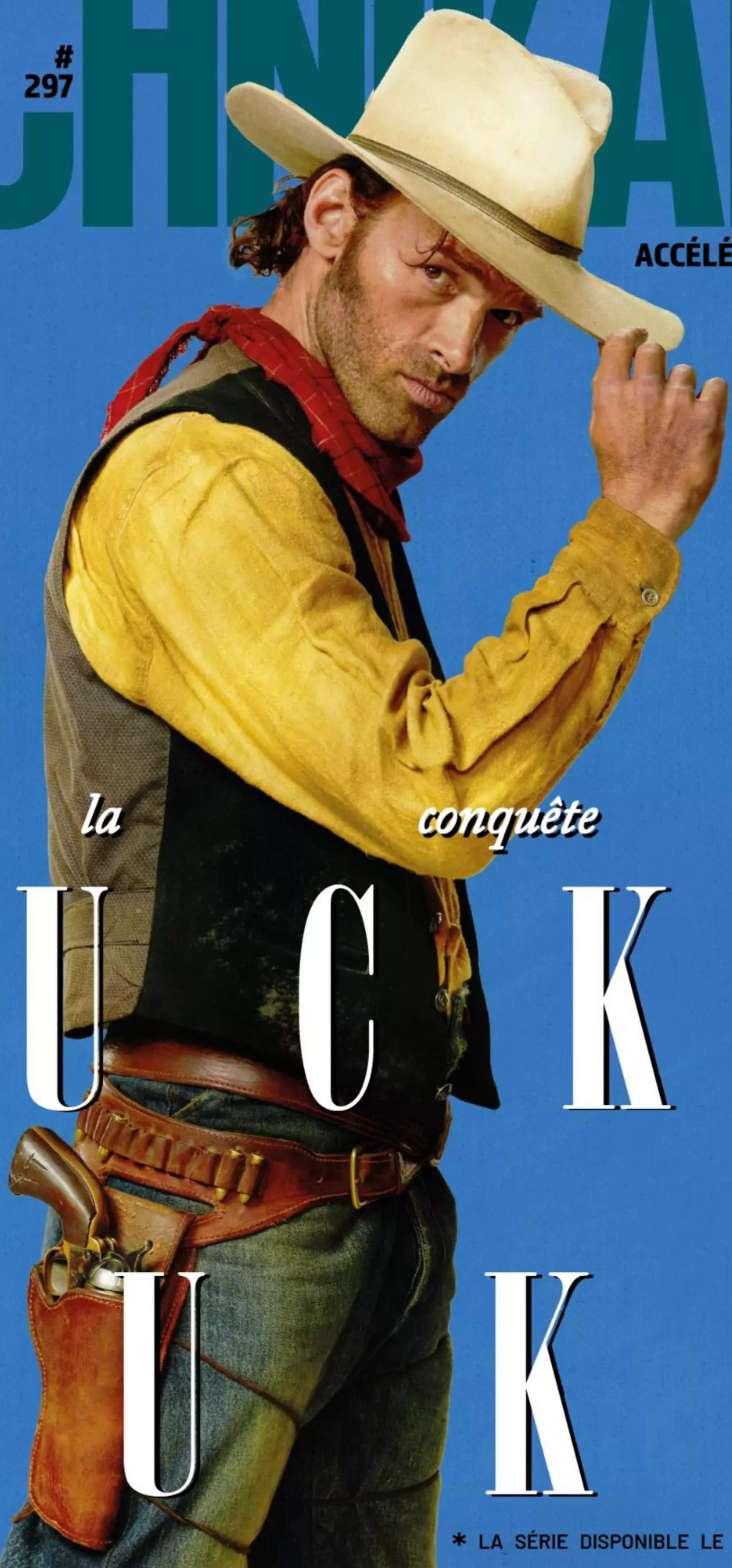
Alban
LENOIR
"RENDRE LE MYTHE VIVANT" *

+

Deva Cassel
Gioia Farisano
Esther Rollande
Camille de Dominicis
Eden Ducourant
Céline Semaan
Rose Vidal
...

À la conquête de

LUCKY LUKE



BEL 8,30 - CH 9,50CHF
L 14465 - 297 - F: 6,90 € - RD

* LA SÉRIE DISPONIBLE LE 23 MARS SUR DISNEY+

EPC

CHAMPAGNE
EPICURIEN



EPC

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA

LE CHAMPAGNE RÉSERVÉ AUX ÉPICURIENS



LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

SOPROD **P024SQ**

RÉSERVE DE MARCHE DE 38 HEURES
25 RUBIS
10 ATM

FESTINA

SWISS MADE

Gerard Butler

MY TIME

LACOSTE

ORIGINAL AQUA

LACOSTE
ORIGINAL
AQUA

LE NOUVEAU PARFUM

SOMMAIRE — MARS 2026

Numéro deux-cent-quatre-vingt-dix-sept



THÉO AUGIER PAR
AXEL VANHESSCHE POUR LE
TECHNIKART CREATIVE STUDIO

VESTE À IMPRIMÉ ET CHEMISE EN COTON **PAUL SMITH**

INSIDER

P.11
CARVING, FONDUE ET MAISONS DE LUXE ?
LES LIEUX (SECRETS) DU POUVOIR
CÉLINE SEMAAN
NADIA ACIMI
THEE DIANE
KOURTNEY ROY
PASCAL K DOUGLAS
EDEN DUCOURANT
ROSE VIDAL

MAGAZINE

P.34
COVERSTAR : ALBAN LENOIR
BENJAMIN ROCHER
THÉO AUGIER
LA DREAMACHINE DE BRION GYSIN
DEVA CASSEL
LE NOUVEAU SOFT POWER DES CATHOLIQUES
GIOIA FARISANO
BILAL HAMDAD
CAMILLE DE DOMINICIS

LE MEILLEUR DU MOIS...

P.89
CINÉMA, MUSIQUE, LIVRES, ART...

ÉDITO

COW-BOYS & COW-GIRLS N°297

Alban Lenoir, French action hero, aujourd'hui star d'une détonnante série Disney+, est de retour dans Technikart – il avait incarné Belmondo dans un shooting godardien de 2018. Welcome back, cow-boy ! Céline Semaan de la Slow Factory nous partage sa régime Diet Media. Page 16. Eden Ducourant est notre Rising Star – ce mois et tous les mois. Page 26. Rose Vidal, romancière électrique ("Drama Doll", 2025), nous parle nunchakus, p. 32. Deva Cassel, astre parmi les astres, nous invite à explorer la Planète Rubra. P. 50. Gioia Farisano, caméo marquant de La Petite dernière, nous invite à la campagne. En selle ! Page 58 Esther Rollandez, Révélation du mois, crève l'écran à chaque apparition. Last but not least, nous quittons le vivifiant numéro avec Esther. Page 98, donc.

Bonne lecture,
Nous nous retrouvons pour de nouvelles aventures dans un mois,
Laurence R.



Laurence Rémila
Rédacteur en chef
laurenceremila@technikart.com

@laurenceremila
@technikart_mag



ALBAN LENOIR
PHOTO ©2026 DISNEY
ET SES SOCIÉTÉS AFFILIÉES

TECHNIKART

9 RUE MANDAR • 75002 PARIS
WWW.TECHNIKART.COM

RÉDACTION EN CHEF
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION Laurence Rémila
RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE Violaine Epitalon
CONTACT redaction@technikart.com

CRÉATION ARTISTIQUE
DIRECTION ARTISTIQUE Matthias Saint-Aubin
GRAPHISTES YoungJoo Kang, Hugo Jean, Adélaïde Billot

CHEFS DE RUBRIQUE
CULTURE Alexis Lacourte
HEAD OF CREATIVE PROJECT Max Malnuit
FASHION EDITOR Anaïs Dubois
CINÉMA Marc Godin
LIVRES Baptiste Liger
CHRONIQUE ÉCO Thomas Porcher
CHRONIQUE J'AI TESTÉ Adèle Thiérry
CHRONIQUE L'ÉPINE Rose Vidal
ART Mathilde Delli
GRAND SEIGNEUR Serge Adam, Manu Mariani
SIGNATURES Klervia Lelong, Lou Madamour, Max Malnuit, Adèle Thiéry, Lina Bacchieri, Anna Prudhomme, Gabrielle Langevin, Julio Rémila, Antonin Gratien, Léonard Desbrières, Sheldon Plankton, Alexandra Profizi, Sarah Sellami, Margaux Seux, Assiya Shabi
PHOTOGRAPHES Axel Vanhessche, Alexi Pavlov, Sacha Luisada, Samuel Fabia Boccara, Eva Chamosa, Louis Westerloppe, Amara Ait-Idir, Davide Carson, Julien Grignon, Louis Lepron, Eddy Brière, Florian Thévenard, Gabrielle Langevin, Yagiza-studio, Arnaud Juhérian, Louis-Adrien Le Bay, Gabrielle Riouah, Romin Favre, Orane Auvray, Elisa Grosman, Basile Bertrand, Kiara Lagarrigue, Aïssata Haïdara, Yves Bottalico, Alice Sourdès

ILLUSTRATEURS & 3D Matthias Saint-Aubin

TECHNIKART.COM
DIGITAL STRATEGY OFFICER Julien Arparin
jarparin@technikart.com
FILMS Gabrielle Langevin

ADMINISTRATION
Laurence Gaubert lgaubert@technikart.com
COMPTABILITÉ comptayakart@gmail.com

ÉDITEUR & DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Fabrice de Rohan Chabot
fchabot@technikart.com

PUBLICITÉ & OPÉRATIONS SPÉCIALES
DIRECTEUR Arnaud Laborey
alaborey@technikart.com

Technikart est édité par la SAS YAKART au capital de 270.000 euros.
9 rue Mandar, 75002 Paris (RCS 817 493 216) N° Issn: 1162-8731.
N° de CPPAP: 0225K86821
Dépot légal : à parution
Imprimerie ILD
Le magazine décline toute responsabilité quant aux manuscrits et photos qui lui sont envoyés. Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Tous droits de reproduction réservés.

TECHNIKART SERVICE ABONNEMENT
03 44 62 52 63 Pour s'abonner, se réabonner ou changer d'adresse, écrivez à : abo.technikart@ediis.fr ou rendez vous sur Technikart.com rubrique abonnements
Les abonnement par chèques sont a envoyer à :
Technikart service abonnement Bureau B 1412, 60643 Chantilly Cedex
ABONNEMENTS POUR LA SUISSE :
abonne@edigroup.ch 022/348 44 28
ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE:
abobelgique@edigroup.org 070/23

TECHNIKART CANAL HISTORIQUE
FONDATEURS Fabrice de Rohan Chabot, Raphaël Turcat & Guillaume de Roquemaurel
GRAND SEIGNEUR Olivier Malnuit †

Prix de vente export : BE/LUX/GR/IT 4.90€ - UK 4£ - Maroc 50MA - Suisse 7CHF ; DOM : 4.5 € - TOM : 800 XPF ; Canada 10.99$Cad

PROCHAIN NUMÉRO : AVRIL 2026

DUCATI | Member of the Audi Group

Développé avec Shell ADVANCE

Partenaire technique PIRELLI

Gamme
MULTISTRADA V4

Un avant-goût de l'aventure.

Scannez le QR Code pour en savoir plus.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

EMINENTE

RON DE CUBA

QUELQUE PART À CUBA*

*Produit élaboré quelque part à Cuba

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

INSIDER

CATWALK SUR LES PISTES

Carving, fondue

ET MAISONS DE LUXE ?

L'ACCÉLÉRATEUR — L'AVANT-TENDANCE, C'EST MAINTENANT

Ces derniers temps, le froid est devenu un **privilège social**. Et à moins de dépenser un SMIC pour vous offrir une piste bleue sur neige fondue, il devient de plus en plus difficile de s'offrir un séjour à la montagne. Seuls gagnants dans l'histoire ? Les grandes Maisons du luxe. Décryptage.

Par Klervia Lelong

Si vous avez eu la chance de partir à Courchevel cet hiver, vous savez à quel point les vacances à la montagne sont coûteuses. Entre la location d'un chalet à 50 000 €, des forfaits pour accéder aux pistes toujours plus élevés et un dîner gastronomique au Chabichou, l'addition de la semaine est rapidement salée. Si on ajoute à cela le réchauffement climatique qui affecte petit à petit les stations enneigées, les sports d'hiver deviennent une véritable pratique élitiste, de plus en plus inaccessible. Cette rareté et le prix qu'elle coûte attirent notamment les Maisons de luxe, qui se font un plaisir de jouer avec les matières techniques en sortant des collections hivernales adaptées à des conditions extrêmes.

« *La montagne devient un nouveau territoire de distinction sociale*, explique Fanny Parise, docteure en anthropologie. *Le luxe va requalifier la montagne comme un décor premium, dans une période de réchauffement climatique où le froid et les espaces de nature paraissent de plus en plus fragiles.* » Pour savoir comment les marques de luxe répondent à l'appel de la montagne, le groupe de médias Les Others a rédigé le livre *Outdoor Calling*. Co-créée par Damien Bettinelli, l'agence ambitieuse de reconnecter son lectorat à la nature y conclut que « l*e luxe contribue à sacraliser la nature, la rendant plus désirable et plus noble* ».

BLANC DE BLANC

En décembre 2025, Pantone annonçait le Cloud Dancer comme couleur de 2026. Cette teinte de blanc rappelle les paysages épurés des sommets. Bien qu'elle n'ait pas fait l'unanimité à cause de sa neutralité, la nuance s'inscrit parfaitement dans la colorimétrie de l'hiver. Grâce à sa simplicité, elle s'ancre dans la tendance du Quiet Luxury, permettant aux marques de concevoir des produits sans prise de risque, tout en les vendant facilement. Et comme le rappelle Fanny Parise, « *le luxe investit dans cette esthétique du blanc, de la nature et de la pureté* ».

Cette couleur était également présente sur les tenues officielles des athlètes français pour les Jeux Olympiques d'hiver de cette année, à Milan-Cortina. Mêlée à du bleu et du rouge, le drapeau tricolore se reflète sur les produits designés par Stéphane Ashpool pour Le Coq Sportif, « *alliant technique et esthétique* » d'après ses propres mots. De l'autre côté de l'Atlantique, Ralph Lauren habillait les athlètes américains avec une doudoune équipée d'une pompe régulant la température. Les Brésiliens, quant à eux, ont pu compter sur l'expertise de Moncler pour un uniforme en nylon laqué recyclé.

Née dans les montagnes françaises, Moncler porte un fort héritage outdoor, permettant de créer un imaginaire de performance autour de leurs produits. C'est aussi le cas de Rolex, pour qui le mythe de l'aventurier est central. La marque communique énormément sur la première ascension de l'Everest, gravi par les alpinistes Rolex au poignet. D'après Damien Bettinelli, « *les marques de luxe s'intéressent à l'outdoor par l'évocation onirique et par le symbole de liberté qu'il véhicule. On n'est pas dans le domaine de la pratique, mais plutôt du symbolique et de l'évocation.* »

UN MANQUE D'ENGAGEMENT

Sur ce point, notre anthropologue spécialiste de l'évolution des modes de vie met en garde quant au greenwashing des entreprises. « *Les marques mettent en avant un imaginaire plutôt qu'une pratique réelle du sport ou du respect de ces environnements. On est sur une nouvelle phase d'hyperconsommation de la montagne, avec une intensification des pratiques outdoor qui va participer à la destruction de la nature.* »

Pour Damien Bettinelli, « *ce n'est pas parce qu'on fait des sports outdoor qu'on protège l'environnement. Voire même, plus on pratique les sports outdoor, plus on a un impact sur son écosystème.* » En plus de ces conséquences sur l'environnement, le coût global d'un séjour enneigé est voué à augmenter, créant un entre-soi déconnecté des problèmes du reste du monde, d'un point de vue écologique, économique et social. Comme le dit le co-créateur du média Les Others, « *la beauté de la nature a toujours inspiré. Là où ça devient dérangeant, c'est quand il y a une forme d'appropriation et que les marques se donnent un rôle qu'elles ne peuvent pas assumer.* » L'occasion de montrer à vos Moon Boots et à votre veste The North Face leur milieu naturel : la montagne sans artifice (ou presque).

ON AIME (OU PAS)



CLARISSE GOROKHOFF
Anouk, dévastée par la rupture avec son jules, entame une correspondance avec la mère de celui-ci, Faye, mourante d'un cancer au Nouveau-Mexique. Avec *Femmes tout au bord* (Actes Sud), Clarisse Gorokhoff, romancière ayant perdu sa mère à l'âge de « cinq ans et demi », raconte ici, sans pathos, le suicide assistée d'une quasi-inconnue. Ou comment faire d'un deuil (à retardement) le premier chef d'œuvre de l'année littéraire…

LAVERNHE AUX CÉSARS
Imiter Stanley « The Mask » Ipkiss devant Jim Carrey ? Folie ! Et réussir cet hommage malgré tout ? Inouï ! Immense bravo au Maître de cérémonie des Césars, Benjamin Lavernhe, pour ces moments de grâce surgis d'un exercice ô combien casse-gueule. Les autres highlights de cette édition 2026 ? Les dance-moves d'Alexandra Lamy et de Pierre Lottin, l'imitation de Godard par Guillaume Marbeck et les vannes borderline d'Alison Wheeler. À part ça ? No comment.

CLAUDE LE GOAT
Vous le savez, nous ne sommes pas de grands zélotes des IA génératives. Mais depuis qu'Anthropic (la boîte fondée par des anciens d'Open AI à qui appartient Claude IA) a refusé de passer un contrat grassouillet avec le Pentagone (contrat accepté par ChatGPT – fuyez), on commence à croire que tout n'est pas perdu. Et on ne dit pas ça parce que Claude est un très joli prénom.

BRIGITTE CALLS ME BABY
Meilleur nom de groupe des années 20, meilleur album sous influence Smithsienne de ce début d'année et meilleur live, sûrement, de ce morne mois de mars. (On se retrouve donc au Trabendo le 30.)

LA PROMO HOUELLEBECQ
Michou fait la tournée des plateaux avec un album au-delà du boring (voir ce qu'en dit le camarade Alexis Lacourte en fin de mag') et un recueil de poèmes qu'on apprendra par cœur dès ce bouclage terminé. On a donc là, à portée de micro, l'interviewé le plus drôle de France. Et on lui pose des questions à faire passer Laurent Boyer *(c'est qui ?, ndlr)* pour Léon Zitrone *(hein ?, ndlr)*. Encore un effort, les confrères du PAF !

ENFANTS RICHES DÉPRIMÉS
Mais quelle idée d'être allés déterrer ce gros nullard de Marilyn Manson – sans talent depuis toujours et accusé de VSS depuis des lustres – pour leur PFW show. Ressaisissez-vous les gothos !



BYD

ATTO 2 DM-i

SUPER Hybride

JUSQU'À

1000 KM[1]

D'AUTONOMIE



À PARTIR DE

25 990€ TTC[2]



6 Ans De Garantie ou 150 000 km[3]

(1) Cycle wltp mixte.
(2) Prix TTC valable jusqu'au 31 mars 2026. Voir conditions sur byd.com/fr.
(3) 6 ans de garantie sur le véhicule.

BYD France 8 rue Léonard de Vinci 60000 Beauvais SIREN 829 635 820 RCS Beauvais

RÉSERVEZ VOTRE ESSAI

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo. #SeDéplacerMoinsPolluer

CHOPPER LA TIMBALE

LES LIEUX *(secrets)* DU POUVOIR

Comme nous briguons la présidence du Louvre – on souhaite bon vent à Madame des Cars – nous avons demandé au journaliste Michael Moreau, auteur de *Sa Majesté nomme* (Robert Laffont), les meilleurs spots où traîner ses patins pour **décrocher une promotion**. Sa réponse par huit.

Par Violaine Epitalon

LE PAVILLON DE MATIGNON

LE PLUS DISSIMULÉ

Vous êtes Gabriel Attal ? Dommage ! Vous n'avez désormais plus accès à l'endroit le plus secret de votre ancien fief, avec ses 150 m2 en forme de fleur, ni à ses salons rococo, son feu de cheminée et son lustre à pampilles.

Michael Moreau : « *Le pavillon de musique est une bâtisse secrète au fond du très grand jardin de Matignon (2,4 hectares), à l'abri des regards, que les Premiers ministres ont régulièrement utilisé, notamment pour leurs rendez-vous confidentiels. Avec des leaders syndicaux ou politiques, par exemple, sur des dossiers pour lesquels la discrétion est nécessaire.* »

Le petit plus ? Vous n'y croiserez pas Gabriel Attal.

57 Rue de Varenne, 75007 Paris



LA CITROËN DU PRÉFET

LE PLUS SUEURS FROIDES

Vous êtes haut-fonctionnaire ? Vous vous languissez devant votre bigo tous les mardis soirs en attendant le coup de fil providentiel qui vous annoncera votre nomination à la préfecture de Nouvelle Aquitaine ? Et vous avez toujours rêvé de votre moment privilégié avec le Président ? Bingo.

« *Emmanuel Macron connaît très bien tous ceux avec qui il travaille, parce qu'il fait beaucoup de déplacements, durant lesquels il rencontre les préfets. C'est notamment à cette occasion qu'il leur fait passer l'épreuve de la voiture. Le Président – ou le ministre en déplacement – s'invite dans la voiture du préfet, et l'interroge en profondeur sur ses dossiers.* »

Le conseil ? Prenez une bonne dose de Nausicalm.

LA BIBLI DU SGG

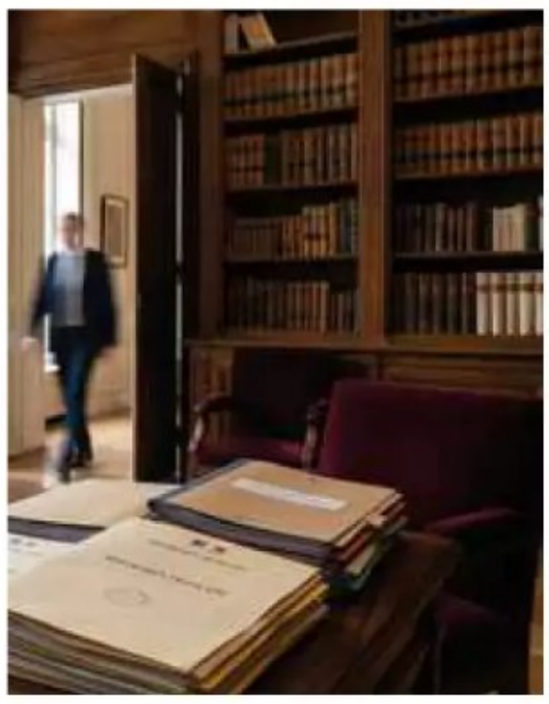
LE PLUS SCOLAIRE

C'est un peu l'équivalent du conseil de classe. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'être présentable, attentif et reconnaissant. Tout l'inverse du cancre que vous êtes habituellement.

« *La bibliothèque du Secrétariat Général du Gouvernement se situe juste à côté du bureau de la Secrétaire Générale (Laurence Marion aujourd'hui, ndlr). C'est un très joli lieu où se réunissent désormais les comités de sélection, des sortes de jury, qui font passer des auditions pour certains postes, comme ça a été le cas pour la présidence du CNC. Et c'est aussi là que se trouve le Tableau B, où l'on note les nominations à venir à aborder en seconde partie du Conseil des Ministres.* »

L'astuce ? Complimenter la tapisserie du bureau de la SGG (on vous aide, il s'agit des *Sept piliers de la Sagesse*).

57 Rue de Varenne, 75007 Paris



LE SALON DORÉ

LE PLUS CORPORATE

Votre CV est irréprochable. Votre lettre de motivation ne dépasse pas les trois paragraphes. Vous avez même révisé le plan des sorties de secours du Louvre. Et enfin, la consécration : Emmanuel Macron vous convoque au Salon doré.

« *C'est là que le Président adore recevoir, contrairement à ses prédécesseurs et y fait passer beaucoup de castings, en tête à tête, les yeux dans les yeux. Il veut vraiment s'impliquer lui-même et connaît les dossiers à fond. C'est là qu'il a par exemple reçu Laurence Des Cars avant de la nommer présidente-directrice du Louvre.* »

L'avertissement ? « *Les personnes en ressortent toutes absoluments convaincues qu'elles vont êtres nommées. Il y a beaucoup de désillusions.* »

55 Rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 Paris



LE BRISTOL

LE PLUS ELYSÉE-CENTRÉ

Vous avez été l'un des favoris de Sarkozy, mais êtes tombé en état de disgrâce sous le règne de Sir Macron ? Pas de panique, il reste une issue : vous planter sous les fenêtres de l'Elysée. Et attendre.

« *Philippe Villin* (banquier d'affaires, ndlr) *organise au Bristol ses deux petits déjeuners par jour. Et c'est stratégique, puisque l'hôtel est à deux pas de l'Elysée. Et même s'il n'a pas beaucoup d'influence à l'Élysée, parce qu'il entretient un très mauvais rapport avec Emmanuel Macron, il aime bien proposer des nominations, influer et reste le conseiller de pas mal de boîtes privées* (TotalEnergies, Vinci, Saint-Gobain, Veolia sont ses clients, ndlr). *De la même manière qu'Alain Minc, dans son bureau de l'Avenue Georges-V, reçoit toujours pas mal de monde…* »

Le malus ? L'expresso est à 12 euros.

112 rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 Paris





LE CLUB LA REYNIE

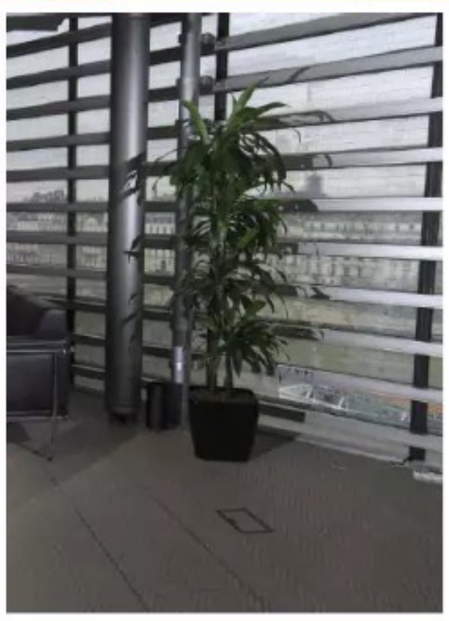
LE PLUS FRATERNEL

Vous avez un goût prononcé pour les rituels, les confréries et *Franc Maçonnerie Magazine* ? Allez donc voir du côté de la place Beauvau, on s'y recrute aisément entre frères trois-points.

« *Quand j'ai commencé mon enquête, je ne réalisais pas à quel point les franc-maçons étaient présents dans les services de police. Et quand j'ai demandé comment avaient été choisis les patrons de la police tout au long de la Ve, on m'a parlé de l'influence des loges, notamment le Club de la Reynie, du nom du premier lieutenant général de la police sous Louis XIV. La Franc-Maçonnerie a aussi longtemps été présente à la Caisse des Dépôts ou EDF. Et bien sûr, tous ceux qui m'en ont parlé ont souhaité rester anonymes et m'ont assuré ne pas en faire partie.* »

Le no-go ? Outer l'identité du Vénérable Maître lors du prochain comité stratégique.

Ministère de l'Intérieur, Place Beauvau, 75008 Paris



LE 8E ÉTAGE DE L'IMA

LE PLUS MATUVU

Quelle chance. Vous êtes une diplomate reconnue, vous parlez couramment arabe et vous n'êtes pas une vieille canaille corrompue ? Ce poste est fait pour vous.

« *C'est un poste stratégique, mais aussi très politique, parce que vous devenez un instrument de relations diplomatiques. Anne-Claire Legendre* (qui succède à Jack Lang, ndlr) *accompagnera le Président dans ses voyages dans les pays arabes, par exemple. Mais c'est aussi un poste de prestige : le bureau, au huitième étage, possède son immense baie vitrée qui donne l'une des plus belles vues de Paris sur les quais.* »

La mauvaise idée ? Laisser votre session Gmail ouverte.

1 Rue des Fossés Saint-Bernard, 75005 Paris

LA SALLE DE BAIN-BUREAU

LE PLUS INTIMISTE

De la baignoire de l'impératrice Eugénie de Montijo au ministère de la Culture en passant par la galerie des Glaces, il n'y a pas de meilleur raccourci. Vous n'avez pas peur de l'humidité, de la proximité et des courants d'air ? Tant mieux, le poste est vacant.

« *Pendant longtemps, c'est Catherine Pégard qui occupait ce bureau, à l'époque où Nicolas Sarkozy était Président. Tous les jours, pour sortir de ses appartements privés ou y rentrer, il devait passer par ce bureau. Il avait embauché Catherine Pégard pour écrire les mémoires de Cécilia, puis il a choisi de l'exfiltrer, et il lui a trouvé la présidence de Versailles.* »

Le détail sympa ? La superbe banquette qui recouvre la baignoire de l'impératrice.

55 Rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 Paris

CÉLINE SEMAAN VERNON

“DELEUZE, NASA & DÉCROISSANCE”

Par Violaine Epitalon
Photo Axel Vanhessche



De passage à Paris pour le lancement de la 10e édition de son magazine ***Everything is Political,*** Céline Semaan, fondatrice libano-canadienne de Slow Factory, est passée à la rédaction nous donner ses meilleurs conseils pour embrasser la décroissance et « l'imagination radicale ».

Vous avez grandi à Beyrouth. Quel a été votre premier rapport avec les médias ?

Celine Semaan : Avec la télévision et l'accès à toutes les chaînes, qu'elles soient nationales ou étrangères. Nous avions donc un regard assez international, mais d'un point de vue libanais. En termes de lecture, à part la revue Seventeen que m'avait offerte ma tante, j'ai surtout lu, assez jeune, des ouvrages engagés : Duras, Camus, Sartre, puis Beckett… C'était notre échappatoire et ça a forgé mon identité.

Vous avez mis l'éducation au centre de votre projet, Slow Factory, puisqu'on y retrouve une masse d'informations en open source. Cette appétence est née de ces lectures ?

Lorsque j'ai passé mon bac de philo, j'ai commencé à lire Deleuze, et j'ai été profondément marquée par cette idée de création non verticale, non linéaire, ça m'a ouvert l'esprit. J'ai commencé à monter Slow Factory au Liban, en 2008, en m'inspirant du concept de rhizome de Deleuze. J'ai posé sur le papier des constellations d'idées et j'ai connecté les points. Et Slow Factory, c'est ça, une idée en devenir constant.

Comment êtes-vous passé du concept à la concrétisation ?

On s'est lancé online le 8 août 2012, au même moment où la NASA a atterri sur Mars. Notre but était de créer un média ou une série d'objets grand public, « *slow down* » et « *look at the big picture* », mettre en avant des causes humanitaires, environnementales, qui étaient camouflées dans une esthétique autrement inaccessible.

Vous êtes aujourd'hui considéré comme une ONG. Quelles ont été vos premières actions ?

Nous avons d'abord lancé des images de l'univers, de la Terre. C'est très vite devenu politique. On avait des images de l'océan et du déclin rapide des phytoplanktons. Ensuite, ça a été de faire grandir l'attention sur Gaza, en publiant des photos de nuit, en 2012, lorsqu'Israël avait coupé l'électricité et qu'on ne voyait que les explosions depuis l'espace. Plus tard, pendant trois ans, nous avions un lab en partenariat avec la Columbia University, où nous faisons grandir du cuir alternatif à base de bactéries. Et aujourd'hui, nous avons par exemple une école digitale, avec plus de 200 classes accessibles et 30 000 élèves inscrits.

Vous êtes venue à Paris pour lancer le 10e numéro de *Everything is political*, né il y a à peine un an. Quelle est la ligne éditoriale ?

Nous avons créé le magazine pour garder notre indépendance et en faire une sorte d'archive. Des plateformes comme Meta peuvent aujourd'hui supprimer d'un clic un compte, ou du contenu. C'était important que l'archive se fasse au niveau du papier. Pour ce numéro 10, nous avons fait appel à Mazen Kerbaj pour la couverture, un artiste libanais, et les contributeurs viennent de partout dans le monde. Il y a Louis Pisano, par exemple…

Quel est votre « daily diet » en matière de revues et magazines ?

J'ai toujours été une grande collectionneuse de magazines. À Paris, j'ai découvert *Beaux-Arts* et *I-D magazine*. Je lis aussi *Dazed Middle East, Harper's Bazaar Arabia, Diet Paratha (basé à Londres, le média traite des cultures sud-asiatiques, ndlr)*… J'essaie de garder un regard international.

Avec Slow Factory, vous avez publié votre premier livre, *A Woman is a School*. Avez-vous un prochain ouvrage en cours ?

Il est prévu pour 2027, avec Hachette. Il s'appelle *Designing Possible Futures* et revient sur les vingt ans de Slow Factory en présentant les solutions aux systèmes que nous voulons repenser.

No Pension.
Retire Rich.

TRADE REPUBLIC

L'investissement comporte des risques. Plus d'information sur traderepublic.com. Trade Republic Bank GmbH est une banque allemande de plein exercice, siégée à Brunnenstraße 19-21, 10119 Berlin - Inscription au registre du commerce HRB 244547 B, AG Berlin-Charlottenburg - Société de droit étranger, au capital social de 451 877, 00 Euros. Succursale Française inscription R.C.S. 900 796 855 Nanterre.

NADIA ACIMI

“2000 TEUFEURS, *c’est risqué !*”

AU SECOURS ! *Je suis à Dubaï*

Ils ont voulu se payer le soleil, le Dubai Mall et un aperçu de l’évasion fiscale, ils se sont retrouvés bloqués par la guerre au Moyen-Orient. Conseil : la prochaine fois que vous rêvez de dépaysement, faites comme nous et allez vous acheter du « Dubai chocolate » au Franprix du coin.



TUGDUAL DENIS
Le plus gonflé

Parfois, il faut savoir se taire. En se plaignant sur X de son confinement soudain à Dubaï où lui et les siens prenaient du bon temps, le dirlo de Valeurs Actuelles s’est pris une volée de commentaires sardoniques. En même temps, quand on passe son temps à vanter la préférence nationale, on choisit le Berry pour ses vacances en famille, nan ?



ELODIE GOSSUIN
La plus tristoune

Partie en vacances avec ses 4 enfants et son mari, l’ex-Miss France voit son séjour prolongé. Alors qu’elle partage ses nuits blanches et ses pleurs en story, ce confinement semble un bon moyen de souder la petite famille. Et comme toute Miss qui se respecte, elle ne souhaite qu’une chose : la paix dans le monde.

MICROPOING ! — UNE INTERVIEW MAL PRÉPARÉE DONNE (PARFOIS) UN BON PAPIER

Nommée aux Oscars en tant que directrice du casting du multi-nommé *Sirāt*, Nadia Acimi, également cheffe costumière tout en étant à l'origine du film avec le réalisateur Oliver Laxe, revient sur son **tournage intense**. Interview.

Par
Max Malnuit

Photo
Axel Vanhessche

MUHA
Julie Fortin

Collaboratrice artistique, directrice de casting, cheffe costumière… Tu as de nombreuses casquettes sur *Sirāt*. Comment ta carrière a-t-elle commencé ?

Nadia Acimi : J'ai une passion pour les tribus et l'artisanat traditionnel. À 20 ans, je voyage beaucoup et je me retrouve à tisser avec des familles locales. Je vends mes collections dans des festivals partout en Europe et je monte mes shops éphémères pendant une dizaine d'années. J'ai été repérée par une chercheuse de talent, j'ai été prise à la Fashion Week, et en même temps, Oliver Laxe m'a proposé d'être cheffe costumière sur son film Mimosas.

Oliver Laxe est également le réalisateur de *Sirāt*. Comment as-tu pensé les costumes de ce projet ?

Ce n'est pas quelque chose que je fais en conscience. J'ai en moi la culture et l'œil. Comme j'ai fait un casting sauvage, et qu'on prend des non-acteurs, je les observe beaucoup. Je pars de leur propre ADN vestimentaire et de leur énergie pour créer mes costumes. Je suis très à l'écoute pour que les acteurs se sentent bien. C'est très important, quand ils jouent, qu'ils ne se sentent pas complexés ni mal à l'aise.

Pourquoi ce choix de casting sauvage ?

Il était hors de question qu'on imite les travelers et les ravers. On voulait de la vérité et de l'authenticité, pas déguiser des acteurs.

Comment s'est passé le casting ?

C'était très mental, j'ai sillonné le désert pendant plusieurs mois, ça devenait obsessionnel. Je faisais 1000 km pour aller en teuf et repartir avec seulement deux à cinq rencontres sur 8000, ça faisait peur. Je me disais que j'étais trop exigeante. Quand tu tiens un scénario qui est déjà écrit, où les quatre personnages sont déjà définis, et que tu dois trouver des gens qui collent, ça fait vite entonnoir. Entre ceux qui ne veulent pas et ceux dont l'acting n'allait pas, c'est pas évident.

Tu dis qu'il a fallu rassurer les ravers et les accompagner en douceur. À quelles craintes as-tu été confrontée de leur part ?

Que ce soit voyeuriste. Que ça donne une mauvaise image d'eux, qui renforce la stigmatisation et qui ne les aide pas. C'est quand même compliqué pour eux d'aller vers le cinéma, qui est l'antinomie de leur philosophie.

Comment être une bonne directrice de casting ?

Il faut aimer l'humain, être intuitif et sensible. Il faut rassurer, être généreux, savoir s'adapter. Lors d'un casting sauvage, c'est intéressant de voir les gens mis à nu. Je regarde leur ego, leur générosité, leur timidité, leur humour, dans un moment où ils n'ont pas de masque. Ce petit instant est d'une pure authenticité. J'y vois beaucoup de beauté et de vérité. Je suis plus connectée à la fréquence qu'au physique. Un cœur qui vibre, ça rend les gens beaux. La vibe, l'énergie, la fréquence qu'ils dégagent, c'est ça que je cherche.

C'était un tournage complexe pour tout le monde, d'une durée de deux mois et demi, dans des conditions climatiques difficiles. Travailler même dans l'extrême, c'était nécessaire ?

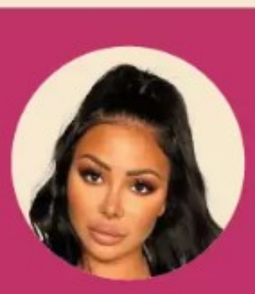
Oui. Pour raconter cette traversée du désert, on était obligés de passer par des repérages intenses, voire dangereux. Ce film, ça a été un *Sirāt* à l'intérieur de moi. Ne serait-ce que pour les castings, on a vécu des trucs intenses. Des barrages de flics, marcher une heure et demie dans la montagne de nuit, ne pas avoir de camion où dormir… Ensuite, il y a eu la rave du film. Une équipe de techniciens au milieu de 2000 teufeurs, c'était risqué.

Selon toi, que signifie la nomination d'un film aussi puissant, avec un parti pris aussi fort que *Sirāt*, aux Oscars ?

Je trouve ça génial. J'ai toujours su que ça cartonnerait. Je n'avais pas pensé aux Oscars, mais je sentais que ce serait un succès. On est dans un moment hyper crispé où le fascisme est en train de monter en flèche et où les médias et les réseaux sociaux génèrent un paquet de haine. On arrive avec un film dans lequel il y a de l'islam, de la musique coranique, de la techno, des handicapés, des outsiders, de la drogue, des raves… Tout ce qu'il y a de plus diabolisé. Je trouve ça magnifique que ce soit validé, parce que ma mission était là. On s'infiltre dans le cœur des gens, et on participe à ouvrir leur regard pour plus de sensibilité sur l'humain et ses imperfections. C'est une forme de militantisme.

Avec ce besoin de fédérer les humains, as-tu envie d'organiser des events, des résidences artistiques, ce genre de choses ?

Je suis en train de monter un concept au Nouveau-Mexique. J'ai dans l'idée de shooter chez une ancienne mannequin. On va créer un son exprès pour ce projet avec Erika, une amie DJ. Je vais en faire un clip, avec ma collection, où on la voit en train de mixer, et la mannequin avec des chevaux, je suis en train de monter tout un délire.



MAEVA GHENNAM
La plus patriote

Prise d'un élan de chauvinisme, notre Marseillaise préférée est devenue nostalgique de son pays natal. Étonnant, quand on sait qu'elle ne voulait rentrer en France « pour rien au monde » il y a seulement quelques mois. Malheureusement pour elle, l'influenceuse a interdiction de quitter le territoire à cause d'une altercation lors d'une soirée. Sorry not sorry Maeva.



AGATHE AUPROUX
La plus littéraire

Mercredi 4 mars, 21h50. À la manière d'un journal intime, l'ancienne chroniqueuse de TPMP offre des points quotidiens de la situation à Dubaï et de son ressenti personnel en story Instagram. Au cas où on s'inquiétait pour elle, la jeune maman se prend au jeu de la main character. Merci Agathe Decrypte.



VINCENT MOSCATO
Le plus virile

1m80, 100kg, et pas une once d'empathie. « Chialeurs », « chiasseux », « pleurnichard »… Un lexique bien fleuri de la part de l'ancien rugbyman et animateur radio sur RMC pour définir ses voisins influenceurs bons qu'à se plaindre. Parce qu'un homme, un vrai, même face aux missiles, ça ne pleure pas.

K.L.

fashion & film

1.



2.



3.



4.



5.



6.



7.



8.



9.



10.



11.



Après l'ouverture de la PFW par Burc Akyol et son show *La Collectionneuse*, sublimissime hommage à la Parisienne des temps modernes, *Technikart* a profité de cette semaine d'effervescence pour réunir comédiennes, comédiens, amis de la maison et **noctambules bien informés**, dans le très chic Restaurant Le Vesper (81 avenue Bosquet, 75007), afin de célébrer ensemble la mode et le cinéma. Au menu : Izakaya, champagne Maison Telmont et plan de table dessiné à la plume Rotring...



1. Guillaume Marbeck
2. Vassili Schneider et Laurence Rémila
3. Burc Akyol
4. Francine Jacob
5. Melvin Boomer et Julie Chen
6. Louis Pisano et Antonin Clément
7. Clara Mcgregor et Emmanuelle Perrin
8. Scout Larue Willis
9. Venus Yaffa et Yadley
10. Esther Rollande et Vincent Pasdermadjian
11. Anyier Anei et Max Malnuit
12. Thee Diane

Thee

Ton CV ?
La musique a toujours fait partie de ma vie. Ma mère était choriste pour Manu Dibango, et j'ai quasiment grandi dans les coulisses de ses concerts. J'ai même une photo d'elle sur scène, enceinte de moi, mon premier contact avec la musique, en quelque sorte. J'ai commencé le piano à trois ans, puis suivi douze ans de conservatoire. Pendant longtemps, j'ai travaillé mon image. Aujourd'hui, je me concentre davantage sur mes lyrics, l'intention et la sincérité du message, c'est une dimension que je veux continuer à développer et affiner dans mon travail.

Ton écriture ?
La plupart du temps, je produis moi-même mes morceaux. Je suis donc d'abord dans un processus de création musicale, avant de passer à l'interprétation. Je commence souvent par des toplines. Je compose d'abord, puis j'écris les paroles. Au début, ça part souvent en « yaourt », des sons et des mélodies, qui se transforment ensuite en vrais lyrics.

Ton rapport à la scène ?
Aujourd'hui on est au Savoy Club, un club très feutré, presque intime. C'est le genre d'endroit qui m'inspire. J'aime beaucoup cette club life parisienne et européenne. À la base, je viens de la scène techno : je sortais énormément quand j'étais plus jeune. J'ai fait une pause avec cet univers, mais je sens que j'ai envie d'y revenir.D'ailleurs, je vais passer un peu de temps à Berlin dans les prochains jours. J'ai envie de me replonger dans cette énergie de la nuit et de la ressentir à nouveau et de m'en inspirer.

Pour Technikart, **Thee Diane**, artiste pluridisciplinaire et rockstar invétérée, a investi le cocon feutré du Savoy Club aux côtés des douces bulles du champagne EPC et de l'élan solaire et sensuel dont nos amis de la Tequila Saudade ont le secret. Une performance figée dans le temps dont les heureux fews se souviendront longtemps. Délicieuse parenthèse nocturne avant la sortie de la version deluxe de son EP. Rencontre.





Party!

TRÈS HOT SUMMER

Voilà plus de 20 ans que la photographe et réalisatrice Kourtney Roy travaille sur son univers esthétique et coloré. **Affranchies de repères** et en même temps plongées dans le réel, trois de ses séries sont exposées à la Cité de l'Économie (Citeco).

Par Adèle Thiéry









1_ AUTO-MODÈLE

La photographe incarne la plupart du temps les personnages de ses photos. « *Ce n'est pas très calculé,* explique Kourtney Roy. *J'achète des vêtements sur place, puis je mets des accessoires trouvés dans le coffre de ma voiture selon mon instinct. Je veux appartenir au monde imaginaire que j'ai créé.* »
***Sorry, No Vacancy* n°10, 2017**

3_ HUMEUR NOIRE

Sous leurs couleurs pop et saturées, les photos de Kourtney Roy remplissent les paysages idylliques de détails comiques et d'humour noir. « *Je joue la comédie dans cet univers entre l'imaginaire et la réalité. En fait, je me crée des aventures pour moi-même, à travers la photographie.* » ***Arrivée en Sardaigne*, 2022, « Entre Deux Mondes »**



5_ ALL INCLUSIVE

La Cité Économique revisite trois séries de photos, *Entre deux Mondes*, *The Tourist* et *Sorry no Vacancy*, en les relisant sous l'angle de l'impact économique et écologique du tourisme global. **« All Inclusive - Regards croisés sur le tourisme mondialisé », jusqu'au 20 septembre 2026 à la Cité de l'Économie**

2_ ÉTÉ SATURÉ

Si elle expérimente avec le noir et blanc au début de sa carrière, l'artiste est rapidement attirée par la couleur. « *C'est juste une petite saturation ajoutée dans Photoshop : je ne suis pas très retouches, je préfère ce qui se passe directement devant l'optique.* »
***Sorry, No Vacancy* n°18, 2017**

4_ ENTRE DEUX MONDES

En 2022, la BNF fait une grande commande photojournalistique sur la France. Kourtney Roy est sélectionnée parmi 200 photographes et passe six mois sur les Ferry français. « *Quand j'ai vu ces chariots bien rangés attendant les voyageurs, je les ai trouvés cinématiques, et pris en photo.* » ***Welcome to Guernsey*, 2022, « Entre Deux Mondes »**



www.urbanartfair.com

PASCAL K DOUGLAS

“CÉLÉBRER la mode EMERGENTE”

LUXE ULTIME — PASCAL K DOUGLAS

Par
Anaïs Dubois

Photo
Samuel Fabia Boccara

Consultant stratégiste pour Future Snoop, ancien rédac-chef de *PAUL.E magazine* ou encore fondateur de Creole Creative Collective, Pascal K Douglas multiplie les expertises. Il s'exerce à **valoriser les identités**, les cultures et les enjeux politiques et sociétaux de notre époque au sein des discours de mode. Interview critique.

Quelles décisions majeures ont guidé le changement éditorial de *PAUL.E magazine* entre 2022 et 2024, vers un point de vue inclusif et neutre, une parole féministe et un regard critique sur la mode ?

Pascal K Douglas : Le nom *PAUL.E* a été le premier changement. À la base le média s'appelait *Paulette*. Au regard des différents mouvements dans l'industrie de la mode à ce moment précis et de la crise des médias, on a voulu réinventer le magazine comme un objet statutaire et hybride. Puis, s'est instaurée une fluidité et une perméabilité entre les vestiaires et les marques se positionnaient à la faveur du non-genré. Donc on a décidé d'emmener notre lectorat vers des conversations en miroir à ces changements. Mais toujours dans une proposition luxe, pour toucher les annonceurs de ce secteur afin de soutenir et rendre pérenne le média. En tout cas, c'était le prédicat de départ pour lancer *PAUL.E magazine*.

Au-delà de votre activité de journaliste, vous êtes à l'origine du concept Creole Creative Collective. Comment ce projet a-t-il vu le jour ?

Je suis moi-même issu de la culture créole et j'ai vécu cette expérience de déracinement de mon espace insulaire caribéen à la vie parisienne. En réponse à cela, j'ai voulu créer un espace où l'on peut se fédérer et établir des ponts entre personnes établies et émergentes. Les manifestations de ce concept sont les deux événements que j'ai organisés : Creole In Fashion et Creole In Film. « In Fashion » a réuni des designers, des RP, des mannequins, et toutes autres figures de la mode qui viennent de ces sphères créoles. J'ai particulièrement choisi créole et non caribéen car ce sont des lieux où les influences européennes, africaines, autochtones se retrouvent et créent une culture unique. Maximilian Davis, Rachel Schott de Diotima ou encore le duo Botter, sont des designers qui se nourrissent de leur créolité pour leur mode. C'est exactement ce que je veux valoriser.

Vous êtes aussi stratégiste et analyste de tendances pour l'agence créative Future Snoop. Quelle est votre lecture de l'industrie en ce moment ?

Elle est en plein chahut. Plusieurs acteurs se plaignent de la rapidité et du trop de collection, il y a beaucoup de pression de la part de l'industrie et peu de budget. Plusieurs réflexions sont faites sur la direction que prend la mode à l'orée des enjeux écologiques. Il y a aussi un manque de continuité entre les valeurs énoncées, comme la considération de la santé mentale, le *body positivism*, l'inclusivité, la diversité et la réalité des actes. On remarque que quand la marque Ester Manas, étendard de cette « body positivité », s'arrête quelque temps, les chiffres de diversité de mannequins *plus size* s'écroulent. Heureusement d'autres créatifs comme Willy Chavarria ou Jeanne Friot matérialisent leur discours. L'industrie ne doit pas penser qu'elle vit en vase clos, en dehors des considérations culturelles et politiques Elle se doit de trouver un vrai cap.

Justement, vous avez été juré du Festival ASVOFF 2025, fondé par Diane Pernet et présidé par Willy Chavarria. En quoi le regard d'un créateur comme Willy Chavarria a influencé le ton de cette édition ?

Son film *Safe From Harm* a remporté le Grand Prix la saison précédente, donc il avait des choses à dire. On a eu divers échanges mode et politique, mode et culture, ainsi que sur la façon dont un designer se doit d'ouvrir les portes aux autres. Dans cette logique-là, il a été très généreux et très drôle ! Il a voulu récompenser un film avec de la substance alliant storytelling, culture, intimité et authenticité. À travers tous ses choix, il a montré qu'il est important que le message soit autant politique qu'esthétique. C'est le film *Temple Road* par Anil Padia, de la marque Yoshita 1967, qui a gagné.

En mettant en avant la santé mentale, les créateurs racisés ou l'activisme climatique, le festival redéfinit-il la responsabilité du film de mode ?

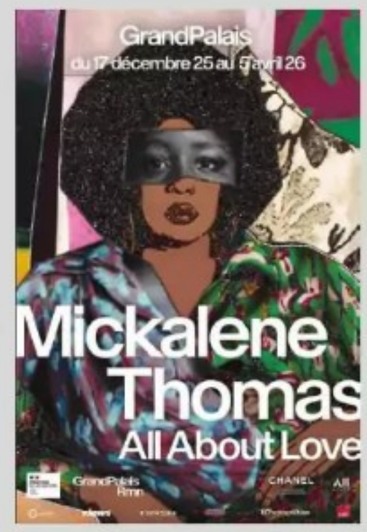
C'est toute l'idée principale de Diane Pernet : le film de mode est un médium qui permet de continuer à véhiculer les valeurs et messages de marque. La catégorie sur la santé mentale est dirigée par le RP Florian Müller, et il va chercher des films qui mettent en lumière une réalité cachée sur la pression dans le monde de la mode. Sur ce que ça veut dire de créer plusieurs collections par an. Parce qu'on aime dire que la mode c'est de l'art, mais c'est aussi du commerce. ASVOFF permet aussi de montrer que les créatifs racisés perçus comme étant à la marge ont des choses à raconter. Ces films de mode dévoilent qu'il existe une mode hors New York, Londres, Milan et Paris. Tous les critères responsabilisent le film de mode, il ne peut pas être seulement beau, c'est aussi de la substance et des enjeux sociétaux.

Et vous, quels sont vos outils pour repérer les nouveaux talents ?

Grâce aux Fashion Week, aux salons, aux showrooms et aux réseaux sociaux. Par exemple, à la FW de Barcelone j'avais découvert Tiscar Espadas. Aujourd'hui la marque est demi-finaliste du Prix LVMH. Le salon Tranoï a retrouvé sa vitalité en faisant des focus sur la mode d'Afrique de l'Ouest comme Lagos Space Programme, Connade, Wuman, etc. Ce sont des outils qui redéfinissent la mode émergente. Il y a aussi Les Grands Prix de la Création de la ville de Paris dont j'ai été juré. J'y ai découvert Jeanne Friot, Rowen Rose, Clara Daguin. J'aimerais aller à la Fashion Week d'Accra et de Lagos bientôt. Ce sont des espaces d'expression pour les créatifs avec d'autres réalités culturelles, et c'est aussi mon métier de mettre en lumière ces designers. Donc j'essaie d'avoir un regard à 360 et de rester curieux.

PASCAL K DOUGLAS EN 3 TIPS

À VOIR



« L'expo "All About Love" de Mickalene Thomas au Grand Palais. C'est visuellement irrésistible et politiquement fin dans la manière de remettre les femmes noires au centre de l'Histoire de l'art. Elle rejoue des chefs-d'œuvre occidentaux en les réécrivant depuis une perspective féministe et afro-américaine, sans perdre le plaisir pop de l'image. »

À ÉCOUTER

THE CUTTING ROOM FLOOR

« Le podcast *The Cutting Room Floor* de Recho Omondi ! Elle propose des conversations longues et franches avec des acteurs de la mode, de l'entertainment et de la culture. On est loin du discours promotionnel habituel, elle ose des questions ! « *Is Drake hip-hop ?* », iconique. Bref, c'est intelligent. »

À LIRE

James Baldwin
Un autre pays



« Toute l'œuvre de James Baldwin pour la lucidité morale de ses réflexions et la beauté incandescente de sa prose, capable de parler à la fois d'amour, de race et de pouvoir avec une précision rare. Trois textes incontournables : *Giovanni's Room*, *The Fire Next Time* et *Another Country*. »

“DOUBLE jeu”

Par
Adèle Thiéry

Photo
Marina Germain

Après des débuts sur Canal+ dans la série *Braquo* (Olivier Marchal), Eden Ducourant a passé trois ans à Londres, à Central Saint Martins. Depuis, elle n’a de cesse de prouver qu’on peut lier le grand public au **cinéma d’auteur**.

Tu as réalisé ton premier court métrage, *La Clé du Problème*, avec ton frère Gabin en 2018. Ont suivi trois autres, créés seule ou à deux. Quel genre de réalisatrice cherches-tu à être ?

Une directrice d’acteurs avant tout. C’est ce qui a fait de Claude Sautet un grand metteur en scène. Et je ne cherche pas à être une réalisatrice d’un genre. Les étiquettes m’ennuient. Je préfère la liberté. En tant qu’actrice, j’ai la chance de voyager parmi différentes familles du cinéma, et in fine je n’appartiens à aucune d’entre elles.

D’ailleurs, pour cette nouvelle année, tu crées ta propre structure. Avec quelles ambitions ?

Oui! IN/VISIBILITY. C’est une structure artistique indépendante pensée comme un label. La production cinéma fait partie de l’ambition à long terme. L’idée est d’accompagner des talents et de développer des films, des objets et des formes hybrides autour d’une même ligne éditoriale. Le fil rouge c’est donner vie à des récits qui explorent les zones grises: ce qu’on cache, ce qu’on choisit de ne pas regarder, et ce qu’on rend invisible.Mon ambition s’est construite en constellation! On me demande souvent: si tu devais choisir entre actrice ou réalisatrice? Je trouve que chaque médium nourrit l’autre, c’est un écosystème. Je ne multiplie pas les casquettes, ce sont des prolongements. J’ai besoin d’initier des projets et de circuler entre les formes pour rester vivante.

À la suite de ton court-métrage *Temps Attendu*, tu es intervenue dans un lycée, à travers des ateliers contre la discrimination. C’est ta manière de faire en sorte que tes films aient un effet concret sur le réel ?

J’ai envie de créer des œuvres qui prolongent le dialogue, qui débordent du cadre. J’aime naviguer devant et derrière la caméra, mais ce qui donne vraiment du sens à tout ça, c’est la rencontre. La vraie vie. Intervenir dans ce lycée, partager, transmettre, construire avec eux, ça a été un vrai cadeau. Je crois profondément que l’art peut déplacer quelque chose en nous: éveiller, questionner, bousculer, parfois avec des rires, parfois avec des larmes. Ce que j’aime dans le cinéma, c’est qu’il nous met en mouvement.

Et qu’as tu retenu de tes cours d’art dramatique ?

La discipline, la respiration et la technique. Et j’ai appris qu’un acteur c’est un athlète de l’émotion. Le jeu c’est un muscle, et comme un danseur travaille son corps, comme un chanteur travaille sa voix, un acteur doit travailler. Un photographe éduque son œil, un acteur éduque son imaginaire!

Tu nous parles de photo, quel est ton lien avec ce domaine ?

Mon père est photographe (et plus!). Il a travaillé avec des magazines de musique et photographié des légendes du rock’n’roll. Il m’a donné un Nikkormat, un argentique que j’aime beaucoup.

En parallèle de ces projets plus arty, tu es une des stars du très populaire Chasse Gardée (*la comédie de Antonin Fourlon et Frédéric Forestier, avec Didier Bourdon, ndlr*)…

Cette dualité me ressemble. J’aime bien ce grand écart entre des comédies populaires et des films d’auteurs. Je m’accroche à l’exemple de Virginie Efira, qui a montré qu’on pouvait venir de la télé, puis faire du cinéma indépendant. C’est le tournage le plus joyeux de mon parcours, et j’avais le sentiment de faire partie d’une troupe. C'est extrêmement formateur de jouer dans une comédie. C’est d’autres codes de jeu: les ruptures, le rythme et paradoxalement le sérieux!

Tes futurs projets ?

Les Déshérités, l’ère des enfants sans père au Théâtre 14 (2, 9, 16 et 23 mai). C’est une adaptation libre et contemporaine de *Platonov* d’Anton Tchekhov, version queer et playlist pop. Un spectacle de 9 heures en sept épisodes. Bientôt un livre! Co-écrit avec l’écrivain Mathieu Simonet, il mêle des textes intimes et des photographies. Ce livre est né d'un projet artistique autour des fleurs. Il parle des morts et des vivants, d'amour et d'amitié. Il sera édité par Rue du Bouquet (ça ne s’invente pas!) et publié à l’automne 2026. Et un premier long-métrage en écriture! C’est un drame familial et sociétal qui tend vers le thriller. Là, on en est à la version dialoguée. Je partage l'aventure avec deux co-scénaristes, Anne Rambach et Marine Rambach. Et on a la chance d’être très bien accompagnées par nos producteurs. On en reparle dans *Technikart* en 2027?



LA CHRONIQUE STREETLUXE

L'ÉROTISME, NOUVEAU MÉCÈNE DE LA MODE ?

Décryptage des nouvelles **pratiques (X)** de la mode.



PAR ANAÏS DUBOIS

Dans la pénombre de l'Institut du Judo, le défilé Willy Chavarria, présenté lors de la Fashion Week masculine automne-hiver 2026-2027, s'est ouvert sur une projection d'une conversation Grindr. L'application de rencontre LGBTQIA+, sponsor du show, affichait des sextos échangés entre un invité et un mannequin. Ce partenariat s'est aussi matérialisé sur une paire de sous-vêtements. La dimension de cette collab' est certes sexuelle mais elle est aussi pour le créateur une façon de soutenir la culture gay. Cette double lecture participe plus largement à une nouvelle dynamique dans l'industrie. Bien que la mode ait toujours flirté avec l'érotisme, l'ère du porn-chic des années 1990 en témoigne, désormais le désir ne se contente plus d'inspirer les collections, il les soutient financièrement.



ÉROTISME POLITIQUE

Pendant la semaine de la mode homme, de son côté, Louis Gabriel Nouchi a flirté avec la pornographie. Pour sa dernière collection, le créateur s'est associé à Only Fans *(le model Ivan Ugrin défilant pour Louis Gabriel Nouchi ci-contre, ndlr)*. Des slips et des tank tops blancs arboraient le nom de la plateforme, lancés en parallèle de LGN OF. Fin février, il a ensuite dévoilé sa campagne pour l'hiver 2026 intitulée « Les androïdes rêvent-ils de désirs humides? », une référence à l'ouvrage de Philip K. Dick, détournée au service du plaisir. Les images resserrent le cadre sur l'entrejambe d'un mannequin assis, jambes légèrement entrouvertes. Plus explicite? Difficile.

Dans le même temps, Rick Owens dévoile pour Moncler la campagne « Promoting Unlimited Love », où lui, Michèle Lamy, Juergen Teller et Dovile Drizyte se prêtent à une série de baisers langoureux, échangés tour à tour. Spectateur de cette intimité, on en oublie presque qu'on nous vend des doudounes. Ce n'est pourtant pas la première fois qu'il monétise son intimité. Déjà, en juillet 2025, Rick Owens avait expérimenté la plateforme Only Fans. Le designer a vendu des photos de ses pieds sur la plateforme, reversant les bénéfices à la Fondation Allanah, qui soutient les jeunes transgenres et les réfugiés en situation de précarité. Mais la démarche n'était pas seulement philanthropique. Détourner la sexualité en expression créative était pour lui une réponse au moralisme qu'il juge symptomatique de notre époque. L'érotisme s'installe dans le branding, certes, mais il n'est pas seulement divertissant, il se déploie tant dans de nouvelles formes de résistances que politiques.

PORN CAPITAL

Cette dimension sensuelle ne se limite pas à la production de nouvelles images ou aux vêtements. Elle se manifeste aussi dans la manière dont le public est invité à regarder. L'érotisme devient performatif, transformant les spectateurs en participants d'une intimité mise en scène. Chez Jeanne Friot, deux mannequins s'embrassant charnellement ont clôturé le show automne-hiver 2026 pensé comme un spectacle de danse. La tension est radicale, chorégraphiée et pensée pour la contemplation. Alessandro Michele, chez Valentino, pousse cette idée encore plus loin pour son show Haute Couture 2026. Les convives étaient placés autour de cabines en bois et invités à observer les silhouettes à travers de petites fenêtres, dans une scénographie totalement assumée de peep-show. Et puis, dans le vaste paysage d'Internet, l'imaginaire sexuel agit comme un raccourci médiatique. Il garantit la visibilité, la viralité et la conversation, trois piliers essentiels à l'économie de la mode. Alors, chez JW Anderson, Jonathan Anderson ne passe pas par quatre chemins. Dans sa dernière collection, printemps-été 2026, il dévoile un tee-shirt blanc inscrit du mot « PORN » en lettres capitale.

Cette capitalisation du désir ne va pas sans l'hyper-sexualisation du corps féminin, dans la mode comme dans d'autres champs culturels. L'érotisme peut certes devenir un outil de création, de résistance et de financement mais il se nourrit aussi des mêmes inégalités qu'il prétend subvertir.

UP & DOWN

ON ADORE
↗ SMOKY YSL



Pour le défilé FW26, le look beauté des femmes Saint Laurent était signé Pat McGrath. Raie sur le côté et chignon effet mouillé structuraient les visages, sublimés par un smoky eyes noir, prune ou bleuté, inspiré de Romy Schneider dans *Max et les Ferrailleurs* et de l'écriture dramatique de Tennessee Williams, comme le reste de la collection. Loli Bahia a bien choisi son show exclusif !

ON VALIDE
↗ COOL TATOO



Nicolas Di Felice fêtait ses cinq ans à la tête de Courrèges lors du défilé. Qui n'a jamais rêvé de se faire tatouer les initiales de son amoureux, son ami, ou son idole pour son anniversaire ? Alors ni une, ni deux, le makeup artiste Thomas De Kluyver a (faussement) tatoué le logo Courrèges sur les omoplates des mannequins aux robes dos nu. Joyeux Courrèges day !

ON UNFOLLOW
↘ SHAME MUHA



Pour l'ouverture du défilé Enfants Riches Déprimés, le 8 mars, le créateur Henri Alexander Levy a fait défiler Marilyn Manson. Teint cadavérique, regard charbonneux et bouche rouge signés Holy Silius, le maquillage ne masque rien, et surtout pas la tête de quelqu'un accusé à plusieurs reprises de VSS. Ressaisissez-vous (bis).

BMW MOTORRAD

PLUTÔT BRANCHÉ TECHNIK OU ART ? LES 2

BMW CE 04 DÈS 199 €/MOIS SANS APPORT[1]
BMW CE 02 DÈS 109 €/MOIS[2], 1ER LOYER MAJORÉ DE 1 309 €



EN SAVOIR PLUS

[1] Exemple pour un BMW CE 04. 36 loyers linéaires : 199 €/mois. Location Longue Durée sur 36 mois et pour 15000 km incluant l'extension de garantie. Assurance perte financière à souscrire par l'intermédiaire de BMW Finance ou auprès de l'assureur de votre choix, sous réserve d'en justifier auprès de BMW Finance. Offre réservée aux particuliers pour toute commande d'un BMW CE 04 dans les concessions participantes avant le 31/03/2026, dans la limite des stocks disponibles et sous réserve d'acceptation par BMW Finance, SNC au capital de 87 000 000 € - RCS Versailles 343 606 448, inscrit à l'ORIAS sous le n°07 008 883.
[2] Exemple pour un BMW CE 02. 1er loyer de 1309 € et 35 loyers de 109 €. Location Longue Durée sur 36 mois et pour 15000 km incluant l'extension de garantie. Assurance perte financière à souscrire par l'intermédiaire de BMW Finance ou auprès de l'assureur de votre choix, sous réserve d'en justifier auprès de BMW Finance. Offre réservée aux particuliers pour toute commande d'un BMW CE 02 dans les concessions participantes avant le 31/03/2026, dans la limite des stocks disponibles et sous réserve d'acceptation par BMW Finance, SNC au capital de 87 000 000 € - RCS Versailles 343 606 448, inscrit à l'ORIAS sous le n°07 008 883.

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

LA CHRONIQUE J'AI TESTÉ

FAIRE UN MÉDIA TRAINING

Changer la diction d'un politique, apprendre à un chef d'entreprise à **galvaniser ses troupes**, ou même préparer un étudiant pour son oral : pour comprendre ce que sont vraiment les *média-training*, j'ai pris le taureau par les cornes : j'en ai fait un.



PAR ADÈLE THIERY

« Tu as vu ? Emmanuel Macron a encore changé d'accent en anglais… Sûrement un coup de son média trainer. » Surprise, je regarde mon oncle. C'est bien la première fois que j'entends ce mot dans la bouche de ce photographe anarcho-communiste. Quand je lui demande d'où il le connaît, il me répond. « *Je l'ai entendu dans une vidéo de Fabrice Arfi.* » Changer l'accent des politiques, créer des éléments de langages… Pour savoir ce dont sont vraiment capables ces média-trainers, je décide d'appeler le plus tristement connu d'entre eux : l'ancien entraîneur de Bardella.

PARALYSÉ PAR LE TRAC

Rendez-vous est donc pris à porte d'Auteuil. Arrivée devant l'adresse indiquée, je découvre avec surprise qu'il s'agit d'une boulangerie. Pascal Humeau m'attends là, et me demande d'aller m'acheter une baguette : « *après ça, je te dirai si tu peux être une bonne oratrice* ». J'entre, fais la queue, et commande ma tradition. À peine sortie, il me donne ma première leçon. « *Tu n'as pas été assez enthousiaste dans ton bonjour. D'ailleurs, la plupart des gens ne le maîtrisent pas. Vous êtes tellement focus sur ce que vous allez dire après, que vous le négligez.* » Devant mon air sceptique, il avance une étude du Calcul Marginaliste démontrant que les gens ne se rappellent que de la première et de la dernière unité produite d'une interaction. En d'autres termes, le « *bonjour* » et le « *au revoir* ». « *De plus, ce bonjour va conditionner l'attention que les gens voudront bien te porter et l'indulgence qu'ils voudront bien t'accorder. Ça peut te faire passer pour un peu plus sympa que tu ne l'es, un peu moins stressée que tu ne peux l'être.*»

Intriguée, je lui demande si les média-training commencent toujours ainsi. Il m'explique que c'est assez hasardeux. Chaque média-trainer a sa propre méthode. Certains s'orientent vers la méditation et la psycholgie anti-trac. D'autres travaillent sur la technique oratoire. Ces stages sont encadrés par tous types de personnes : des comédiens, des publicist, ou bien d'anciens journalistes comme Pascal Humeau (iTélé, LCI et BFMTV). Pour lui, « *le trac ne se travaille pas de manière locale. Si je sais ce que j'ai à dire et comment le dire, parce que je me suis préparé, il n'y a aucune raison que je sois paralysé par le trac. Si tu n'es pas du genre confiant, la seule solution c'est la préparation.* » En l'occurrence, sa formule classique est constituée de deux séances de 3 heures. Une première un après-midi, puis une autre le lendemain matin. Elles débutent toujours par une entrevue filmée, dont les séquences sont ensuite critiquées autour de ses 12 règles phares.

À noter ! Si vous êtes passés par une école de journalisme, vous en connaissez déjà la moitié. La première étant : « *Parler simple, clair et concret* ». C'est-à-dire, appuyer chaque propos d'un fait sourcé -par une étude, un article, un témoignage- puis l'illustrer avec une tranche de vie -le récit d'un événement personnel, ou d'une personne rencontrée. (Ndlr, relisez le deuxième paragraphe, et notez ce qui a été fait avec le bonjour, la boulangerie et l'étude du calcul marginaliste). « *Certaines personnes ont une assurance naturelle, et ont déjà une bonne élocution, un bon rythme. Ils font de la bonne musique, mais n'appliquent pas ces règles. Et donc leur message ne passe pas.* » À l'opposé, certains les appliquent, mais leur attitude pèche.

« *Toi par exemple, tu as des gestes d'auto-contact. Ce sont des gestes de réassurance, c'est à dire que tu te replies sur la personne qui te rassure, en l'occurrence toi même.* » Ma main se fige, un doigt enroulé d'une mèche de cheveux que je tortille depuis 30 minutes. « *Ce genre de gestes disparaît quand on a répété.* » L'étape suivante, c'est la mise en place de respirations et de silences. « *Si vous savez le jouer, faites semblant de chercher vos mots avant d'annoncer quelque chose d'important, ça rend sympathique. Laurent Wauquiez est le parfait contre-exemple : il parle comme un robot.* » Et quand je lui demande l'impact de son métier sur l'image d'un politique ou d'un dirigeant, Pascal Humeau me répond : « *Grand. Les gens n'ont pas fait de communication mais ils ressentent ces choses-là* » : La preuve avec mon tonton. (PS : ça, c'est une tranche de vie).



LA CHRONIQUE ÉCO

EH MEC, ELLE EST OÙ TA CAISSE ?

Jeunes Parisiens et Parisiennes, bonne nouvelle ! Investir dans une BMW pour **prouver votre supériorité** est désormais has-been. Un simple pass Navigo fera l'affaire. L'économiste le plus mobile de France vous explique pourquoi.



PAR THOMAS PORCHER

À Paris, j'ai quelques amis d'une quarantaine d'années qui n'ont pas le permis de conduire et qui n'ont jamais pensé réellement à le passer. Lorsque j'interroge mes élèves pour savoir qui détient le fameux papier rose, je me rends compte que la majorité des jeunes ayant grandi à Paris ne l'a pas et ne juge pas que ce soit une priorité de l'obtenir. Outre les aspects culturels concernant l'automobile, qui ne symbolise plus seulement l'autonomie, la mobilité, mais aussi la pollution ; outre le fait que le permis et la voiture représentent un coût important ; il semblerait que le permis soit devenu un marqueur social et territorial. Dans les zones rurales ou éloignées des centres urbains, la voiture reste indispensable pour accéder à l'emploi, aux études ou aux services publics. Le permis y demeure donc un outil d'insertion sociale, parfois même une condition préalable à l'embauche. À l'inverse, dans les grandes villes, ne pas avoir le permis n'est plus un handicap social, et cela peut même correspondre à un choix assumé.

VOITURE FACULTATIVE

À Paris, les transports en commun et l'accès aux vélos en libre-service ont rendu la voiture largement facultative. L'offre de transports, ajoutée à la politique de la ville qui a développé des pistes cyclables, fermé des accès et limité le nombre de places de parking tout en augmentant le prix du stationnement, a rendu les déplacements en transports publics ou à vélo plus simples qu'en voiture. Les chiffres sont assez parlants. Pour les trajets domicile-travail, un Parisien a un taux d'utilisation de l'automobile de 13 % contre 79 % pour une personne vivant dans la Creuse ou la Meuse. On comprend bien que les inégalités territoriales en termes d'infrastructures de transports et de densité entraînent de très fortes différences de comportements dans la mobilité des Français. À Paris, passer le permis n'apparaît plus comme une nécessité immédiate, mais comme une option différable, voire inutile.

Les représentations culturelles ont également changé. Pour une partie de la jeunesse urbaine, une belle voiture ne symbolise plus la réussite. Les préoccupations environnementales et de santé publique jouent également un rôle croissant : privilégier les déplacements à vélo, la marche ou les transports collectifs s'inscrit dans une logique autant écologique que de bien-être.



PARIS N'EST PAS LA FRANCE

Mais Paris n'est pas la France. Si certains jeunes vivant en milieu rural ou en lointaine banlieue peuvent partager les questions environnementales et de santé des jeunes urbains, pour eux, la voiture a une utilité indispensable pour se déplacer. Les chiffres sur la part des jeunes de 18-24 ans ayant le permis selon leur résidence ne font aucun doute là-dessus : 85 % des 18-24 ans ont le permis en milieu rural contre seulement 41 % en agglomération parisienne ! Et probablement beaucoup moins si l'on prend en compte uniquement les Parisiens.

À cela, il faut ajouter le fait que le coût du permis constitue un autre facteur d'inégalité important puisqu'il est souvent supérieur à 1500 ou 2000 euros et que, pour des étudiants ou de jeunes actifs vivant dans des zones rurales, ce coût est contraint puisque, sans permis, tous les déplacements deviennent très compliqués.

Ainsi, le permis de conduire n'est plus un passage obligé, une mention « détenteur du permis B » que l'on devait indiquer sur un CV, mais bien un marqueur social. Entre jeunes ruraux et de banlieue pour qui il reste indispensable et jeunes Parisiens qui peuvent s'en passer, il est devenu le révélateur des inégalités d'accès à la mobilité et des transformations des modes de vie dans les centres-villes. Si, en soirée ou sur votre CV, vous voulez indiquer discrètement votre statut social, dites simplement que vous n'avez pas le permis.

TUTURE EN CARTON_
Pensiez-vous vraiment que posséder une 207 vous rendrait aussi charismatique que ce garçon fringant (denière campagne estivale de Casablanca) ? Soyons sérieux. Votre Navigo Liberté+ a bien plus de cachet.

L'ÉPINE

LE NUNCHAKU, CE FLÉAU !



PAR ROSE VIDAL

La **romancière la plus guerrière** d'Île-de-France pratique les arts martiaux depuis l'adolescence. Elle nous explique comment l'arme blanche préférée des paysans japonais l'aide à penser.

Choose your fighter. Choose your weapon. L'arme, en général, est associée à un type de corps, un style et une humeur de combat. La dague du voleur, pour couper la bourse, égorger par derrière. L'épée, en combat plus noble, codifié, dans les règles de l'art. La massue, lente et brutale – armes des tanks, les warriors qui foncent dans la mêlée. Ils ont assez de points de vie pour ne pas craindre les coups. L'arc, de loin, et tout au fond, healer! le mage dont le mana ravitaille les tanks en points de vie. Oui, je mélange les jeux, mais au fond, la philosophie est la même: dis-moi quelle est ton arme, je te dirai qui tu es. J'ai choisi le nunchaku.

CORPS DE DEMI-PORTION

Pour moi qui pratique le kung-fu depuis l'enfance, le nunchaku est une évidence. Ce qui l'est moins, c'est pourquoi ça plaît autant. Ben oui: depuis que Bruce Lee les a propulsés sur toutes les télévisions depuis les années 1970, les nunchakus ont été si à la mode que 30 ans après, ils étaient déjà ringards. À la grande époque de YouTube, vers 2006, tout le monde a vu le buzz d'Afro Ninja, deux nunchakus dans les mains, saut périlleux… le fail.

Ce qui plaît, c'est le rapport entre ton corps de demi-portion, de femme, et cette arme badass. Au fond, c'était la même chose pour Bruce Lee. 1,72m, une soixantaine de kilos, poids plume. Mais un poids plume qui défonce tout le monde. Enfant, auprès du maître Ip Man, il se forme au Wing Chun– un art martial chinois traditionnel, qui aurait été inventé par une femme. Des techniques de combat rapproché, particulièrement efficaces lorsque l'adversaire est plus fort, plus grand… plus bonhomme en somme. Au Wing Chun il n'y a pas de nunchaku, mais Bruce Lee le popularise à travers son style nouveau, fluide, moderne, le jeet kune do.

Il faut dire que le nunchaku rend hyper bien à l'écran. Et l'esthétique est déjà une arme. Le nunchaku, qui tournoie autour du corps à une vitesse que l'œil peine à suivre, avec le bruit de sa chaîne, ses rotations, les feintes des changements de sens et des passages d'une main à l'autre, ça ne donne pas envie de s'approcher. C'est une armure en mouvement. Dissuasive.

Et c'est le choix parfait pour Bruce Lee, sino-américain, né à San Francisco. Le choix d'une arme qui lui ressemble: entre les cultures, déplacée, une arme des faibles, qui ne répond pas à une code strict comme un sabre de samouraï se le doit. Je vous vois venir: « *Mais les samouraï, c'est japonais, Bruce Lee et le Kung Fu, c'est d'origine chinoise* »! Oui, mais « nunchaku », c'est japonais, *smart ass*!

POPULATION DÉPOSSÉDÉE

Et c'est ça, toute l'histoire du nunchaku, celle que Bruce Lee fait tournoyer autour de son corps, comme un corpus de représentations qu'il vient resecouer avec énergie. C'est l'histoire d'Okinawa, et du Royaume de Ryūkyū, vassalisé par la dynastie chinoise des Qing depuis le XIVe, annexé en 1879 par le Japon. C'est l'histoire du kobudō d'Okinawa, un art martial développé par une population à laquelle le Japon impérial avait interdit le port d'armes. L'histoire d'une self-defense: comment se battre à mains nues, transformer les outils des paysans en armes de combat et de protection. Le bō, le bâton. Le tonfa, qu'on connaît bien! servait à faire tourner les meules à grains. Et le nunchaku, ce fléau, à décortiquer le riz.

Une arme de paysan, en somme; l'arme d'une population dépossédée, de ses terres comme de ses armes. L'arme des faibles, des opprimés, et du refus de l'oppression. Née de l'interdit. J'y pense, chaque fois que je la garde à ma ceinture. Arme blanche de catégorie D, port et usage sans motif interdits sur la voie publique? Si on me demande, ça n'est rien d'autre qu'un outil de culture: ça m'aide à penser.



MUSÉE DU LUXEMBOURG
SÉNAT

18 FÉVRIER
19 JUILLET 2026

LEONORA CARRINGTON

GrandPalais Rmn | MoMo Mondo Mostre | PALAZZO REALE

CHANEL
GRAND MÉCÈNE
DU MUSÉE DU LUXEMBOURG

arte · RATP · PUBLIC SÉNAT · Le Monde · radio nova · fnac · le Bonbon · Télérama · Libération

Levitasium, 1950, Christie's Images Limited, Studio Shapiro © 2026 Estate of Leonora Carrington / ADAGP, Paris - Design : Fabrice Urviez

UN MYTHE VIVANT

Par
Marc Godin

Photos
©2026 Disney
et ses sociétés
affiliées

Carrure de déménageur, regard sombre, goût du sacrifice physique, Alban Lenoir aurait pu capitaliser indéfiniment sur son image d'**homme fort du cinéma** français. À 45 ans, il choisit pourtant le pas de côté. En incarnant Lucky Luke dans une nouvelle série Disney+ tournée à Almeria, il s'attaque à un mythe populaire tout en interrogeant sa propre trajectoire.

Alban Lenoir n'a rien d'un comédien arrivé par effraction dans le paysage du cinéma français. Sa trajectoire ressemble plutôt à une lente ascension, laborieuse, obstinée. Né loin des cercles parisiens, sans réseau ni carnet d'adresses, Alban débarque à Paris avec une idée fixe : devenir acteur. Pas « essayer », devenir. Pendant des années, il enchaîne les castings, les silhouettes, les petits rôles, les journées de figuration… Il prend des coups, au sens propre comme au figuré. Autour de lui, la plupart abandonnent. Lui s'accroche. Seize ans à tenir, à apprendre sur les plateaux, à encaisser. Une école de patience et d'humilité. Son visage finit par s'imposer. D'abord chez les réalisateurs qui sentent chez lui autre chose qu'un physique solide : une intensité, une fragilité contenue. Très intelligemment, Alban alterne films action et cinéma d'auteur, chez Diastème pour le formidable *Un Français* (2015) ou bientôt dans le prochain Christophe Honoré. Avec *Balle perdue* (2020), il s'impose comme la figure de proue d'un cinéma d'action français physique, généreux, populaire. Carrure sculptée, cascades engagées, présence magnétique : le public de Netflix adopte ce héros taiseux.

À l'occasion de sa série *Lucky Luke* sur Disney+, nous avons rencontré Alban dans un palace parisien. Il est chaleureux, humble, généreux. Basket, jean noir, hoodie Lacoste, il se prête à l'exercice de l'entretien sans langue de bois et évoque son rapport au public, sa peur de décevoir, les plateformes, l'intelligence artificielle ou encore son obsession de ne pas « *faire un film pour la thune* »… Si Lucky Luke tire plus vite que son ombre, son interprète, lui, semble avoir trouvé son rythme. Rencontre avec un garçon formidable.




"
UN VRAI
MOI NE
SOLDAT
"

La dernière fois que l'on s'était parlé pour *Technikart*, vous disiez faire attention à ne pas vous laisser enfermer dans l'action. *Lucky Luke*, c'est une manière de casser votre image ?

Alban Lenoir : Ce n'est pas la raison première, mais c'est sûr que ça tombe bien. J'ai enchaîné pas mal de films d'action ces dernières années, et je me suis rendu compte que les propositions en comédie ou en drame se raréfiaient. À un moment, je me suis dit : « *Stop, on fait un petit break* ». Pas parce que je n'aime pas l'action - au contraire - mais parce que je ne voulais pas que l'on m'enferme. J'ai attendu. Et *Lucky Luke* est arrivé.

C'est un projet que vous avez initié ?

Pas du tout. C'est venu à moi. Les auteurs avaient développé l'idée, puis Benjamin Rocher *(avec qui il a tourné* Antigang, *ndlr)* s'est accroché au projet, et c'est devenu presque évident de me proposer le rôle. En revanche, pour moi, ça n'avait rien d'évident, je ne m'y attendais pas du tout.

Pourquoi ?

Parce que j'ai conscience de l'image que je renvoie. Cela m'a étonné, mais j'étais très content. J'ai fait des choses très différentes, mais le public me voit beaucoup flingue à la main. Alors quand on m'a proposé *Lucky Luke*, je me suis dit : « *Sérieusement ?* » Et en même temps, j'étais extrêmement flatté.

Qu'est-ce qui vous a convaincu ?

La lecture du scénario du premier épisode. Lucky Luke se fait mordre à la main par un serpent et ne peut plus tirer. Là, je me suis dit : « *Ok, vous m'avez cueilli, je ne peux pas passer à côté de ce projet.* » On n'est pas dans la simple reproduction iconique. On explore ses failles. À chaque épisode, il y avait une idée forte, un décalage. Joe Dalton devient presque touchant, les situations sont parfois absurdes, mais toujours sincères. On ne voulait pas refaire ce qui avait été fait avec Jean Dujardin ou d'autres, mais proposer quelque chose de différent.

Vous aviez vu les précédentes adaptations ?

Oui, bien sûr. J'ai revu le film avec Terence Hill, qui a pris un bon coup de vieux (*rires*), mais aussi celui avec Jean Dujardin, *Les Dalton* avec Eric & Ramzy, et surtout la série animée avec la voix d'Antoine de Caunes que j'adorais. Mais justement, ça nous obligeait à prendre un autre chemin, on voulait vraiment faire différemment.

Enfant, étiez-vous fan de *Lucky Luke* ?

Absolument, je dévorais les albums de Morris, je les avais tous.

La première image du premier épisode de la série est un gros plan sur un dessin. Un hommage au dessinateur de *Lucky Luke*, Morris ?

On voulait ce premier degré western, fidèle à la BD, et l'influence du western italien. Et montrer que le mythe est toujours vivant.

Vous avez tourné huit épisodes, mais est-ce que vous auriez pu envisager un film ?

J'aurais adoré, j'adorerais tourner un long-métrage *Lucky Luke*, surtout après avoir vécu tout cela.

C'est envisageable ?

(Il arbore un sourire radieux, mais reste silencieux.)

C'est donc une série Disney+, avec ensuite une diffusion sur France Télé ?

Comme *Zorro*. Là, ce sera diffusé sur Disney+, puis sur France 2, ce qui permet d'avoir une audience encore plus large.

Le tournage s'est déroulé en Espagne, à Almeria, mais aussi à Tolède et en Ségovie.

Oui, c'est fou. À Almeria, tout est vrai, tout en dur. Tu arrives, tu es en costume, sur un vrai cheval, revolver à la hanche, et tu es au milieu de ces décors où Sergio Leone a tourné *Pour quelques dollars de plus* ou *Le Bon, la brute et le truand*… Tu vois des photos des anciens tournages, tu réalises que tu marches dans les pas de légendes comme Clint Eastwood, Lee Van Cleef ou Eli Wallach. C'est irréel.

Trois mois là-bas, d'octobre à janvier, comment ça s'est passé ?

Avec beaucoup de problèmes météo ! Tempêtes de sable, pluies torrentielles, inondations… Ils n'avaient pas vu ça depuis trente ans. Vous savez, j'ai une belle réputation de chat noir : sur un autre tournage, le remake du *Salaire de la peur* à Ouarzazate, il s'est mis à neiger alors qu'il n'avait pas neigé depuis quarante ans ! Mais ces galères créent une énergie particulière. On avait huit épisodes à mettre en boîte. Trois mois ensemble, ça soude.

Et le soir ?

Hum, il n'y a pas grand-chose à faire à Almeria la nuit, on est loin de tout. Mais bon, quand je bosse, le soir, je mange correctement, je prépare mes scènes du lendemain, je mate des films, je me couche tôt… Un vrai moine-soldat.

Et le travail spécifique ?

Le revolver, énormément. Une demi-heure à une heure par jour pendant trois mois et demie. J'ai regardé plein de tutos sur le Net… Monter à cheval aussi. Je n'avais jamais vraiment pratiqué, mais les dresseurs étaient incroyables.

Physiquement, vous avez dû vous adapter ?

Oui. Pour incarner Lucky Luke, je voulais être plus longiligne. Je faisais 100 kilos pour un précédent film, je suis descendu à 78. J'avais pris beaucoup de poids en peu de temps, donc j'ai reperdu assez vite. Mais ce n'est pas anodin pour le corps. À un moment, il faudra que je me calme avec ces variations, je vieillis. Même chose avec les bastons, maintenant ça pique un peu. Mais ça ne m'empêche pas d'y aller !

Quand je vous ai découvert dans le premier épisode, je me suis dit que vous feriez également un super lieutenant Blueberry *(héros de la BD de Jean-Michel Charlier et Jean Giraud, ndlr).*

J'adore *Blueberry*. Mais Vincent Cassel l'a déjà interprété. Et avec *Lucky Luke*, ça va être difficile maintenant… Jean Giraud s'était inspiré de Jean-Paul Belmondo pour dessiner Blueberry. Quant à moi, je rêve de tourner *Cobra*, dont l'auteur, le mangaka Buichi Terasawa, s'était également inspiré de Belmondo.

Alexandre Aja rêve de le mettre en scène depuis des années !

Alexandre, si tu lis *Technikart*, fais-moi signe !

Vous êtes coproducteur associé sur la série. À part prendre plein de pognon en plus, ça change quoi ?

(*Rires*) Ce n'est absolument pas pour toucher plus ▶

► d'argent. Ça permet d'être impliqué autrement. Quand tu es seulement acteur, si tu dis « *oh, mais si on faisait comme cela ?* », tu es chiant ! Mais quand tu es producteur, on t'écoute. Tu es là pour aider à trouver des solutions, proposer des idées, participer aux discussions. Après, le dernier mot appartient toujours au réalisateur, j'y tiens.

Benjamin Rocher, c'est un compagnon de route.

Benjamin a lancé ma carrière avec *Goal of the Dead* (2014). Il s'est battu pour m'imposer sur *Antigang* quand personne ne me voulait. C'est un cinéphile immense, un amoureux du western. On se comprend ! Il a beaucoup bossé sur la direction artistique, il a revu des tas de westerns, comme moi qui en ai mangé des tonnes !

Un mot sur vos partenaires ?

Billie Blain est exceptionnelle, comme Jérôme Niel, Alice Taglioni, Camille Chamoux, Patrick Mille… Avec eux, j'étais vraiment au spectacle.

Si cela marche, il y aura une saison 2 ?

Je vous avoue que l'on n'en a pas parlé. Mais l'envie est là…

Vous êtes très attaché à la salle de cinéma, mais vous travaillez également beaucoup avec les plateformes.

La salle, c'est incomparable. Quand tu vois les paysages d'Almeria, tu te dis que ça mériterait le grand écran. Mais soyons honnêtes : sans Netflix, *Balle perdue* n'existerait pas. Personne ne voulait financer ce petit film. Les plateformes ont permis des choses formidables.

Est-ce que vous êtes bankable ?

Oui (*hésitation*), oui. Mais vous savez, plus personne ne l'est plus vraiment en France, à part Pierre Niney. Je suis crédible pour les financiers en action star, mais certains de mes films n'ont pas trouvé leur public en salles, comme *Les Orphelins*, sorti en plein mois d'août, qui n'a pas marché. Peut-être que le public est habitué à me voir sur les plateformes. Faire un bon film, il n'y a rien de plus compliqué, il faut un véritable alignement des planètes. Tu peux avoir un très bon scénario dans les mains, tu ne peux pas être certain que tu auras un grand film à l'arrivée… Un bon réalisateur, ça aide !

Vous envisagez de passer un jour derrière la caméra ?

On me le propose régulièrement, mais cela me terrorise. Je suis un comédien, donc un peu branleur (*rires*). Travailler six mois avant un tournage et six mois après, je ne sais pas si j'en ai envie. En tout cas, si un jour je passe derrière la caméra, ce ne sera pas pour un film d'action.

Ce qui est étonnant, c'est que vous n'avez pas peur de jouer avec votre image et qu'entre deux *Balle perdue* ou *AKA*, vous allez vers le cinéma d'auteur en tournant avec Diastème ou dans *Les Crevettes pailletées*.

Pour *Joli joli*, de Diastème (2024), j'aurais eu un rôle plus conséquent si je ne chantais pas comme une casserole… Pour Diastème, je répondrai toujours présent, quelle que soit la taille du rôle… On me verra bientôt dans le prochain Jean-Pierre Jeunet, *Changer l'eau des fleurs*, où j'ai une scène unique.

Vous deviez tourner dans *Amélie Poulain* ?

Jean-Pierre m'avait pris sous aile pour le casting d'*Amélie Poulain*, mais ma mère est tombée malade et je suis retourné un an à Dijon. Vingt ans plus tard, il s'est souvenu de moi et il m'a fait tourner dans *BigBug*. Et là, je le retrouve ! Je peux faire une scène unique dans un film, je ne suis pas obligé d'avoir le rôle principal. Ce que je veux, c'est tourner de bons films ! En ce moment, je tourne à Angers avec Christophe Honoré, *Mariage au goût d'orange*, un film choral avec Adèle Exarchopoulos, Vincent Lacoste, puis dans le prochain film de Clovis Cornillac avec Artus.

Vous lisez beaucoup de scénarios ?

Entre cinq et dix par mois. Je refuse énormément. J'ai refusé des projets avec beaucoup de zéros. L'argent n'a jamais été mon moteur, c'est seulement un bonus. Ma vie a changé depuis peu, je gagne correctement ma vie maintenant, mais je ne m'engage pas sur des films avec des scénarios pourris. Ce qui me motive, c'est de faire des films qui restent.

Votre public semble compter énormément pour vous ?

Énormément. Je viens de loin, j'ai eu un parcours scolaire chaotique, j'ai encore le syndrome du braqueur. Quand j'ai débarqué à Paris, je ne connaissais personne dans ce business. J'ai galéré seize ans. J'ai sillonné Paris avec mon sac, fait des figurations, attendu des heures pour des essais… Ce n'est pas mon talent qui m'a fait percer, mais ma persévérance.

Comment cela se passe avec vos fans ?

Les gens sont d'une gentillesse incroyable avec moi. J'ai dû croiser deux personnes désagréables en dix ans. Un selfie, c'est un plaisir, ça prend trente secondes. Ce n'est rien comparé à ce que ça représente pour ton public. Je suis encore déstabilisé par l'idée que l'on puisse être fan de moi ou troublé à l'idée de venir me parler pour un selfie. Déclencher chez quelqu'un l'émotion que moi je ressentais enfant en croisant un acteur, c'est assez vertigineux.

Je suis persuadé que vous êtes fan des acteurs français à l'ancienne, comme Jean-Paul Belmondo ou Lino Ventura, d'ailleurs votre fils et votre personnage dans *Balle perdue* s'appellent… Lino.

(Il sourit) C'est leur éthique qui me plaît : comment on se comporte sur plateau, le respect envers tous les techniciens ou les figurants… Quand tu réussis, tu as tout. Il faut simplement être humble et bien se comporter, ça me parait la moindre des choses, non ?

Ça me rappelle votre rencontre avec Liam Neeson sur le premier *Taken*.

J'avais deux jours de tournage, avec un mois et demi d'intervalle entre les deux. Et deux répliques en anglais avec Liam Neeson : « *Votre nom, monsieur ? Je suis désolé, vous n'êtes pas sur la liste.* » Et il me tue dans un ascenseur. Le premier jour, je monte dans l'ascenseur. Un mois et demi plus tard, il me latte. Ce matin-là, il me salue, m'appelle par mon prénom, me demande comment ça va… On a parlé trente minutes. Il ne savait pas qui j'étais mais il était bienveillant et pro. C'est un exemple pour moi. J'y pense souvent, cette rencontre a été déterminante pour moi.

Est-ce que l'intelligence artificielle vous inquiète ?

Oui, un peu. Quand tu vois des bagarres recréées en IA avec Brad Pitt et Tom Cruise, tu te dis que l'on peut devenir vite inutiles. Mais ça renforce mon envie de raconter des histoires humaines, qui touchent les spectateurs. Cela, aucune machine ne pourra le remplacer.

***Lucky Luke*, à partir du 23 mars sur Disney+**

ENTRETIEN MARC GODIN


"
DES
FILMS
QUI
RESTENT
"

Par
Marc Godin

Photos
Paul Vallespi

Benjamin Rocher a réalisé les huit épisodes de *Lucky Luke*. Et a réussi à transformer un mythe de la BD en personnage **crédible à l'écran**. Interview.

"UNE AVENTURE TRÈS RARE"



BENJAMIN ROCHER

Depuis une quinzaine d'années, Benjamin Rocher s'est imposé comme une figure singulière du cinéma et de la télé française. Fan du cinéma de genre, il débute avec *La Horde* (2009), bourré de morts-vivants et de coups de machette dans la tronche, puis *Goal of the Dead* (2013), interprété par un certain... Alban Lenoir. Au fil des années, il signe des polars musclés *Antigang* (2014), puis *Antigang : La relève* (2023), des séries télé qui se déroulent pendant la préhistoire (*Moah*) ou franchement fantastiques (*Para//èles*). Il était donc le candidat idéal pour ciseler les huit épisodes de la série *Lucky Luke*, qui revisite l'univers de Morris avec une approche pop mêlant humour, aventure et action spectaculaire.

D'où vous vient cet attachement pour le cinéma de genre ?

Benjamin Rocher : Je suis fasciné par la grammaire cinématographique, la magie que l'on peut créer en assemblant des plans qui n'ont rien à voir. Au début, j'étais très attiré par les effets spéciaux, par cette idée de magie visuelle. Puis je me suis rendu compte que les plus grands tours de magie ne sont pas forcément la 3D ou les effets numériques, mais le montage, la focale, le choix des valeurs de plan, la musique… C'est cela qui crée vraiment un univers. Quand je fais du polar, de la SF ou du fantastique, je les aborde un peu de la même manière : chaque élément, la lumière, la couleur, le cadre, doit contribuer à fabriquer un monde.

Comment êtes-vous arrivé sur *Lucky Luke* ?

Le projet avait déjà été développé par les producteurs. C'est souvent le cas : un projet se construit et, à un moment, il faut trouver le réalisateur qui va le concrétiser. Lionel Uzan, un des producteurs, connaissait mon travail et pensait que mon goût pour le mélange des genres pouvait correspondre.

Le choix d'Alban Lenoir pour incarner Lucky Luke a-t-il été évident ?

Oui, assez vite. Les producteurs demandent souvent aux réalisateurs s'ils ont des idées de casting. Ce n'est pas seulement parce qu'Alban est un collaborateur fidèle et un ami. C'est surtout parce qu'il correspondait exactement à ce que je cherchais : quelqu'un de crédible, capable d'incarner ce héros tout en gardant une certaine distance. Lucky Luke est presque une figure mythologique, très abstraite. Peu de comédiens peuvent tenir cet équilibre.

Adapter un personnage aussi mythique, cela peut se révéler très casse-gueule.

Bien sûr. Le costume, la silhouette, l'image qu'on a tous en tête…, cela fait plus de 80 ans que ce personnage existe. Le faire passer sur un écran de télévision en prises de vues réelles sans que ça ressemble à un cosplay, c'est très compliqué. Mais c'est aussi ce qui rend le projet excitant !

Quel était votre premier objectif en tant que réalisateur ?

La direction artistique. Je ne voulais pas trahir la BD, mais je ne voulais pas non plus faire un simple copié/collé. Il fallait que ce soit fidèle à l'esprit tout en restant crédible à l'image. On a beaucoup travaillé sur les costumes, les couleurs, les textures… Par exemple, le foulard de Lucky Luke n'est pas seulement décoratif : dans le Far West, il sert à se protéger du sable. Donc on a essayé de réfléchir à chaque détail de cette manière.

Votre mise en scène évoque parfois le western spaghetti.

J'adore *Mon nom est personne* et bien sûr les films de Sergio Leone. Mais je voulais surtout rendre hommage au western en général. C'est un genre qui permet d'utiliser énormément d'outils du langage cinématographique : les champs-contre-champs, les gros plans, les silences…

La série introduit aussi des éléments plus contemporains, notamment avec le personnage féminin de Louise.

Oui, mais ce n'est pas seulement une question de modernité. Ce qui m'intéressait surtout, c'était de comprendre le personnage. Lucky Luke est un héros solitaire : pourquoi vit-il comme ça ? D'où vient-il ? C'est en creusant ces questions qu'on peut enrichir le personnage.

Avec le recul, qu'est-ce que vous retenez de cette expérience ?

C'est une aventure très rare. Et le moment le plus fort pour moi, ça a été quand on a montré les épisodes à la famille de Morris. J'avais énormément de pression. Quand ils m'ont dit qu'ils trouvaient que la série respectait son esprit, ça a été la consécration. C'est probablement ce dont je suis le plus fier dans toute cette aventure

COWBOY POP

Lonesome cowboy de la pop culture, le héros belge imaginé par Morris il y a 80 ans est devenu un **mythe global**.



Interprétée par Alban Lenoir, cette nouvelle série Disney est librement inspirée de l'œuvre créée par Morris en 1946 et publiée pour la première fois dans *L'Almanach Spirou*. Pur produit de la BD franco-belge d'après-guerre, ce cow-boy longiligne, avec seulement quatre doigts à l'origine, cigarette au bec (remplacée dans les années 1980 par un brin d'herbe), et une ombre plus lente que son revolver est inspiré des idoles de Morris : deux cow-boys du muet, Tom Mix et William S. Hart, et surtout Gary Cooper, qui à la fin du western *Grand Bill*, chantait « *I'm a poor lonesome cowboy, I ain't got no home* ». Au fil des années, Morris va s'inspirer des classiques du western US comme *La Chevauchée fantastique*, *La Poursuite impitoyable*, *Le Train sifflera trois fois*, *L'Homme des vallées perdues*…

« *Au début, il s'agissait d'un cow-boy que j'essayais de rendre drôle mais qui était assez coup de poing sur la gueule*, assure Morris. *Il est devenu à cent pour cent une parodie du cinéma sous l'influence des premiers numéros de* MAD Magazine *dont j'ai vu la naissance*. » Le succès populaire grandit avec l'arrivée de René Goscinny au scénario en 1955 qui apporte une nouvelle dimension. Alors que la série de BD fête ses 80 ans d'existence en 2026, les aventures se poursuivent avec succès sous l'impulsion de Jul et Achdé et, celui que l'on surnomme « *l'homme qui tire plus vite que son ombre* » compte pas moins de… 82 tomes vendus à plus de 300 millions d'exemplaires à travers le monde (moins qu'*Astérix* mais plus que *Tintin*). Les albums sont traduits dans plus de 36 langues ce qui fait de Lucky Luke l'un des personnages les plus célèbres de la pop culture, recyclé, remixé et digéré depuis soixante-dix ans.

On retrouve l'ombre de Lucky Luke, son cheval Jolly Jumper et son revolver dans d'innombrables films, clips, pubs, sketchs… Au cinéma, Lucky Luke a été interprété par Terence Hill, star du western italien, dans un film en 1991, puis dans les huit épisodes d'une série télé (Morris a déclaré à l'époque, « *j'ai bien aimé le ton satirique de ce film, mon humour a été respecté* »). En 2009, Jean Dujardin a enfilé à son tour le Stetson, et Lucky Luke est devenu le héros de plusieurs séries animées… Il n'y a pas de preuve formelle que Morris ait influencé Sergio Leone directement. Mais ils participent tous les deux à la même relecture européenne du Far West, et Lucky Luke a ensuite intégré (et parodié) l'esthétique du western spaghetti popularisée par Leone, notamment pour *Chasseur de primes* (58e album) où le personnage d'Elliott Belt est clairement calqué sur Lee Van Cleef dans *Et pour quelques dollars de plus*.

HÉROS POSTMODERNE ?

Lucky Luke va traverser les décennies parce qu'il était déjà postmoderne en 1946. Il ne croyait pas totalement à son propre mythe. Il tirait plus vite que son ombre, certes, mais évoluait dans un monde absurde, peuplé de caricatures historiques. Cette distance ironique lui permet aujourd'hui de survivre aux mutations culturelles. Lucky Luke s'éloigne vers le soleil couchant, seul, sur son cheval. Mais derrière lui, c'est toute la pop culture qui continue de galoper. De fait, Lucky Luke a irrigué, colonisé l'imaginaire français, avec Alain Bashung posant en cowboy solitaire sur une couverture des *Inrocks* ou avec Philippe Candeloro patinant avec la mèche et l'uniforme du cowboy belge. Les rappeurs ont également utilisé l'imaginaire du Far West, citant implicitement ou explicitement le cowboy solitaire. Des marques de mode ont repris l'esthétique western franco-belge. Même les jeux vidéo ont intégré cette mythologie, avec plusieurs adaptations vidéoludiques dès les années 1990.

Le personnage fonctionne comme une matrice : il permet de convoquer immédiatement l'idée de duel, de solitude, de justice expéditive, mais avec une distance ironique typiquement européenne. En BD, des auteurs comme Titeuf, Zep ou Christophe Blain, qui dit avoir appris à lire avec *Lucky Luke*, se sont réclamés de la série. Le chanteur de variétés Joe Dassin a interprété en 1967 « Les Dalton », Pierre Perret, une chanson sur le juge Roy Bean, Marcel Amont une autre intitulée « Lucky Luke ». Le groupe alternatif Les Bérurier Noir citent le nom du chien Rantanplan dans leur chanson « Salut à toi »et le rappeur MC Solaar ceux de Lucky Luke et les Dalton dans la chanson « Nouveau western »… Encore plus fort ! La série avec Alban Lenoir vient de donner naissance à… une BD réjouissante, faux making of du tournage intitulé *L'Homme qui a vu l'homme qui filme l'homme qui tire plus vite que son ombre* (Bouzard, Editions Dargaud, 2026) ! La boucle est bouclée…

“GEORGE CLOONEY ? UN VRAI GENTLEMAN”

THÉO AUGIER

Par
Max Malnuit

Photo
Axel Vanhessche

Avec ses rôles dans *LOL 2.0* (Lisa Azuelos), *Nino dans la nuit* (Laurent Micheli) et *Jay Kelly* (Noah Baumbach), Théo Augier était sur tous nos écrans en ce début de 2026. Nous avons rencontré **l’acteur franco-grec** pour discuter Aladdin, Ludivine Sagnier et piercings.

En 2026, ton actualité d’acteur est à son apogée. À quand remonte ton premier contact avec le cinéma ?

Théo Augier : D’après ma grand-mère, j'ai formulé le souhait d'être acteur à l’âge de quatre ans, en regardant *Aladdin*. J'ai grandi en Grèce, pendant la crise économique, donc il n'y avait pas de sorties extra scolaires ou de cours de théâtre. Ma première formation, ça a été de regarder des films. Vers 14 ans, j'ai découvert le film *Pieds nus sur les limaces*, de Fabienne Berthaud. Je suis tombé fou amoureux de Ludivine Sagnier, et c’est ce qui a concrétisé mon envie de faire du cinéma.

Tourner en grec, ça te donne envie ?

Oui ! Je parle grec comme je parle français, et j'ai un agent grec depuis quelques mois, dans ce but là. J'ai déjà eu deux ou trois offres, mais pour de la télé, et je veux vraiment faire du cinéma, d'autant plus en Grèce.

Tu as tourné sur des projets très différents les uns des autres. Te sens-tu plus proche d'un cinéma d'auteur ou grand public ?

Effectivement, mes trois projets sont tous différents, et je suis très content de ça. Je me vois honnêtement plus dans un cinéma d'auteur, mais je ne choisis un rôle qu'après avoir lu un scénario, quand un truc en moi se réveille. Ça peut autant être un film d'auteur fauché que *LOL 2.0*.

LOL 2.0 était une suite très attendue. As-tu subi une certaine pression à l’idée de te lancer sur un projet aussi culte ?

Que ce soit *Jay Kelly, Nino dans la nuit,* ou *LOL 2.0*, j'ai une responsabilité vis-à-vis du personnage qu'on me donne. Que ce soit un gros film ou un film d'auteur, avec des gens connus ou pas, mon travail reste le même. Quand je tourne, j'ai autant de respect pour ma propre vie que pour celle de mes personnages. Je ne pense qu'à eux, ce qui m'évite de penser à l'ampleur du projet, que je ne contrôle pas.

Sur le tournage de *Jay Kelly*, tu étais entouré de légendes du cinéma, comme George Clooney, Adam Sandler, Stacy Keach… Qu’est-ce que ça fait d’être dans un casting aussi fou ?

J'étais plus qu’heureux, parce que *Frances Ha*, de Noah Baumbach, est un de mes films préférés. C'était hyper intéressant de se retrouver face à George Clooney, qui est un vrai gentleman. Il t'écoute, il te regarde et prend tes idées en considération. C'est un vrai pro. C'était un exercice particulier parce que je suis passé de *Nino dans la nuit,* un film à plutôt petit budget, une plongée dans le chaos et dans la fête, au plateau de Noah Baumbach, où tout est très précis et les prises sont refaites éternellement. C'était déstabilisant, mais comme toujours dans le jeu, il faut lâcher prise. Je n’étais pas stressé, juste curieux. Et j’étais hyper content le soir, à l'hôtel, de me dire que j’avais tourné avec George Clooney.

***Nino dans la nuit* raconte l’histoire d’une jeunesse enragée qui se libère par la fête. Pour le rôle de Charlie, comment t’es-tu préparé ?**

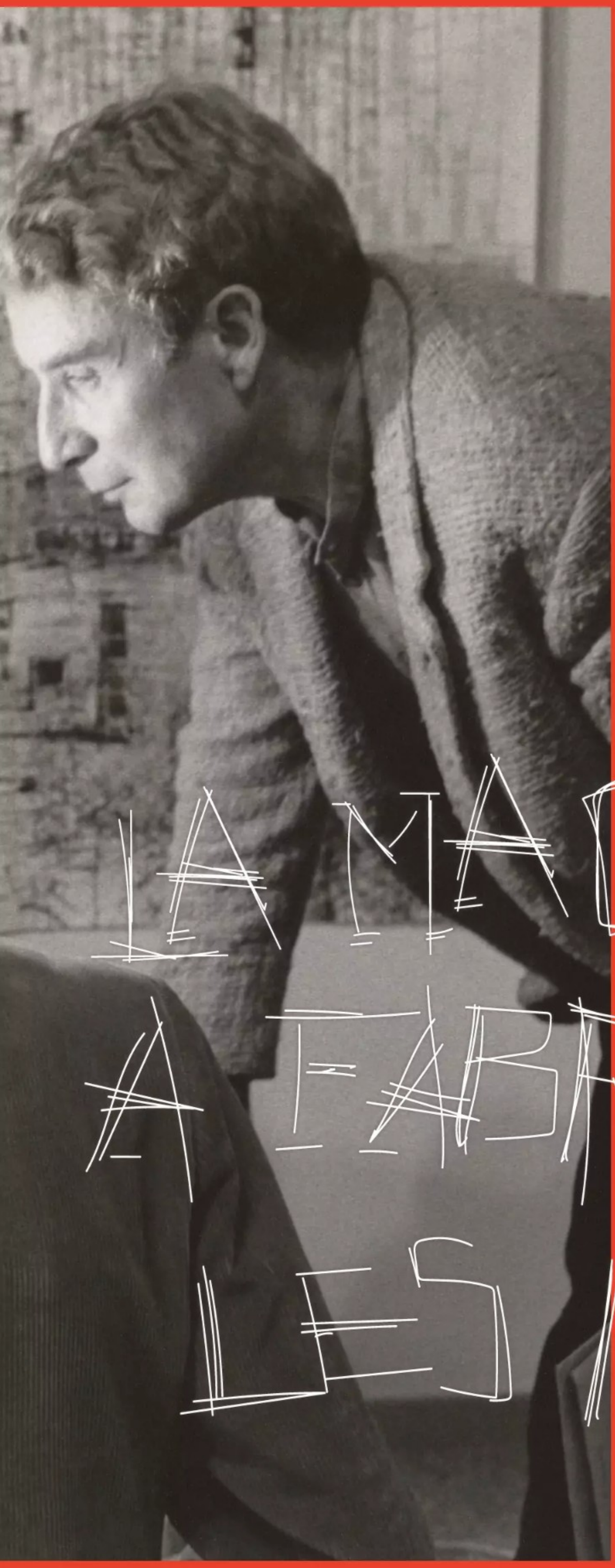
C'est la première fois que je me suis autant donné pour un rôle. Je me suis teint les cheveux, j'ai perdu cinq kilos, je me suis percé la langue… J'allais en boîte tous les soirs, alors que je n’y vais jamais habituellement. Je voulais voir ce que ça fait que de ne pas dormir. Je me suis même inscrit sur Deliveroo pour faire des livraisons sur mon temps libre ! J'adore être perdu entre fiction et réalité le temps d’un tournage.

La suite pour toi ?

J'attends la prochaine claque !

VESTE À IMPRIMÉ, CHEMISE EN COTON ET
PANTALON EN LAINE **PAUL SMITH**

LES YEUX FERMÉS…
De gauche à droite : l'écrivain William Burroughs et le voyageur Lawrence Lacina aux côtés de Brion Gysin, devant la Dreamachine de ce dernier.



STORY — LA DREAMACHINE DE BRION GYSIN

Par
Alexis Lacourte

Le label Wewantsounds a encore frappé ! Parmi ses nouvelles pépites, un disque de **transe poétique**, au croisement de la musique électronique et du free jazz, qui porte le nom d'une invention aussi enthousiasmante que son créateur l'était : *Dreamachine*, de Brion Gysin… Avec son compositeur Ramuntcho Matta et les compagnons de voyage de cet Anglais qui a influencé toute la culture pop et underground des précédentes décennies, on rembobine les bandes de la machine à rêver, que vous pourrez bientôt reproduire chez vous…

LA MACHINE À FABRIQUER LES RÊVES

STORY — LA DREAMACHINE DE BRION GYSIN

Mi-septembre 1976. Dans le deux pièces au troisième étage du 135 rue Saint Martin, où se poursuivent les travaux du Centre Pompidou, sur les recommandations de William Burroughs, David Bowie se présente à l'artiste Brion Gysin. Longue casquette, jean mal taillé, veste dépareillée, un quotidien espagnol et son carnet de notes en poche, il est volontairement méconnaissable, afin de passer pour un simple touriste, alors qu'il a démarré les sessions d'enregistrement de sa *Trilogie Berlinoise* le 1er septembre, au Château d'Hérouville. Mais une semaine durant, en début d'après-midi, à raison de deux heures par jour, dans cette humble pièce de 15 m², il s'assoit en contrebas de Brion Gysin, qui lui fait recopier les textes de ses chansons sur des feuilles A4, et découper celles-ci en six ou en huit… Il est en fait venu rencontrer l'initiateur de la technique du *cut-up* qu'il utilise sur ses albums depuis sa rencontre avec Burroughs en 1974, lequel l'a rendue populaire avec ses romans *The Soft Machine, The Ticket That Exploded* et *Nova Express*. Jeune parisien de 16 ans, Ramuntcho Matta est le proche confident de Brion Gysin. Il est présent dans un coin de la pièce alors que s'écrivent les textes de *Low*, « *Heroes* » et *Lodger*. Il raconte : « *Bowie était modeste, concentré. J'ai mis plusieurs jours avant de le reconnaître. Car chez Brion passaient chaque jour des personnes, inconnues ou connues. Que venaient-ils faire ? Discuter avec l'optimiseur des autres. Rolling Stones, Iggy Pop, Patti Smith, David Cronenberg… Brion a influencé toute la culture pop…* »

Brion Gysin ? L'art moderne n'aura pas réussi à le ranger dans une catégorie. Touchant tour à tour à la poésie, à la musique, à l'art cinétique, à la photographie, il a traversé le XXe siècle à la lisière des mouvements, mais en tête des avant-gardes – au prix d'être aujourd'hui un de ces oubliés de « l'histoire ». À la fois rejeté par les surréalistes, héritier des dadaïstes, et compagnon de voyage discret de la Beat generation, il est l'inventeur de la technique culte du *cut-up*, et le créateur, avec le mathématicien Ian Sommerville, de la non-moins culte Dreamachine… Dans le film-documentaire *Nova 78* (2026, Aaron Brookner et Rodrigo Areias), nous le découvrons volubile, dînant à côté de son ami (le silencieux et grave) Burroughs. Dans *Voyage à Alamût* (2026, Allia), nous le suivons cette fois en tant qu'aventurier dandy, chaussé de maigres mocassins maquereaux, passionné par l'histoire de la secte des Haschichins, dont il part à la trace, quitte à risquer sa vie sur des montagnes abruptes. Dans l'album *Dreamachine* (2026, Wewantsounds), nous écoutons le poète et le conteur, à la recherche de la transe. Au Musée d'Art Moderne de Paris, dans l'exposition « Le dernier musée », nous verrons le peintre, qui a légué à l'institution plus de 400 œuvres à sa mort. Au fur et à mesure des entretiens avec ses proches, se déploie finalement un individu multiple, qui a fasciné tous ceux qui l'ont croisé. Alors, 40 ans après sa disparition, qui est donc celui dont on raconte qu'il a convaincu le roi du Maroc d'ouvrir le club le plus exceptionnel de la planète, le sulfureux Mille et une nuits, où se croisaient l'intelligentsia, les artistes et les brigands du siècle dernier ?

DREAM BABY DREAM

C'est l'histoire d'une expérience ordinaire transformée en œuvre d'art au soubassement neurophysiologique. Son point de départ est décrit par Brion Gysin lui-même, dans son journal du 21 décembre 1958. « *J'ai eu un orage transcendantal de vision en couleur, aujourd'hui, dans l'autobus qui allait à Marseille. Nous roulions le long d'une longue avenue bordée d'arbres et j'ai fermé les yeux contre le soleil couchant. Une inondation écrasante de dessins, d'une brillance intense et de couleurs surnaturelles, explosait derrière mes paupières : un kaléidoscope multidimensionnel tournoyant à travers l'espace. J'étais emporté hors du temps. J'étais dehors, dans un monde de nombre infini. La vision s'est brusquement arrêtée quand nous avons quitté les arbres. Était-ce une vision ? Qu'est-ce qui m'était arrivé ?* » Rentré chez lui, Brion Gysin rapporte son trip, sans hallucinogène, à Ian Sommerville. Le ciel, orangé, l'alignement des platanes, équidistants… Il a fait l'expérience des ondes alpha. Découvertes en 1920, elles sont un phénomène naturel du cerveau, produit notamment par un état de détente. Avec Ian Sommerville, ils parviennent non seulement à mécaniser l'expérience, mais à créer le premier objet d'art à regarder les yeux fermés. Une œuvre destinée à travailler l'imagination pour déclencher les images qui peuplent notre intériorité. « *Et j'ai constaté que ça fonctionnait !*, se souvient l'artiste Jean-Jacques Lebel. *Il l'avait avec lui, au Beat Hotel, au 9 rue Gît-le-Cœur, à Paris, où il habitait avec Burroughs au milieu du siècle dernier…* » Un simple tourne-disque, placé à 78 tours, un carton ajouré, ou des feuilles de métal, même du lino, qui coupe la lumière de façon syncopée, recouvert de peintures jaunes et oranges, une ampoule transparente (et non LED), une musique en fond… « *Beaucoup d'invités de Brion venaient faire une séance de Dreamachine chez lui,* ajoute Ramuntcho Matta. *Ils repartaient apaisés, inspirés, ou bouleversés…* »

Brion Gysin voit en la Dreamachine un objet d'art facilement reproductible, dont le monde pourrait faire l'expérience chez soi, afin d'accéder à une autre forme de réalité, sans drogue. En cela, la Dreamachine est l'invention la plus caractéristique des *Sixties*. « *Un jour, un investisseur suisse est venu faire une proposition à Brion, car il pensait que cette machine devait être chez tout le monde,* complète Ramuntcho Matta. *Il voulait en produire 100 000 exemplaires. Brion a signé le contrat, mais le monsieur a finalement mis la machine dans un coffre-fort et elle n'en est jamais sortie…* » Risque épileptique, crainte du marché devant cet objet hors-catégorie marketing ? En tout cas adoubée par les musiciens, en ce qu'elle permet d'écouter un disque tout en tripant d'autant plus, la Dreamachine est un objet de design pop, de l'art cinétique qui préfigure aussi l'art immersif de plusieurs décennies. « *La vie réelle et quotidienne n'était pas le seul niveau de conscience existant pour Brion Gysin,* précise Olivier Weil, commissaire de l'exposition « Le dernier musée ». *La Dreamachine était un objet pour donner accès au plus grand nombre à ces différents niveaux de conscience qui sont au cœur de son art.* » « *C'est comme une drogue légère, mais sans effet nocif,* se souvient Natha-

« C'EST COMME UNE DROGUE LÉGÈRE, MAIS SANS EFFET NOCIF. UN OBJET MERVEILLEUX… »

— NATHALIE DE SAINT PHALLE



THAT I AM_
Autoportrait par Brion Gysin, 1961, Musée d'Art Moderne de Paris.

lie de Saint Phalle. Elle a connu Brion Gysin par l'intermédiaire de ses parents avec lesquels il était ami, le poète Bernard Heidsieck et l'artiste Françoise Janicot. *Un objet merveilleux… Nous sommes en train d'en reproduire une nouvelle, avec Ramuntcho, pour une prochaine exposition à la New Galerie, qui aura lieu en parallèle de celle du Musée d'Art Moderne de Paris. Vous pourrez l'essayer…* »

« THE UNKNOWN LOVED BY THE KNOWNS »

« The Unknown Loved by the Knowns », titrait le *New York Times*, le 23 juin 2010, à la suite de la rétrospective de son œuvre au New Museum de New York, « Brion Gysin: Dreamachine », à laquelle a participé la galeriste Marion Dana. « *Pourquoi Gysin est-il si peu connu en France ? C'est compliqué,* répond-elle. *Il échappe au marché, parce qu'il y a peu d'œuvres de lui en circulation. Or, pour qu'il y ait un marché, il faut des œuvres en circulation. Et pour qu'on parle d'un artiste, il faut un marché… Mais chaque exposition que je fais sur lui, à la New Galerie, amène un public chaque fois constitué de jeunes artistes underground. Je pense qu'il compte énormément pour eux. J'ai fait l'exposition "Sous influence", en 2024, après avoir retrouvé un grand dessin que Keith Haring lui avait dédié. Il dit de Brion Gysin qu'il est le père du graffiti, notamment pour son travail sur l'écriture. Ses œuvres peuvent être lues dans tous les sens. Et ce concept de permutation a largement inspiré Keith Haring. D'autres encore se réclament de Brion Gysin, comme Futura 2000 ou David Wojnarowicz…* »
« *L'objectif de notre exposition sera de montrer que son œuvre est vivante et actuelle, qu'elle a eu une influence durable dans différents domaines artistiques, en particulier grâce à son invention du* cut-up, *technique utilisée en musique, en poésie, en peinture, en photographie, au cinéma…* », abonde Olivier Weil. Brion Gysin utilisait le *cut-up* dans sa chambre du Beat Hotel. Il découpait les articles de journaux, les mélangeait, puis les collait aléatoirement ensemble. Il fera de même avec les films et photographies de la construction du Centre Pompidou, qu'il documenta tout au long des travaux, depuis sa fenêtre. La technique permet, selon lui, d'extraire ce qui n'est pas directement dit dans un texte – prenez les pages de votre journal intime, pliez-les en huit, découpez, mélangez, assemblez et vous verrez ce que vous voulez dire –, ou vu dans une image, entendu dans un son. Burroughs le systématisera en tant que méthode d'écriture, pour dépasser le langage en tant que manipulation de la pensée.

« *Lorsque le Musée d'art moderne m'a sollicité pour préparer l'exposition, je leur ai proposé de faire à cette occasion un beau livre sur l'influence de Brion chez les artistes d'aujourd'hui,* complète Ramuntcho Matta. *Keith Richards, Iggy Pop, David Cronenberg… Tous sont partants pour décrire à quel point il compte pour eux. Les institutions ont du mal à capter l'avant-garde, tout simplement parce que l'avant-garde ne peut pas être dans une institution. Ils vont montrer ces peintures, mais était-il peintre ? Non. Il a utilisé la peinture, comme la littérature, comme la musique, sans être musicien, peintre ou écrivain. Ce qui ne l'a pas empêché de le faire avec profondeur.* »
Pour Jean-Jacques Lebel, « *Gysin lui-même ne voulait pas se situer. Il était dans le mouvement de la Beat generation mais il ne voulait pas en avoir l'étiquette, et c'était Ginsberg et Burroughs qui était au devant de la scène. Il ne voulait pas non plus être une partie de ce qu'on appelait l'art abstrait dans les années 1950 et 1960. Critiques et journalistes ne savaient pas où le mettre, alors ils ne l'ont mis nulle part. Car, oui, Brion, vous ne pouvez le mettre dans aucune rubrique, comme Picabia. Ses œuvres échappent à la rationalisation.* »

ENREGISTRER LE RÊVE

Brion Gysin a également été un des premiers à pratiquer la poésie sonore, explique le chercheur au CNRS Pierre Thévenin.
- Comment m'enregistrez-vous ?, m'interroge-t-il, sitôt l'appel démarré.
- Vous êtes en haut-parleur, sur mon téléphone… À côté, j'utilise l'application dictaphone de mon ordinateur…
- Ahhh, c'est formidable ! Le setup technologique pour enregistrer la voix humaine aurait intéressé Gysin.
- Ah oui ?
- Oui, il a accompagné les premiers poètes sonores. C'est un mouvement né à la fin des années 1950, avec pour ambition de libérer le poème de la page écrite, au moyen des nouvelles techniques d'enregistrement. L'idée était de chercher un nouveau domaine de sens du langage poétique, dépourvu des spécificités langagières propres à chaque nationalité, proche de l'universalité de la musique… Sens et émotions passent par la voix, il y a peu ou aucun mot. Avec William Burroughs, Brion Gysin a été une figure tutélaire du mouvement. Des poèmes comme « No Poets Don't Own Words » ou « I Am that Am I », composés de quelques mots, permutés sans fin, sont cultes…

À l'occasion de l'exposition au Musée d'Art Moderne de Paris, Pierre Thévenin organisera un concert de poésie sonore, à l'Ircam, le 12 mai. « *Une séance d'écoute des poèmes de Brion Gysin, des enregistrements qu'il a faits de la construction de Beaubourg, et des performances musicales en son hommage* », précise-t-il, auquel participera Ramuntcho Matta. Ce dernier a 18 ans lorsqu'il commence à jouer avec le grandiose Don Cherry, avec qui il enregistrera le non moins fabuleux *Home Boy, Sister Out.* Avec lui, il va apprendre à jouer une musique de l'ordre de la transe, celle qu'on retrouve aujourd'hui sur le disque qu'il a composé sur une période de plus de dix ans, *Dreamachine*. « *Avec Don Cherry, j'ai appris à laisser passer la musique en moi,* détaille-t-il. *Le travail de Brion se situe exactement là : il ne cherche pas à exprimer une chose en particulier, et c'est pour cela qu'il fait sens.* »

Dreamachine est composé de deux morceaux. Sur le premier, « Dreamachine Pt 1-5 », Brion Gysin récite un texte. Il raconte son initiation auprès d'une tribu du Sahara, afin de trouver les clés du temps. Il décrit d'abord des éléments ▶

STORY — LA DREAMACHINE DE BRION GYSIN

▶ factuels, le visa pour accéder à la zone, patienter dans un hôtel miteux, le temps qui passe. Les étapes peu intéressantes, largement lassantes, que commandent tout objectif original. L'ambiance rappelle les premières pages de *Voyage à Alamût*. Puis, Brion rencontre la tribu. Il devient alors difficile de suivre ce qu'il raconte. Il y a le bruit d'une machine à écrire, la basse du musicien Serge Salibur, la guitare de Ramuntcho Matta… Nous entrons peu à peu en transe, l'état de la clé du temps. Répétition, création, répétition, déploiement d'un autre domaine de sens. Le morceau rappelle en cela un des plus beaux enregistrements de 1984, le *E2-E4* du guitariste Manuel Göttsching – interminable boucle de 59 minutes orchestrée pour faire perdre toute forme de repère. « Dreamachine Pt 1-5 » est surtout la continuité de ce que Brion Gysin découvre à Tanger, au début des années 1950, avec les Master Musicians of Jajouka. Il les fera jouer dans son restaurant et club, le Mille et une nuits. S'ajoute à la voix de Brion Gysin, de plus en plus lointaine, instrument parmi les autres, le travail de collage de Ramuntcho Matta. « *D'abord, je suis devant la Dreamachine que Brion avait chez lui, au 135 rue Saint Martin*, raconte-t-il. J*e demande à Brion de lire son texte. Et puis, avec mes mains, je lui fais le rythme de la Dreamachine. Je rentre ensuite chez moi, et avec ma boîte à rythme, je fabrique une séquence que je vais perturber en faisant des variations. J'ai ensuite demandé à Brion de jouer de la machine à écrire. S'ensuit Serge Salibur et moi-même qui nous nous laissons porter. Le morceau a dû se faire en tout et pour tout en deux jours.* » Le second morceau, « The Door », est enregistré avec le saxophoniste Steve Lacy. Il est composé de trois sessions d'enregistrement. « *J'ai enregistré ce second morceau avec un magnéto sur lequel il y a un défaut et avec lequel nous essayons de jouer,* détaille Ramuntcho Matta. *Brion tente de ne pas se laisser perturber par celui-ci, comme si le bruit du monde ne l'atteignait pas. Par-dessus, j'ai enregistré le bruit de la porte de placard de Félix Guattari, un homme qui m'a beaucoup aidé lorsque j'ai perdu un frère, à seize ans. Enfin, j'ai demandé à Steve Lacy de jouer avec le bruit du placard.* » Démarrés en 1978, Ramuntcho Matta met finalement ces enregistrements dans un placard. Il enregistre entre-temps avec Don Cherry, mais aussi avec Élli Medeiros, sa compagne d'alors – il est le co-auteur de son tube « Toi mon toit ». Pour l'exposition « Brion Gysin, Play Back », de 1992, à l'espace EDF Electra, à Paris, Ramuntcho Matta remet la main sur les bandes et termine le disque. Sorti de façon confidentiel en Belgique, l'album *Dreamachine* rencontra moins de succès que *Junk*, le seul disque de Ramuntcho Matta et Brion Gysin, sorti du vivant de ce dernier, en 1985 (un album adoubé par Andy Warhol dans son magazine *Interview*).

Cette réédition de Wewantsounds est donc sa première parution d'ampleur. Avec la disparition de James Grauerholz, le 1er janvier 2026, dernier compagnon de William Burroughs, à qui ont été confiés les droits des œuvres littéraires de Brion Gysin, s'ouvre un nouveau chapitre dans la postérité de cet artiste, considéré tout à la fois comme passeur, conteur et créateur hors normes. Quant à *Voyage à Alamût*, Nathalie de Saint Phalle a tenté, en vain, de le faire publier depuis octobre 2001. L'exposition au Musée d'Art Moderne de Paris aidant, il paraît enfin chez Allia. Sa poésie reste encore quasi introuvable en français. Elle s'exprime physiquement dans ce disque, comme dans l'objet Dreamachine, qu'il rêvait de voir chez tout le monde. Voici son plan.

ALEXIS LACOURTE

L'ALBUM…
Enregistré en 1978, sorti une première fois de façon confidentielle en 1992, l'album *Dreamachine* est réédité pour la première fois par le label Wewantsounds. Vous ne trouverez rien de plus fascinant dans les bacs de ce mois de mars.



DREAMACHINE



Vous pourrez l'observer au Musée d'Art Moderne de Paris à partir du 10 avril, ou l'utiliser directement à la New Galerie à partir de la même date (au 2 rue Broda, 75003). Sinon, voici comment la créer vous-mêmes. Attention, la Dreamachine peut être dangereuse pour les personnes souffrant d'épilepsie ou d'autres troubles nerveux. Veuillez l'utiliser avec prudence.

MATÉRIEL

- Feuille de papier/carton épais de 82 x 82 cm minimum. Favoriser le carton quatre plis.
- Platine tourne-disque 78 tours/minute
- Une ampoule suspendue (transparente)

CONSTRUCTION

1. Divisez votre feuille en une grille de carrés de 5,1 cm.

2. Découpez les gabarits d'après le modèle ci-contre.

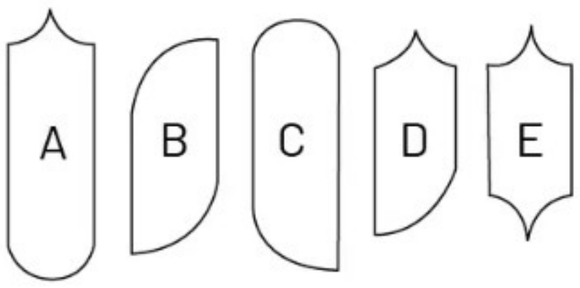
3. Reportez les dessins des gabarits sur la grille dans le même ordre que celui ci-détaillé.

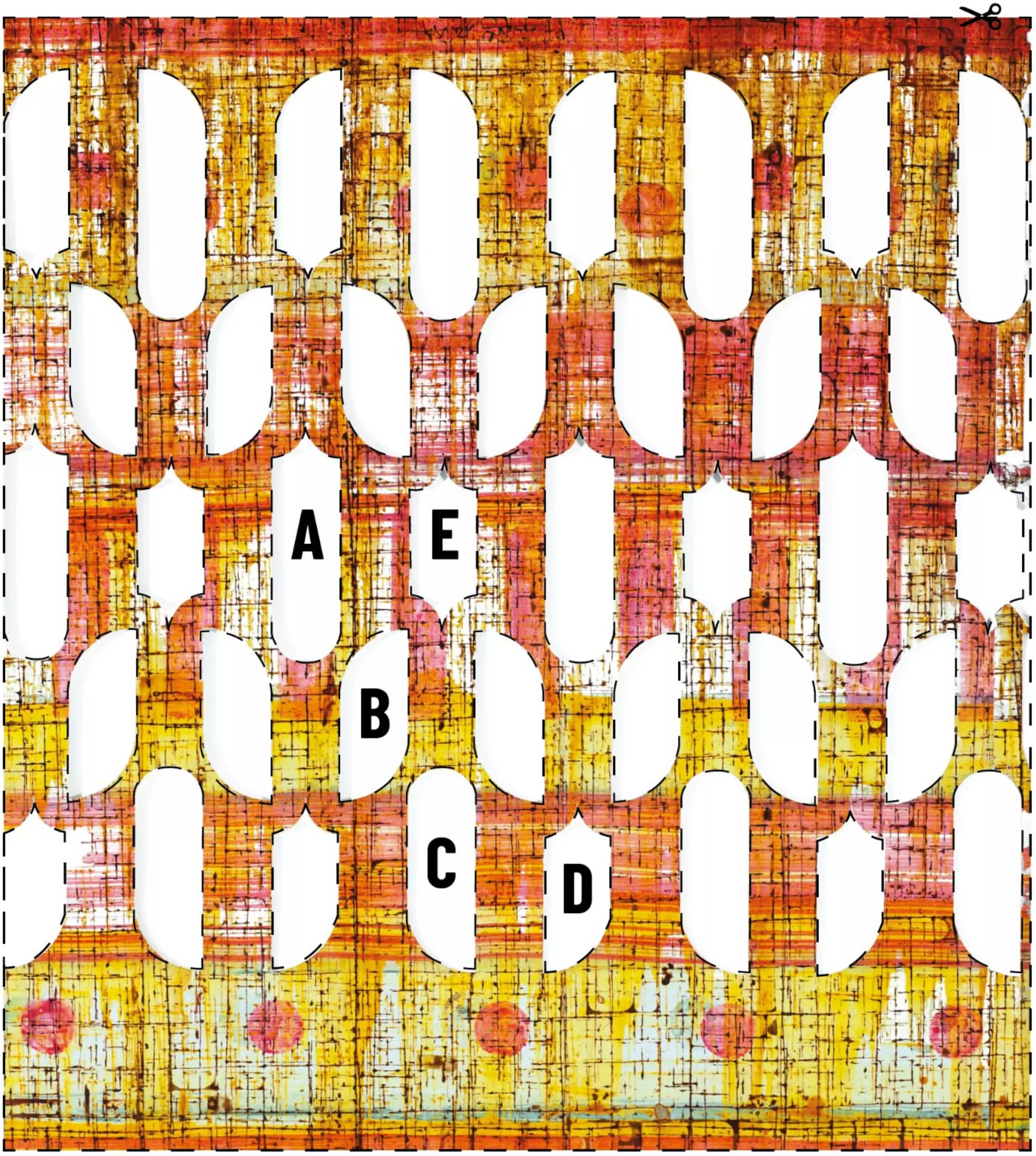
4. Découpez soigneusement les ouvertures et reliez les deux extrémités du papier/carton ensemble. Il peut être nécessaire de marquer légèrement le papier/carton afin qu'il reste bien rond.

5. Placez la Dreamachine au centre d'une platine tourne-disque et réglez la vitesse de rotation sur 78 tours/minute.

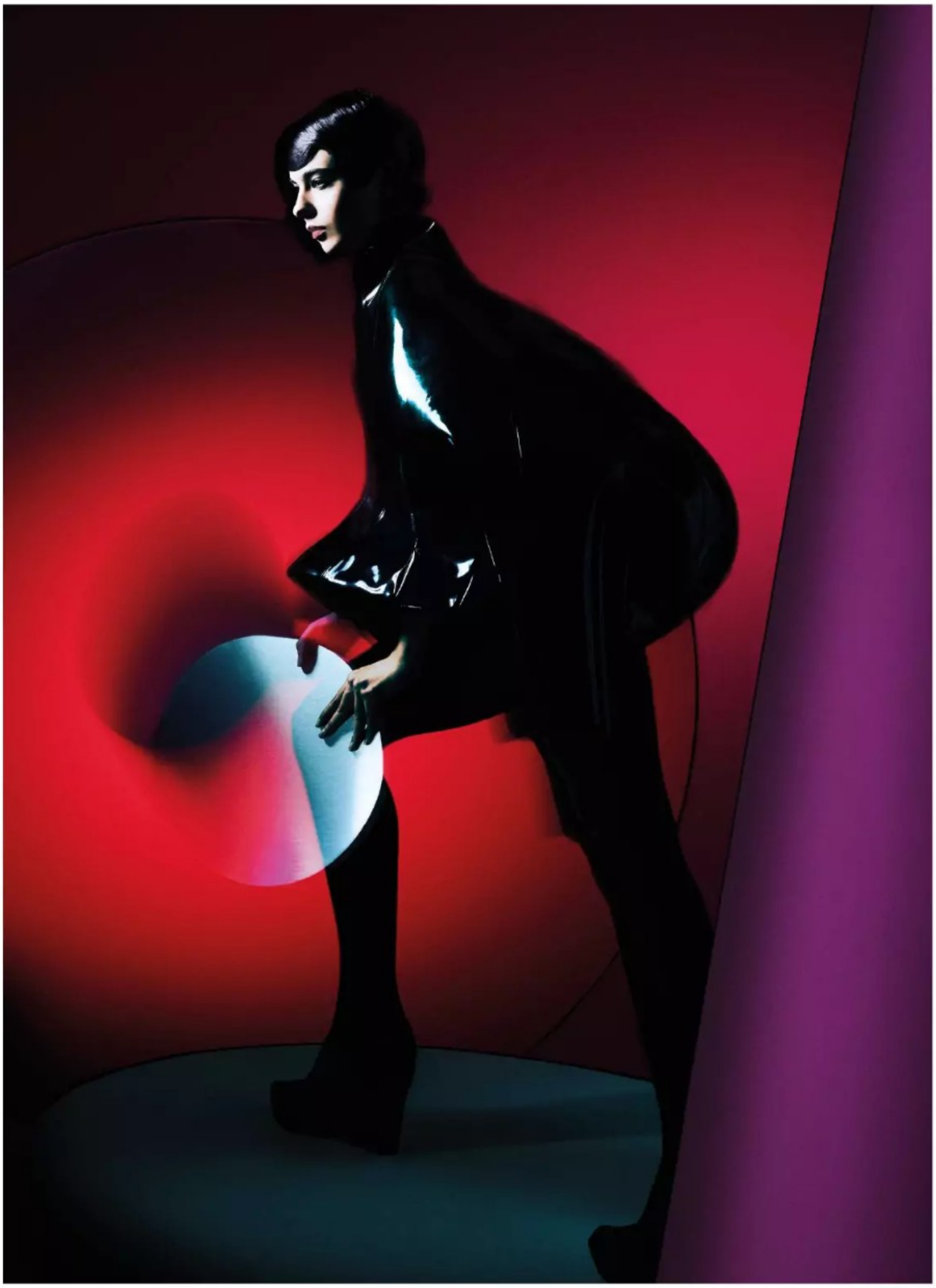
6. Suspendez une source lumineuse au centre de la Dreamachine. Un bras en porte-à-faux peut servir à atteindre le centre de la Dreamachine, et une douille d'éclairage ordinaire avec ampoule peut y être suspendue. La lumière doit être placée environ au tiers ou à mi-hauteur de la Dreamachine (faites des essais pour déterminer ce qui vous convient le mieux), et il faut veiller à ce qu'elle ne touche pas la platine ni la Dreamachine pendant l'utilisation.

7. Placez-vous devant la Dremachine, yeux fermés. Rêvez.


A
B
C
D
E


A
E
B
C
D

Bienvenue dans l'univers interstellaire « Rubra », imaginé par le photographe venitien-montreuillois Francesco Scaramella et incarné par la plus glamissime des comédiennes de la nouvelle garde, **Deva Cassel**. Embarquement immédiat.



Photos & DA
Francesco Scamarella

Entretien
Max Malnuit

Hair
John Nollet

Makeup
Claudia Berrios

Stylisme
Camille Clair

Set design
Maxime Graff

Studio
Forty-One Studio

Production
@brumes.s

Costume
Eugenia Alonso

D E V A





Tu es de tous les défilés de la Paris Fashion Week, tu es égérie Dior, Dior Beauty et Cartier, tu es en cover du nouveau *Vanity Fair France*... Quel est ton premier souvenir de la mode ?

Deva Cassel : Observer mes parents, bien sûr. Toute petite, je les regardais se préparer avant de sortir et choisir leurs vêtements. Tout était pensé pour le moment qu'ils allaient vivre, avec des tenues spécifiques pour chaque évènement. J'observais aussi comment leurs styles évoluaient au fil du temps : comment un détail, une silhouette ou une couleur pouvait transformer un moment fugace en quelque chose d'unique. Cet univers m'a fasciné et transmis tôt la conviction que le vêtement influence la manière dont on se tient, dont on se sent et dont on se présente au monde.

Et quelle a été ta première pièce de mode ?

C'était une sublime robe Dior Haute Couture appartenant à ma mère. J'étais très jeune, je me souviens l'avoir essayée en cachette dans son dressing. Elle était évidemment beaucoup trop grande pour moi, mais je me rappelle très précisément de l'instant où je me suis regardée dans le miroir après m'y être glissé. Il y avait quelque chose de très particulier, presque intime, comme si, le temps d'un instant, j'empruntais un peu de sa féminité. Avec le recul, je crois que c'est là que j'ai compris qu'un vêtement pouvait porter une mémoire, et transmettre un peu de soi à quelqu'un d'autre. C'est pour cela qu'aujourd'hui, j'aime voir mon style évoluer, se nourrir de certaines influences, voir comment certaines pièces réapparaissent dans mon armoire et trouvent une nouvelle place à différentes périodes de ma vie pour raconter de nouvelles histoires.

Cette série « Rubra » est un hommage à la couleur rouge. Que représente-t-elle à tes yeux ?

Le rouge et son intensité sont profondément connectés à l'émotion. C'est une couleur de passion et de courage, mais aussi de présence. Quand on porte du rouge, on ne passe jamais inaperçu !

Que t'inspire la science-fiction, grande inspiration du photographe Francesco sur cette série ?

C'est un univers qui m'inspire grandement parce qu'il ouvre des portes vers l'infini. C'est un terrain où tout est possible, où l'imagination n'a pas de limite, et où l'on peut explorer des mondes et des idées qui dépassent notre réalité quotidienne. Tout cela permet des réflexions sur la nature humaine, nos choix, nos peurs et nos rêves

Quels sont tes projets pour l'année à venir ?

Le Fantôme de l'Opéra (le blockbuster signé Alexandre Castagnetti, ndlr), prévu pour septembre prochain, est un projet très spécial pour moi. Globalement, je pense être dans une période charnière, marquée par des rencontres fortes et des choix majeurs, qui m'ont poussée à sortir de ma zone de confort. Les prochains mois vont beaucoup révéler de cette évolution...





Le nouveau

Soft Power

des catholiques

†

Alors que les Lumières, Nietzsche et les néo-athés prédisaient un effondrement quasi-définitif de la Foi et de sa pratique, le catholicisme fait sa mue. Plus inclusif, moins moraliste et désormais **Gen-Z compatible**, il provoque un nouvel enthousiasme social, politique et culturel. Ainsi soit-il ?

Par
Violaine Epitalon

IDÉES — LE NOUVEAU SOFT POWER DES CATHOLIQUES

Ce sont de vraies nonnes. Affublées de leurs guimpes, scapulaires et tuniques, silhouettes blanches et noires, parfois brunes, selon l'ordre, elles vantent leur ascétisme et leur vie consacrée, entre repas en silence, jardinage et chants de louange. Ce qui frappe le plus? La paix et la béatitude inondant leur visage. Sur les réseaux sociaux, le phénomène a pris une telle ampleur qu'on a parlé de nonne-mania (ou *nun-core*): les couvents font la promotion de leur mode de vie (l'été dernier, les retraites spirituelles ont davantage séduit que les summer breaks à Ibiza), des Reels mettent en scène une certaine nostalgie de la vie monastique ou prennent le contrepied de l'image rétrograde qu'on se fait d'un couvent (les « beatboxing nuns » au Brésil et l'ancienne top model brésilienne Kamila Rodrigues Cardoso, devenue soeur missionnaire, ont récemment fait le buzz) et des figures religieuses comme Soeur Bethany Madonna (2,3M sur TikTok) ou, plus proche de nous, soeur Albertine, « *disciple enthousiaste de Jésus* » et influenceuse française, rassemblent une foule de followers du Christ sur les réseaux.

Rien de nouveau sous le soleil? Là où pendant des années la nonne réinventée sous toutes ses formes (de la plus sulfureuse avec la soeur lesbienne dans le nanar *Benedetta* à la plus glamour avec Madonna la reine-vierge ou Rihanna en couverture d'*Interview magazine* en 2024 – une imagerie d'ailleurs reprise récemment par la chanteuse américaine Lily Allen pour son album *West End Girl* ou par le film *Immaculate* avec une Sydney Sweeney qui y incarne une bonne soeur en cloque) inondait la pop culture, prévaut désormais une vision très premier degré de la figure religieuse. Le retour en force de l'iconographie dévote sans détournement majeur et la glorification d'égéries catholiques comme Jeanne d'Arc ou Sainte Thérèse d'Avila, sont aujourd'hui les symptômes d'une double tendance: le symbole de sécurité et de fiabilité porté par la femme consacrée (à rebours des scandales sexuels qui ont miné la réputation des hommes d'Église ces dernières années) et l'émergence d'une foi repensée par la Gen-Z, pour la Gen-Z.

Catho-marketing

Tout a commencé en Espagne. Au travers de podcasts, livres, productions cinématographiques, et sorties d'album, le catholicisme, sous l'appellation de « nunmania » ou « monjamania » en espagnol, se paie un renouveau fashion chez nos voisins: d'abord, avec l'immanquable star Number one du pays, la chanteuse catalane Rosalía, posant pour la cover de son album mystique *Lux* (mêlant le beat électronique aux chants grégoriens du monastère de Montserrat) en extatique Thérèse d'Avila berninienne, puis avec le film *Les Dimanches* (en salles en ce moment), réalisé par Alauda Ruiz de Azúa, racontant l'histoire d'une jeune fille décidée à entrer dans les ordres, et enfin le livre *La Sagesse des nonnes, Comment les soeurs du XVI^e et du XVIII^e siècle nous aident à survivre à notre époque* (traduit en français aux éditions JC Lattès), rédigé par les universitaires espagnoles Ana Garriga et Carmen Urbita, aussi auteures du podcast « Las hijas de Felipe ». Leur *tagline*? « *Tout ce qui vous arrive est déjà arrivé à une nonne du XVII^e siècle* ». Ou comment sauver la jeune génération de ses troubles anxieux, FOMO et crush non réciproque grâce à Sainte Thérèse de Lisieux ou Sor Juana Inés de la Cruz. Merci qui?

Tandis qu'aux US la résurgence de la religion chrétienne, davantage reprise par les mouvements évangéliques et autres trad-wife publiant à qui mieux-mieux leurs GRWM *(Get Ready With Me, ndlr)* de leurs sorties dominicales reste très ancrée dans une sphère politico-conservatrice, en Europe, le catholicisme peut se vanter d'avoir des arguments marketing plutôt séduisants: l'esthétique grandiose et luxuriante du Vatican (aperçue dans *Conclave*) est reprise lors du défilé Dolce & Gabbana « Alta Sartoria » en juillet dernier, célébration toute en perles, broderies et velours de « *l'église catholique et de la romanité intemporelle* ». Dans la pop culture plus accessible, on retrouve la bonne sœur sympathique et faussement scandalisée par les ébats de Luc (alias Bruno Gouery) dans *Emily in Paris*. C'est aussi, du côté des Anglais, le prêtre incarné par Andrew Scott (au sex-appeal incontestable) dans *Fleabag*, qui finit par préférer l'appel divin à l'amour humain.

Mais rendons aux Américains ce qui est aux Américains. Qu'il s'agisse d'*Euphoria* (dont la dernière saison, à paraître en avril, met en scène une Zendaya en rémission cherchant son salut dans une église sur fond de « Go down Moses »), de *Mother Mary,* un thriller annoncé dans lequel Anne Hathaway incarne une pop star grimée en Vierge Marie irradiante, ou encore la série à grand succès *The Chosen*, une forme de transcendance infuse peu à peu les milieux culturels, venue d'une mutation de la morale chrétienne. Dernièrement, un prêtre italien défroqué, Don Alberto Ravagnani – très séduisant par ailleurs, mais ce n'est (presque) pas le sujet – faisait le buzz sur les réseaux en appelant à discuter plus ouvertement de sexualité. Ces clergymen en croisade numérique se sont multipliés sur Instagram et TikTok tant et si bien que le Pape Léon appelait récemment ses bons pasteurs à la prudence vis-à-vis de la course aux likes. Vanité des vanités… Reste que la visibilité grandissante de ces petits soldats du Christ est aussi, au même titre que les productions culturelles, le symptôme d'un mouvement social plus général. Les relents actuels de fin du monde et les souffrances psychiques qui l'accompagnent nous conduiraient-ils aux conversions de masse?

Spiritualité sur mesure

Il y a deux ans, prise d'un élan de prosélytisme, j'ai fréquenté pendant plusieurs mois un groupe de jeunes catholiques dont l'une des principales missions était d'évangéliser dans la rue. Près de l'église Notre-Dame-des-Champs, nous arrêtions les quidam pour leur parler de Dieu. Constat: plus les personnes étaient jeunes, plus elles étaient positivement intriguées. Plus leur âge était avancé, plus elles rejetaient une religion qui les avait, pour la plupart, stigmatisées (la sévérité des pensionnats catholiques, le mépris de certains membres du clergé, l'intransigeance et, parfois, la corruption de l'institution…). « *Le catholicisme est aujourd'hui vécu par une plus jeune génération qui s'est libérée de certaines pesanteurs parce que leurs parents n'ont justement pas transmis la religion,* explique Arnaud Bevilacqua, chef adjoint du service religion au journal *La Croix* et rédacteur de la grande enquête « Qui sont les catholiques français aujourd'hui ». *Ils n'ont pas ce côté poussiéreux ou plombant de la religion qu'ont pu vivre nos parents ou grands-parents, tout simplement parce qu'ils ne connaissent pas ce catholicisme-là, ils n'ont pas été élevés dans une foi conformiste. Donc ils le réinventent avec les codes actuels et considèrent le catholicisme comme quelque chose d'exotique et de nouveau.* »

Parce qu'ils ont soif d'absolu, de sacrifice de soi et de donner un véritable sens à leur vie, mais aussi qu'on n'exige plus d'eux qu'ils renoncent à la capote (enten-

"Le catholicisme est aujourd'hui vécu par une plus jeune génération libérée de certaines pesanteurs."

— ARNAUD BEVILACQUA, JOURNALISTE *LA CROIX*

dons-nous, la doctrine morale de l'Église reste stricte sur le sujet, mais vous ne serez pas frappé d'anathème pour autant) ou qu'ils tiennent le journal de leurs péchés (histoire vraie, celle du poète anglais et prêtre Gérard Manley Hopkins), parce qu'ils peuvent compter sur des abbés plus pédagogiques, accessibles et moins austères (comme le père Paul Adrien sur les réseaux) et qu'ils sont arrivés trop tard pour avoir vécu les déchirements entre traditionalistes et modernistes (à la suite du concile Vatican II, 1962-1965), les jeunes catholiques ont un rapport à la foi plus sain, mais aussi plus libéral. Pour la plupart, croire, c'est avant tout construire une relation très personnelle avec un « Être supérieur ». Un exemple : préparer son mariage de façon catholique, c'est ok. Faire baptiser ses enfants, c'est pas ok (*id.* il faut leur laisser le choix). Attirés par les valeurs très catho-compatibles comme le sens de la communauté, le bien commun, l'amour du prochain ou l'écologie intégrale – davantage que par les règles morales et commandements de l'Église – la Gen-Z bascule dans une spiritualité sur mesure. Au point de remplacer pour de bon les gourous du développement personnel et d'échanger votre morning routine pour une prière du matin ? « *Je suis rentrée dans la spiritualité par le yoga, puis je suis passée par toutes les phases, des massages chinois et indiens à la méditation, en passant par les énergéticiens, pour soulager mes douleurs,* témoigne Alexandra Rosenfeld, ancienne athlète et ancienne Miss France, atteinte d'une maladie auto-immune, le syndrome de Cockett. *En 2024, après ma thrombose, j'ai dû arrêter le sport. Je n'avais plus d'espoir. Un jour, j'ai prié Marie, et j'ai commencé à lui parler tous les jours. J'avais tellement soif de croire, de savoir. Et maintenant, je me prépare à la communion avec un prêtre, j'ai acheté un livre pour suivre la messe, je fais des maraudes avec l'ordre de Malte… Je dirais que tout cela m'apaise, me donne confiance en l'avenir. De se dire qu'on est co-pilote, ça enlève un poids. J'étais une ayatollah du bien-être et j'ai lâché. Ça a été bénéfique.* »

Résultat de ce retour au catholicisme, l'augmentation des baptêmes, dont une grande part de jeunes adultes : en 2024, plus de 17 800 adultes et adolescents ont été baptisés en France (dont 671 adultes pour le seul diocèse de Paris – cette année, ils seront 786). « *Je ne parlerais pas de résurgence, mais de mutation,* tempère Arnaud Bevilacqua. *Si les catholiques sont moins nombreux, leur engagement est quant à lui beaucoup plus explicite, ils en deviennent donc plus visibles. Un autre aspect à prendre en compte et qui ressort dans l'étude Ifop x Bayard* (menée dans le cadre de l'enquête de *La Croix*, ndlr), *c'est qu'il existe une forme de mimétisme par rapport aux évangéliques et aux musulmans qui eux, assument beaucoup plus leur religion. On peut donc aller jusqu'à parler d'un catholicisme attestataire aujourd'hui, il y a une forme de décomplexion.* » Par exemple, lors du Carême *(temps liturgique de préparation à la fête de Pâques, ndlr)*, les contenus exposant jeûnes, abstinences et croix de cendres sur le front sur les réseaux poussent les jeunes catholiques à « outer » davantage leur foi. D'ailleurs, chez une frange de jeunes catholiques déjà rodés à l'exercice, on note un franc penchant pour une pratique plus traditionnelle : ils apprécient les règles qui leur permettent de se reposer sur un cadre précis, ne rejettent pas le latin ou les rites dits extraordinaires et se laissent tenter par la génuflexion occasionnelle. Et les croyants non pratiquants ? « *Ils représentent une majorité de ceux qui se disent catholiques, et sont beaucoup plus engagés au niveau social* », conclut Arnaud Bevilacqua. Disons, pour notre part, que le recul des règles morales et la prise de distance avec les directives de l'Église (sur des sujets tels que l'IVG, la PMA, l'euthanasie) permettent une interprétation plus souple de la religion. Et donc un basculement plus aisé dans le champ politique.

Esprit de fraternité

On l'avait connue il y a plusieurs années, seins à l'air, placardant des affiches féministes sur les murs de Paris. Nous l'avons retrouvée sur un extrait vidéo publié par *Le Figaro*, croix autour du cou. Marguerite Stern y témoigne de son attachement à ce symbole pour ce qu'il représente de « *réactionnaire et d'identitaire* ». Le revirement de style aurait pu nous étonner si nous n'avions pas suivi l'évolution du parcours de l'ex-Femen et surtout, la récupération de tout un lexique catholique au profit de projets politiques, qui ne date pas d'hier, par des personnalités sans véritable engagement spirituel. Dans le même (mauvais) goût, le bouquin d'Eric Zemmour, récemment paru chez Fayard, *La Messe n'est pas dite,* sorte de gloubi-boulga de généralités sur les racines judéo-chrétiennes de la France. Au même moment, certains entrepreneurs milliardaires ne cachent plus leur foi, tel Pierre-Édouard Stérin, notre Peter Thiel national. En face, une autre jeunesse catholique s'agace, celle qui se veut progressiste, marquée à gauche, socialiste (Jésus, n'était-il pas le premier des révolutionnaires ?), voire anarchiste – oui, pour un mouvement dont le slogan est « Ni Dieu, ni maître », cela peut paraître contradictoire, mais les voies du Seigneur sont décidément impénétrables.

Dans ce vaste mélange de genres, le mariage entre la philosophie chrétienne et les causes sociales se consomme bien plus facilement à gauche qu'à droite – l'argument tout-puissant de l'amour étant peu contestable et universellement acceptable. « *L'un des nos objectifs, c'est la lutte contre l'extrême-droite catholique,* détaille Théo Moy, co-fondateur du magazine *Le Cri* (créée avec Paul Piccarreta, ancien fondateur de *Limite*, la revue de décroissance et d'écologie intégrale). *Il est donc capital pour nous de montrer qu'il y a toujours eu une tendance progressiste dans la religion et de légitimer la pluralité au sein du catholicisme. Nous avons beaucoup d'échanges avec les autres chrétiens, notamment les protestants. Enfin, ce qui nous semble important avec le magazine, c'est d'adopter une ligne pastorale et non morale* ». D'autres initiatives comme le Dorothy (« *café-atelier associatif animé par des chrétiens et ouvert à tous dans un esprit de fraternité* ») ou le Festival des poussières (« *organisé par un groupe de chrétien·nes engagé·es, désireux·ses de vivre un temps de convivialité, de fête, de réflexion et de prière qui rassemble au-delà de leurs cercles et qui pousse à l'engagement politique* ») draguent une jeunesse variée, désireuse d'embrasser une contre-culture iconoclaste faite d'engagements collectifs, politiques et spirituels. Sur ce, je vous quitte, je vais réserver ma retraite spirituelle à Lagrasse.

VIOLAINE EPITALON

TRENCH EN CUIR JAUNE CLAIR ET NOIR
ET SLINGBACKS EN CUIR EMBOSSÉ MARRON
ET CUIR BLANC, **CHANEL**

Gioia

INTERVIEW
Max Malnuit

PHOTOS
Louis Westerloppe

D.A
Matthias Saint-Aubin

MUHA
Antoine L'Hebrellec

STYLISME
Anaïs Dubois

ASS. STYLISME
Lyna Gaci

ASS. LIGHT
Léo Jean Joachim

farisano

COUNTRY LIFE — GIOIA FARISANO



“JE ME SUIS LIBÉRÉE GRÂCE AU JEU”

Après ses rôles dans *La Petite Dernière* (Hafsia Herzi) et *Connemara* (Alex Lutz), Gioia Farisano est à l'affiche de la saison 2 de *BRI* (Jérémie Guez). Nous la retrouvons, entre deux tournages, au sein de l'Espace Rozier (dans le 77). **Interview grand galop !**

VESTE EN NYLON ET ORGANZA **FENDI**

P.61

COUNTRY LIFE — GIOIA FARISANO

“MON RÊVE ? UN WESTERN !”

On a récemment pu te voir dans le magnifique *La Petite Dernière* (de Hafsia Herzi) et *Connemara* (Alex Lutz). Quel a été ton premier contact avec le jeu ?

Gioia Farisano : J'ai joué dans une pièce de théâtre quand j'avais 13 ans. J'incarnais l'Antigone, de Jean Anouilh. C'est seulement plus tard, après une fac d'histoire, que je me suis juste dit « pourquoi pas faire du cinéma ». J'étais très timide, et je me suis libérée grâce au jeu. Ma première expérience, c'est un téléfilm sorti il y a quelques années qui s'appelle Diane de Poitiers, avec Isabelle Adjani.

Tu joues dans la saison 2 de *BRI* (Jérémie Guez). Peux-tu nous parler de ton personnage ?

Je joue Sadia, la femme d'un trafiquant. On pense qu'elle est innocente, mais on se rend compte qu'elle est très au courant de tout ce qui se passe. C'était assez cool parce que j'avais deux facettes. C'était mon premier rôle important, et j'adore Jérémie Guez, le réalisateur.

Tu es passionnée d'équitation. Comment as-tu découvert cet univers ?

Je devais avoir trois ou quatre ans et j'ai demandé à faire une balade à poney. J'ai eu la chance que mes parents m'inscrivent dans un club, et je n'ai jamais lâché. L'équitation, c'était le moment où je pouvais extérioriser en me mettant à fond dans ma passion. C'est un sport de connexion, qui apprend à écouter l'autre. Et il faut beaucoup de sang-froid parce que ces animaux ressentent les choses.

Quelle leçon retiens-tu de l'équitation ?

C'est la meilleure école de la vie. Quand tu tombes, on te dit de remonter sur le cheval. Il n'y a pas moyen que tu rentres chez toi et que tu pleures. Non, tu es tombé, ce n'est pas grave, tu remontes.

Tu sens que ça a développé ta confiance en toi ?

Ça m'a appris à mettre mon égo de côté. J'aime la compétition, mais parfois, tu perds. Quand j'étais petite, ça m'énervait, je voulais gagner. Aujourd'hui, si je rate un parcours ou un casting, je me dis que ce n'est pas grave. Dès que je monte ma jument, je peux avoir tous les problèmes du monde, je suis dans ma bulle. Plus rien ne m'atteint, mon téléphone est posé, personne ne peut me parler et je suis obligée d'être connectée avec elle.

Y a-t-il un certain esprit de communauté dans l'équitation ?

Ça dépend, comme dans tous les milieux. J'ai eu beaucoup de chance parce que je m'entraîne chez Philippe Rozier qui est champion olympique. Quand tu t'entraînes avec quelqu'un qui n'a rien à prouver, parce qu'il a remporté la plus belle médaille, il est hyper serein. Il n'y a pas de haine là-bas et c'est incroyable d'être encadré par le meilleur.

Tu t'es installée à Bois-le-Roi, proche de ton centre équestre.

J'ai décidé de quitter Paris très jeune parce que je suis un peu anxieuse, je n'aime pas les grandes villes. Je suis presque agoraphobe. J'avais besoin de nature et de calme. Ce besoin de souffler, d'entendre les oiseaux, que ça sente bon. Mode avion, cheval, soleil. Le bonheur.

Aimerais-tu jouer un rôle au cinéma à cheval ?

Mon rêve, ce serait de faire un western. Je trouve ça génial de jouer une Calamity Jane : une cowgirl, c'est un peu féministe. Une meuf qui en impose, qui flingue d'autres cowboys, qui monte à cheval, qui fait des cascades…

Tu aimes la mode dans le style western ?

Oui ! Il faut ressortir les Santiags, avec un Levis 501 et un t-shirt blanc. L'esthétique est tellement belle. C'est chic, c'est cool, c'est sauvage.

La suite pour toi ?

Je fais partie d'une équipe de scénariste avec laquelle je travaille sur une série. C'est un nouvel enjeu pour moi. Je suis aussi en train d'acheter des droits de bouquin pour essayer de développer un film. Mais c'est dur : il faut lire le livre, rencontrer l'auteur, qu'il accepte de te donner l'option à toi, 24 ans, inconnue au bataillon. Je dois être très autodidacte. Si tu attends dans un coin, il ne va rien se passer. Il faut essayer de faire plein de choses. Concernant mon actu, il y a *Quasimodo* et la série de Martin Bourboulon pour Apple TV qui vont sortir.

Entre ton travail en communication, l'acting, le cheval et ces recherches pour l'adaptation, tes semaines sont bien chargées.

J'essaie de toucher à tout. Je ne veux pas avoir de regrets plus tard. Quand tu es jeune, il faut se donner des chances partout. Après, un truc va ressortir plus qu'un autre. En attendant, j'essaye vraiment de mettre des petites pièces partout.

ROBE EN POPELINE, PULL EN LAINE ET MOCASSINS EN CUIR BROSSÉ, **MIU MIU**

TRENCH EN CUIR JAUNE CLAIR ET NOIR
ET SLINGBACKS EN CUIR EMBOSSÉ MARRON
ET CUIR BLANC, **CHANEL**

Bilal à

Paname

Par
Adèle Thiery



PORTFOLIO — BILAL HAMDAD

(page précédente)
PANAME (2025)_
Du 17 octobre 2025 au 8 février 2026, une sélection des œuvres de l'artiste contemporain Bilal Hamdad était exposée au milieu des trésors de la collection permanente du Petit Palais. « *Ce dialogue avec ces chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art était très émouvant et très inspirant,* nous raconte Bilal Hamdad. *J'ai réalisé ce tableau,* Paname, *spécialement pour l'exposition.* » Avec sa composition dense et vibrante, « Paname » faisait écho au tableau *Les Halles* (Léon Lhermitte, 1985), accroché juste à côté.
(Photo Laurent Edeline)

SUR LES MARCHES (2023)_ ▶
La solitude est un thème récurrent des immenses peintures à l'huile de Bilal Hamdad. Tout comme le sont le métro, les cafés et l'ordinaire. Nimbés d'une lumière mélancolique, ces sujets quittent leur banalité. « *Souvent, un tableau me mène vers un autre. Sur les marches appartient à ma série sur le métro et la vie quotidienne, lancée par Escale que j'ai peint en sortant des Beaux-Arts.* »
(Photo Tanguy Beurdeley)

L'HORIZON IV (2026)_ ▼
Les tableaux de la série *L'horizon* se distinguent des autres par leurs atmosphères fantastiques. Inspirées par le tableau *Ophelia* (de l'artiste anglais John Everett Millais), ces silhouettes flottant à la surface de l'eau évoquent des statues funéraires, dans une ambiance paisible.
(Photo Laurent Edeline)




Caffè ~

PORTFOLIO — BILAL HAMDAD

Après le succès de son exposition « Paname » au Petit Palais, le peintre Bilal Hamdad se prépare pour une exposition personnelle à Templon. Ses grandes toiles à l'huile mêlent les inspirations de grands maîtres figuratifs, et des **sujets parfaitement actuels**.

Terrasses de cafés, smartphones, vestes Adidas : ils font partie du décor de tes toiles. Tu es né à Sidi Bel Abbes en Algérie en 1987 et tu t'inspires d'Edward Hoppers, de Pierre Paul Rubens, et des grands maîtres de la figuration. Ce sont ces détails contemporains, au milieu d'une composition et d'une lumière tout droit sorties des Beaux-Arts, qui te valent le surnom de « peintre de la vie moderne »…

Bilal Hamdad : Je pense que chaque artiste représente son époque. Peut-être que chez moi ça se voit plus directement parce que je peins mon quotidien, les gens autour de moi et des scènes simples de la vie actuelle. Je regarde autour de moi, je marche beaucoup, je vois les gens, les attitudes, les situations du quotidien. C'est cette vie-là qui nourrit ma peinture.

Ton travail de la lumière ?

Je m'inspire des peintres classiques surtout de la période baroque. J'aime leur manière d'utiliser la lumière pour faire apparaître les figures et créer une présence presque théâtrale. Pour moi, l'ombre et la lumière servent à donner de la force aux personnages et à installer une atmosphère.

Ton exposition au Petit Palais ?

C'était un grand privilège pour moi d'être exposé en résonance avec les œuvres du Petit Palais. Cela me donne le sentiment de m'inscrire dans une continuité, de faire vivre la peinture aujourd'hui avec notre regard actuel tout en respectant l'héritage des grands maîtres. Ce qui m'intéresse c'est de donner une lecture large pour que le spectateur puisse interpréter librement. Amener des gens ordinaires dans un lieu comme celui-là c'est faire entrer notre époque dans l'histoire de l'art. Avant l'exposition j'avais hâte mais en même temps je me demandais si ça allait tenir, si le dialogue avec les œuvres du musée allait fonctionner. Aujourd'hui je suis heureux que le dialogue ait trouvé sa place, et que mes personnages soient naturellement ici.

Après une période plus intense, tu te re-concentres sur la peinture…

Je ne décide jamais tout à l'avance, même si j'ai une idée générale. Je pense que je vais continuer à peindre mon quotidien : les cafés, la rue, les scènes simples de la vie. C'est là que je me sens le plus juste.

La suite pour toi ?

Ma collaboration avec la galerie Templon m'apporte beaucoup de confiance et de soutien. Ils me permettent de me concentrer vraiment sur la peinture, de travailler dans la durée, et de montrer mon travail dans de très bonnes conditions. C'est un accompagnement important pour développer mon travail. D'ailleurs, je vais présenter chez eux ma prochaine exposition personnelle, en fin d'année.



LUEUR SEREINE (2025)_
Les cafés sont un lieu commun de l'œuvre de Bilal Hamdad. En s'appuyant sur des photos de leurs terrasses, l'artiste accumule les couples, groupes d'amis (et souvent des chiens!). Et les mets en valeur dans un jeu de clair obscur travaillé.

FONDATION CARMIGNAC

RÉSERVATION RECOMMANDÉE
VILLACARMIGNAC.COM

EXPOSITION
25 AVRIL → 1ER NOVEMBRE 2026

VILLA CARMIGNAC
ÎLE DE PORQUEROLLES

SEA POP & SUN

Œuvre : **Andy Warhol**, *Sunset* (detail), 1972
© The Andy Warhol Museum, Pittsburgh, Founding Collection,
Contribution The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc.
Licensed by ADAGP, Paris 2026

TECHNIKART

COLLECTOR



CAMILLE DE DOMINICIS (EMINENTE)

“UN HOMMAGE *au rhum cubain*”

COLLECTOR – EMINENTE

Avec l'aide de César Martí, l'un des plus jeunes maîtres rhumiers de Cuba, Camille de Dominicis a créé une Maison unique en s'inspirant des grandes traditions du XIX[e] siècle tout en racontant un autre visage de Cuba : celui des champs de canne à sucre, des paysages sauvages et d'une **culture ancestrale** du rhum. La cofondatrice et directrice générale d'Eminente nous fait le récit de son parcours. Interview.

Par
Suzanne Derquine

Photo
Axel Vanhessche

Eminente est le premier rhum à rejoindre le portefeuille de Moët Hennessy (LVMH). En tant que cofondatrice et directrice générale de la marque depuis 2018 vous avez pour exigence un retour aux racines du rhum cubain. Quelle a été la genèse d'Eminente ?

Camille de Dominicis : Ça a été une véritable aventure intrapreuneuriale. Par le passé, j'ai travaillé pour de grandes Maisons comme les Parfums Christian Dior et L'Oréal puis j'ai fait mes armes chez Moët Hennessy pendant six ans, juste avant Eminente. Le groupe m'a approchée un jour : « Est-ce que ça te dirait de créer une marque de rhum à Cuba ? » Ils n'avaient pas de rhum dans leur portefeuille. Je suis arrivée au bon moment, au bon endroit.

Vous aviez de l'expérience dans l'univers des spiritueux ?

Je sortais de six ans dans le cognac. La première chose qu'on m'a dite, c'est : « Tu as six mois pour devenir une experte sur Cuba et une experte sur le rhum. » Alors instantanément, je me suis demandé avec qui j'allais travailler sur le sujet. Il fallait trouver des experts dans le groupe et des experts en dehors du groupe pour me guider dans cette aventure à Cuba.

C'est là que vous avez rencontré la personne idéale…

Nous avons travaillé avec César Martí, le plus jeune maître rhumier de Cuba. Il est devenu *Maestro Ronero* en seulement neuf ans, ce qui n'était jamais arrivé avant. Aujourd'hui il a 45 ans et il y a deux ans, il a également obtenu le titre honorifique ultime de *Primer Maestro Ronero* de Cuba. Toute sa famille était dans la culture du rhum. Son grand-père travaillait déjà dans la distillerie dans laquelle nous produisons aujourd'hui Eminente. Le rhum fait partie de son histoire familiale, de son identité. Lorsque l'on s'est associés à lui, il avait un rêve : rendre hommage au rhum cubain du XIX[e] siècle. C'est ce que l'on a fait.

Quels ont été les premiers pas ?

Nous avons travaillé deux ans avec César. Le rhum est un assemblage, il faut prendre différentes eaux-de-vie vieillies en barriques pour créer une recette. Lui, avait déjà des stocks d'eaux-de-vie qui vieillissaient à Cuba. Sur l'étiquette d'Eminente Reserva, notre premier rhum, on dit qu'il a sept ans d'âge, mais en réalité c'est un assemblage dont les eaux-de-vie les plus jeunes ont minimum sept ans, allant jusqu'à dix-sept ans pour les plus vieilles. Pour trouver cette recette, on a dégusté, encore et encore. On se disait : « Là, c'est trop amer, là, c'est trop comme ceci, on voudrait ce profil-là… » On a fait trois ou quatre cents dégustations. Puis un jour, on s'est regardés et on s'est dit : « C'est ça. C'est lui. » On avait trouvé Eminente Reserva.

Le projet a été lancé en mars 2018, mais de quand date la sortie officielle ?

La marque est sortie officiellement en septembre 2020, en plein Covid. À la sortie du premier confinement, nous étions prêts à lancer Eminente dans un contexte pour le moins particulier. Les bars et restaurants enchainaient les fermetures, mais les caves, considérées comme des commerces essentiels, restaient ouvertes. C'est à ce moment que l'on a observé un phénomène de prémiumisation de la consommation, qui s'est aussi étendu aux spiritueux. Finalement, ça a été une opportunité pour nous, c'est exactement ce que César Marti et moi voulions mettre en avant en lançant Eminente.

Quel est votre rapport au rhum en tant que cofondatrice et directrice générale d'Eminente ?

En travaillant sur ce projet, et à travers le regard de notre *Maestro Ronero*, César Marti, j'ai découvert tout le potentiel du rhum. Il existe plus de 80 pays producteurs de rhum : c'est l'un des spiritueux les plus diversifiés au monde. Et c'est aussi un produit qui évoque une origine. Pour nous, c'est Cuba. Chacun a des images de cette île et de sa culture – c'est à cela que nous rendons hommage.

Dans le cadre de ce projet unique, monter une marque rhum au sein d'un grand groupe, est-ce qu'être une femme a été un challenge ?

L'industrie des spiritueux est historiquement plutôt masculine. Chez Moët Hennessy, un travail de fond a été engagé pour faire progresser l'égalité professionnelle et renforcer la place des femmes à tous les niveaux. Notre comité exécutif se féminise, par exemple. De mon côté, je vois cela avant tout comme une responsabilité : celle de montrer aux jeunes générations, et notamment aux femmes, qu'il est possible de trouver sa voie dans cette industrie.

Quelles sont les particularités de la marque ?

Tout le rhum est produit et embouteillé à Cuba. Sur nos bouteilles, il est écrit « *del campo a la botella* » : du champ de canne à sucre jusqu'à la mise en bouteille. Nous avons aussi beaucoup développé l'expérientiel autour de la dégustation et de la culture de l'île. En 2021, nous avons créé l'Hôtel Eminente à Paris : un hôtel éphémère transformé en immersion cubaine pendant trois mois. Puis, en 2023, nous avons créé Casa Eminente, une maison transformée en *casa particular* (maison d'hôte) cubaine dans le Marais. L'idée était simple : si les gens ne peuvent pas aller à Cuba, faisons venir Cuba à Paris.

La suite pour Eminente ?

Ne jamais trahir notre ambition : offrir un produit authentique, à un prix raisonnable. Dans les années à venir, j'aimerais qu'Eminente devienne une véritable référence, une valeur sûre, que l'on évoque aussi bien lorsqu'on parle de cocktails que lorsqu'on cherche une idée de cadeau. La marque n'a que cinq ans. On dit souvent qu'il faut dix ans pour qu'une marque trouve vraiment sa place. Mais je souhaite que nous gardions toujours cette culture du pas de côté, cette créativité et cette passion qui ont fait naître Eminente.

www.eminente.com

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE, A CONSOMMER AVEC MODÉRATION



EMINENTE PAR 3

LE NOM

Camille de Dominicis : *« Je voulais un nom facile à dire en français, en anglais et en espagnol. Et éviter un nom impossible à prononcer quand on ne l'a jamais entendu. Il fallait quelque chose qui évoque la qualité, mais sans prétention. Le nom vient de l'idée d'éminence : l'éminence de l'île de Cuba, l'éminence du rhum cubain des Maestros Roneros. D'ailleurs, ce savoir-faire a été reconnu par l'UNESCO comme patrimoine immatériel de l'humanité. »*

LE DESIGN

« Un Cubain m'a dit un jour : "Nous appelons notre île Isla del Cocodrilo, l'île du crocodile." Parce que sa forme ressemble à celle d'un crocodile cubain. Et ça a fait tilt dans ma tête. Le crocodile est devenu notre symbole, une invitation à découvrir un Cuba plus authentique. »

LE PRIX

« Le prix de vente recommandé est à 50 euros. Je voulais un spiritueux premium mais accessible. On veut être reconnu par les experts, mais apprécié par le plus grand nombre. Je ne voulais pas un rhum élitiste réservé aux connaisseurs. Je ne crois pas beaucoup au ciblage ultra spécifique. »

“LA TECHNOLOGIE *accessible*”

DOROTHÉE BONASSIES

COLLECTOR — BYD

Par
Klervia Lelong

Photo
Axel Vanhessche

À la conquête du marché hexagonal depuis 2023, BYD, premier constructeur mondial de voitures électriques, vient de nommer Dorothée Bonassies (passée par Renault et Volkswagen) à la tête de sa branche française. Nous l'avons rencontrée pour discuter voitures flottantes, bornes de chargement ultra-rapides et **lancements premium**.

Vous êtes directrice générale de BYD France depuis novembre 2025. Quelles sont vos principales missions ?

Dorothée Bonassies : Développer la marque BYD en France le plus rapidement possible, conquérir de nouveaux clients et les convaincre que nous avons une gamme large et performante qui participe à la transition vers la mobilité électrifiée.

Qu'est-ce qui différencie la marque asiatique de vos précédents employeurs européens (Renault, Volkswagen...) ?

BYD a uniquement des véhicules électrifiés, ce qui n'était pas le cas des constructeurs européens, qui ont encore une gamme thermique. La principale différence tient dans la construction de nos voitures, puisqu'on fabrique tout, sauf les pneus et les vitres. C'est unique et inédit dans l'industrie automobile. On associe cette intégration verticale à une innovation permanente qui nous pousse à aller toujours plus loin pour faciliter la vie de nos clients.

BYD a reçu la note maximale aux tests de sécurité Euro NCAP, les plus sévères du marché. En quoi vos véhicules sont-ils différents des autres ?

Au-delà de la sécurité inhérente à la conception de nos véhicules, nos batteries qui équipent nos véhicules offrent une sécurité et une robustesse inégalées. C'est une batterie très particulière aussi parce qu'elle n'a pas de métaux rares. Sa composition (LFP, Lithium Fer Phosphate) lui donne une longévité garantie 8 ans et 250 000km. Là aussi, c'est inédit dans le monde automobile.

Voitures flottantes, grimpantes et même sautantes... Quel est le prochain challenge technologique à relever ?

Très bientôt, on va arriver avec des bornes de charge de 1000 kilowatts. On sera capable de recharger 400 km en cinq minutes. C'est l'équivalent du temps nécessaire pour un plein d'essence. Le 8 avril, en même temps que notre nouvelle marque premium Denza, nous lançons ces chargeurs haute technologie qui vont révolutionner l'électrique en la rendant encore plus facile d'utilisation.

BYD ne commercialise ses voitures en France que depuis 2023. Comment vous implantez-vous dans l'imaginaire collectif face à des marques présentes depuis des décennies ?

Ce qui nous tire vers le haut, c'est la curiosité des consommateurs. Ils voient bien que les choses sont en train de bouger très vite dans le monde automobile. Je suis impressionnée par la fréquentation des showrooms BYD, il y a toujours du monde, des clients, des curieux et c'est très plaisant. Et bien sûr, il y a eu un gros relais de communication sur le fait qu'on soit numéro un, largement diffusé en Europe et partout dans le monde.

Ces innovations extravagantes sont-elles une manière pour vous de gagner en popularité ?

L'ADN de BYD, c'est la technologie accessible au service de nos clients. Tout ce qui semble incroyable aujourd'hui deviendra intéressant. On le voit bien avec la voiture qui nage : en ce moment, en France, on subit de grandes crues. Ces véhicules ont déjà du sens. Les voitures comme Denza, qui peuvent évoluer en crabe, facilitent les manœuvres pour se garer. Même si aujourd'hui cette performance inédite impressionne, tout est pensé dans le but d'être utile à terme pour nos clients.

Au vu de votre expérience dans le monde automobile, quels sont les grands challenges à venir sur le marché ?

Le grand challenge, c'est de redonner envie aux français d'acheter des véhicules neufs, de rentrer dans nos showrooms, d'essayer des véhicules, de faciliter leur choix. BYD est une entreprise technologique accessible. Le parc automobile français est constitué d'environ 40 millions de véhicules de plus de 11 ans d'âge, ce sont des véhicules qui émettent encore beaucoup de CO_2. Notre enjeu, c'est de faire en sorte que le parc s'électrifie le plus vite possible.

Vous avez un partenariat avec Mediawan, concernant des apparitions de véhicules BYD dans le futur long métrage Miraculous. Pouvez-vous nous en dire plus sur cette collaboration ?

C'est une collaboration inédite. Encore une fois, ce qui caractérise BYD, c'est l'innovation. Une communication en décalage et des apparitions sur des super productions, c'est notre façon de toucher nos clients et de montrer qu'on est présents. On accompagne la création française et européenne, et qui dit création et innovation dit BYD.

BYD signifie *Build Your Dreams*. Quels sont les vôtres ?

Vendre le plus de BYD possible en France, conquérir et convaincre le plus de Français sur la force de la marque et de nos véhicules.

www.byd.com

BYD ET LE FOOT



Un jeu collectif dans une industrie de compétition, voici ce qui lie les collaborateurs de BYD à l'univers du football. Des points communs marqués par différents partenariats.



MANCHESTER CITY
BYD met à disposition des véhicules aux équipes de Manchester City, et des batteries sont fournies au centre d'entraînement. Le logo BYD figure sur le maillot d'entraînement des équipes premières et sur les appuie-têtes des bancs de touche de l'Etihad Stadium, stade officiel de Manchester City.



INTER MILAN
BYD a fourni plusieurs dizaines de véhicules haut de gamme à l'équipe première et au staff de l'Inter Milan. Ils ont notamment reçu une édition spéciale du Sealion 7 aux couleurs de leur club. Ce modèle exclusif a également été proposé en édition limitée aux supporters de l'Inter Milan.



EURO 2024
BYD était partenaire de l'UEFA Euro 2024. À cette occasion, le groupe a dévoilé une série limitée de l'Atto 3 et de la Dolphin, avec des stickers et des inserts colorés en référence à la compétition internationale. Leurs derniers modèles ont été présentés dans certains stades allemands.

YANNICK BOESSO

“N°1 DE L’ART URBAIN”



COLLECTOR — URBAN ART FAIR

Par
Alexis Lacourte

Photo
Philippe Hugues Bonan

Du 19 au 22 mars prochain, la foire Urban Art Fair fêtera ses dix ans d'existence au Carreau du Temple. **De New York à Tokyo**, son fondateur Yannick Boesso nous parle d'avenir. Rencontre.

Pour quelles raisons as-tu lancé la foire Urban Art Fair en 2016 ?

Yannick Boesso : J'étais fan de beaucoup d'artistes et de galeries. J'ai voulu créer un espace où ils pourraient se rencontrer, ce qui n'existait pas. Il s'est avéré que j'ai été suivi dans mon projet par Nicolas Laugero, grand collectionneur qui dirigeait alors l'espace Pierre Cardin, et Alexandre Sors, directeur du Carreau du Temple. C'est aujourd'hui la première foire destinée aux artistes d'art urbain.

Quelle est ta définition de l'art urbain ?

Se servir de la ville comme d'un médium ou d'une inspiration pour une création. C'est une définition large.

Cette année, tu ouvres la foire aux domaines de l'architecture et du design. Un momentum selon toi ?

C'est une envie. L'architecture comme le design sont à la fois de l'art et des supports d'accueil de l'art. Se pose maintenant la question de savoir comment représenter l'architecture et le design. C'est un vrai défi et une réflexion qu'on démarre avec la foire de cette année.

Le positionnement de la foire a-t-il évolué en dix ans ?

On a davantage d'amis et de connexions, donc on vient davantage nous voir, ce qui facilite notre curation. Beaucoup d'artistes exposant à notre foire ont explosé depuis 2016, confirmant la première vague d'intérêt du marché pour l'art urbain, aux alentours de 2007. Pas mal d'artistes se sont professionnalisés depuis, ont cru en leur carrière et, à ce propos, on s'est inscrit dans une chaîne qui participe à cela. Mais le marché est compliqué depuis la pandémie.

Le dialogue avec les grandes institutions culturelles s'est-il aussi développé durant cette période ?

L'année dernière, le Centre Pompidou a fait des acquisitions. Ils ont un travail intéressant vis-à-vis des artistes, en travaillant en particulier l'extérieur du bâtiment, comme avec Invader et Lek et Sowat. On a participé en tant que producteur délégué à l'exposition sur Georges Mathieu à la Monnaie de Paris. Tout cela est important, c'est une consécration pour le graffiti et l'art urbain plus généralement. Cependant, il ne faut pas attendre que les institutions viennent à nous, mais continuer dans notre direction, car peu d'artistes auront cette reconnaissance.

Urban Art Fair accueille des galeries internationales. Comment as-tu développé ce relais ?

C'est un travail de longue haleine. J'ai contacté la galerie Thinkspace Projects, établie à Los Angeles, en 2016, l'une des plus belles et fédératrices là-bas, et on n'a commencé à travailler ensemble qu'en 2025. Cette année, il y aura deux autres galeries américaines : le Musée du graffiti de Miami et un projet porté par l'artiste Logan Hicks, le créateur de notre affiche. Pour autant, sur notre foire, le nombre de galeries internationales n'a pas augmenté, parce que le prix des conteneurs a, quant à lui, beaucoup augmenté.

Cette affiche du métro new-yorkais, était-ce ton idée ?

Rapidement, Logan Hicks nous a montré cette photo, prise pendant le Covid. Elle a beaucoup de grain, si on l'accentue, ça ressemble même à l'un de ses pochoirs. On trouvait l'idée très intéressante et on l'a validée tout de suite. Et puis, cette photo montre toute la technique d'un artiste, entre cette première prise de vue, son pochoir, puis le passage à la réalisation.

Parmi les autres artistes de la foire, on retrouve Oli, pour une curation dans le thème de son exposition « Le Musée imaginaire d'Oli ». Comment la connexion entre vous est-elle née ?

Ça s'est passé très simplement. On l'a félicité sur les réseaux sociaux pour son exposition à Toulouse et il nous a répondu directement que ce serait cool de travailler ensemble. Il était intéressé par l'idée de faire une curation. On a besoin de casser le rythme, de ne pas être que sur des stands d'exposants classiques. On est très ouvert à d'autres projets. Sera également exposée l'affiche originale des Jeux, « Célébration ».

Comment le lien avec le Comité international olympique s'est-il fait ?

Ils nous ont présenté des athlètes artistes, pour continuer de faire vivre les Jeux. On en a sélectionné quelques-uns, qu'on met en regard avec d'autres œuvres de la foire. Il y aura également un talk à ce propos pendant la foire.

Installé au Carreau du Temple, comment fais-tu pour créer un pont entre la rue et l'intérieur de la foire ?

On a créé l'exposition « Perspectives », avec, entre autres, un gonflable de dix mètres de haut par l'artiste Mara et un escalier, créé par une école d'ingénieurs dans la Creuse, dont les étudiants passeront la semaine à Paris à cette occasion, qui pointera vers le square du Temple…

Y a-t-il l'envie de développer la foire à l'étranger ?

On est allé en 2017 à New York, c'était beau, on a eu toutes les galeries qu'on voulait avoir, dont la Fun Gallery, qui était celle de Basquiat et la première de Keith Haring. Mais New York ne nous attend pas. Nous avions lancé la foire en Russie, mais il y a eu la guerre. On a également travaillé avec Singapour. Aujourd'hui, on est intéressé par Tokyo.

Et en province ?

Au départ, ce n'était pas un sujet, or ça l'est devenu. Je pense notamment à un nouveau lieu, à Nice, le Palais des Congrès, entièrement vitré. Ils sont intéressés pour nous soutenir et faire un festival dans la ville. Je pense également à faire une exposition de l'école de Nice au street art, à laquelle je pense depuis des années, puisque c'est la ville où je suis né.

Urban Art Fair, au Carreau du Temple, du 19 au 22 mars

URBAN ART PAR 3



GALERIE LIMINAL
« Créée par l'artiste L'Atlas, installée dans le 93, il a fait le choix radical de ne faire que du noir et blanc, comme pour exprimer l'essence à la fois du graffiti et de l'abstraction. C'est lisible et, par rapport au travail qui est mené, elles sont assez accessibles. »



LOGAN HICKS (DÉTAIL)
« Invité l'année dernière à projeter son film *Underbelly Project*, l'affiche du festival fait suite à cette expérience où il a passé 365 jours dans une station de métro new-yorkaise avec cent artistes. Cette année, l'idée de son stand sera justement de montrer ce travail-là, avec des œuvres qui ont été faites en souterrain. »



MAP 360 / MONKEYBIRD (DÉTAIL)
« En plus d'exposer à l'intérieur, le duo collera une fresque sur la rosace du Carreau du Temple. Deux artistes avec qui je suis parti l'année dernière en Alabama, à l'occasion de la Conférence des oiseaux. Une référence à un poème soufi du XIVe siècle qui met en scène des oiseaux en route pour le paradis, qui regardent le chemin parcouru. »


NESPRESSO
Substrata Camera Services
865-577-8677
Knoxville, TN
EST 1887
SMYTHSO
OF BOND STRE

THOMAS LÉLU

“GRAPHISME & TRAIT D'ESPRIT”

Thomas Lélu détourne le langage depuis une vingtaine d'années sur des livres, des photos et des toiles. Mais c'est sur Instagram, où il poste quotidiennement des « traits d'esprits », qu'il est le plus suivi. Un exercice de **pensée graphique** qui lui permet de collaborer avec plusieurs marques, dont Nespresso. Rencontre.

Par
Alexis Lacourte
& Klervia Lelong

Photos
Axel Vanhessche

Pour Maison Nespresso, le coffee concept store Nespresso, tu as créé cinq phrases, reprenant le style qui t'a fait connaître sur Instagram : courtes et au stylo. Prenons par exemple, « I NEED A ~~HUG~~ COFFEE ». Qu'exprime graphiquement le barré ?

Thomas Lélu : Ici, la pertinence comique de la négative. On a tous besoin d'un calin.

Qu'est-ce qui fait l'art du mantra ?

Je ne dirai pas que je fais des mantras, car c'est un style particulier, à rapprocher du Zen. Petit interlude biographique, ma mère était psy et professeur de yoga. Voilà. Je dirai en revanche que je fais des traits d'esprit. Ce sont des pensées auxquelles j'associe une dimension graphique. Le graphisme de la lettre donne un ton particulier. Si je faisais ce travail-là en « Helvetica », ce ne serait pas la même chose.

Quelles sont les phrases qui t'ont donné envie d'écrire ?

Je me suis nourri de culture de façon boulimique. Mais j'ai eu un déclic à la lecture du philosophe Peter Sloterdijk, son livre *Tu dois changer ta vie*. Il parle de la notion d'exercice quotidien, de l'importance de se structurer pour vivre le mieux possible dans un environnement complexe. Je l'ai lu au moment du Covid. Et je me suis mis à écrire tous les jours des phrases, pour moi d'abord, pour ma santé mentale. Ensuite je les ai partagées. Il n'y avait pas de volonté de ma part d'en faire quoi que ce soit de professionnel.

Tu faisais, différemment, ce travail dans des livres et sur des toiles. Comment expliques-tu ce succès sur Instagram ?

D'abord, parce que ça fait vingt-cinq ans que je travaille sur le langage. Ensuite, parce qu'on est dans une période d'incertitude et que beaucoup sont à la recherche de référents. Ça pourrait être un livre, mais la petite phrase est immédiate, je la compare à un sourire. Et un sourire peut changer notre journée. Je pense qu'il y a une puissance dans la courte phrase que l'on n'imagine pas forcément. J'en suis le premier surpris. Je ne m'attendais pas à ce que ça prenne cette dimension-ci.

Tu as étudié et travaillé avec plusieurs membres du Groupe Grapus. Que reste-t-il de leur perspective du graphisme chez toi ?

J'étais même un des graphistes associés du studio. Ça a été une grande partie de mon enseignement et ça a grandement participé de mon rapport à la communication. Pierre Bernard, le patron de l'atelier de création graphique, travaillait beaucoup sur l'écriture manuelle. Il y a donc un clin d'œil à ça. Ce qui est resté d'autre, c'est une forme d'engagement. J'aime exprimer mon opinion, cependant je le fais toujours avec distance pour montrer qu'on peut ne pas subir et dire les choses sans en souffrir. La création joue un rôle majeur. Ça reste un lieu de résistance important, et c'est encore un écho à Grapus, qui était engagé socialement.

Qu'exprime par exemple cette phrase de toi, « Today I did nothing » ?

C'est le nom de ma boîte. Elle est toute en contradiction. Quand on l'utilise, c'est pour dire l'inverse. Une façon d'aborder la phrase qui me plaît.

Pourquoi ce choix de l'anglais ?

C'est une histoire de statistique. L'anglais circule plus vite et mieux. Par ailleurs, la musicalité de l'anglais se prête mieux à cet exercice. L'anglais permet l'efficacité et la performance, quand le français permet l'expression des sentiments.

Tes citations favorites ?

« L'art, c'est le lieu » ; « Seules les pensées que l'on a en marchant valent quelque chose » ; « Penser, c'est marcher devant soi ». La notion de marche est cruciale pour moi.

Tes prochaines actus ?

Je ressors *Le Manuel de la photo ratée*, mon premier livre. Je suis super content.

LES RECETTES *made in* MAISON NESPRESSO



RED MOCHA TONKA
Boisson signature de Maison Nespresso, le Red Mocha Tonka mise sur une recette parfaitement équilibrée. La fève de Tonka, intense, contraste avec le café, et une légère note de cacao relève le tout. Bonus : il s'agit du coup de cœur de Nathalie Gonzalez.



FLAT WHITE ÉPICÉ
Pour sa collaboration avec Maison Nespresso, le chef étoilé Mory Sacko s'est inspiré du café épicé traditionnel sénégalais. Ce Flat White est le résultat de l'association d'épices, de miel et d'agrumes. Bonus : Mory Sacko a revisité un kouign-amann à la banane, parfait pour accompagner la boisson.



HOJICHA KINAKO LATTE
Issu de la première collaboration de Maison Nespresso, le Hojicha Kinako Latte s'inspire d'un voyage au Japon de The Social Food. Un café au thé vert et au kinako, avec une touche de lait et de sirop d'hojicha. Bonus : retrouvez la recette sur le site de Nespresso pour la reproduire chez vous.

P.81

NATHALIE GONZALEZ

“REGARDER VERS L'AVENIR”



La directrice générale adjointe de Nespresso France présente Maison Nespresso, un lieu chic au cœur du Marais où vivre le café, **flâner et savourer**. Pause kawa avec Nathalie Gonzalez.

La Maison Nespresso est située au 47, rue Vieille du Temple, dans le Marais. Pourquoi avoir choisi ce lieu ?

Nathalie Gonzalez : À Maison Nespresso, on veut raconter deux choses : l'histoire du beau et l'histoire du bon. Quand on a cherché ce lieu unique au monde, on voulait quelque chose dans Paris, ancré dans la culture française. C'était assez évident pour nous de choisir le Marais, qui est un haut lieu d'architecture, de mode, de vie parisienne. Autre clin d'œil à notre histoire, nos meilleurs clients sont des ambassadeurs et ce lieu s'appelle l'Hôtel des Ambassadeurs.

Rudy Guénaire est l'architecte et le designer de Maison Nespresso. L'esthétique de ce lieu ?

Tout ce qui est fait ici, c'est une juxtaposition du passé, du présent et de l'avenir. Il y a à la fois un hommage au café des années 1930 d'Italie, et des matériaux hyper contemporains, comme les métaux grainés qui font référence aux capsules, ainsi que le détail des carreaux au sol qui reprend la forme du monogramme Nespresso. Il y a un choix artistique exigeant pour raconter l'histoire du café.

Pourquoi est-ce devenu nécessaire d'avoir un lieu où présenter vos produits et votre histoire ?

Depuis toujours, Nespresso est à la fois dans des boutiques et sur le digital. L'idée essentielle, c'est qu'une marque doit être incarnée, physique, réelle. C'est ce qui fait la différence. L'âme de Maison Nespresso, c'est ça. Parfois, il vaut mieux prouver que raconter, et c'est l'avantage d'un lieu physique. On avait par ailleurs envie d'un lieu spécial où raconter qui nous sommes vraiment.

Nespresso est une marque mondialement connue par ses campagnes de publicité fortes. Qu'est-ce qu'il y a de si particulier à raconter ?

La passion qu'on a pour le café, nos compétences et notre savoir-faire. Certes, Nespresso est une marque connue et reconnue, mais le monde du café change et les gens n'ont pas forcément conscience de l'extrême qualité du café qu'il y a dans les capsules Nespresso. On voulait aussi traiter du fait que boire du café en capsule, c'est éminemment écologique. Dans une capsule, il y a beaucoup moins de café par tasse que dans une machine à café en grain, ce qui permet de ne pas gaspiller de ressources. La capsule, qui est vue à tort comme un emballage inutile, permet en fait de protéger un matériau fragile, c'est une protection anti-oxydation. Puis l'aluminium est très recyclable, à condition de le mettre dans le bac de tri.

Revendiquez-vous une image de luxe et de produit d'exception ?

C'est important d'être exigeant. Ce qu'on revendique absolument, c'est l'extrême qualité de nos cafés. On a plus de 70 points de contrôle, on est une entreprise certifiée B Corp, ce qui démontre notre exigence ultime dans notre manière de travailler, y compris d'un point de vue sociétal. On travaille également en collaboration avec Café Joyeux, dont les marges sont reversées aux personnes en situation de handicap. Et par ailleurs, nous tenons à ce que nos caféiculteurs soient mieux payés qu'ailleurs… Notre entreprise a des valeurs, donc à ce titre-là, le café Nespresso n'est pas le même que les autres.

Ce lieu a-t-il pour vocation d'accompagner les clients déjà présents ou d'attirer une nouvelle clientèle ?

Nos clients sont les bienvenus, mais le grand propos de cet endroit, c'est de faire découvrir Nespresso à un nouveau type de public. Notre plus grande satisfaction, c'est qu'à ce jour, 44 % des personnes qui viennent ici sont des nouveaux clients. C'est un énorme succès pour nous.

Un succès au point d'ouvrir d'autres lieux comme celui-ci ?

On n'a pas forcément vocation à répliquer Maison Nespresso. C'est un lieu unique qui correspond au croisement entre Nespresso et la France, alors il n'y en aura pas deux. Mais on a une plage à Cannes, dont le principe est de révéler des expériences hors du commun. On fait souvent ça en collaboration avec des chefs, c'est une plateforme de création assez exceptionnelle pour eux. Le café, c'est aussi du fun, il n'y a pas que le petit café noir, impeccable, chic, qui est bien. Tous les cafés sont intéressants. Les gens ont une image un peu rigide, classique, bourgeoise, de Nespresso, alors qu'en fait, on est sur des plateformes expérientielles assez étonnantes, dynamiques et novatrices. On regarde toujours vers l'avenir.

nespresso.com

Création originale X Française



À LA FRENCH*

*À la française - 1664 est une bière brassée en France.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

BK RCS Saverne 775 614 308

Par
Alexis Lacourte

Photo
Axel Vanhessche

“ DAVID AMBIBARD

L'ÉMERGENCE EST NOTRE ADN !”

Le Festival Chorus, organisé et produit par le Département des Hauts-de-Seine, revient en 2026, avec une programmation éclectique au cœur de son ADN. **Juste Shani, Blasé, Jeune Morty,** et Béatrice Dalle font partie de cette édition 2026 mijotée par David Ambibard, son programmateur. Explication de son tour de force.



Pourquoi l'édition 2025 de Chorus avait-elle été supprimée ?

David Ambibard : On est le dernier des Mohicans à être organisé et produit par une collectivité publique comme le Département des Hauts-de-Seine. Dans un contexte budgétaire contraint, on a pu maintenir le Prix Chorus en 2025, car l'émergence est notre ADN. L'important, c'est de revenir cette année avec une programmation variée : pop, scènes urbaines, rock, jazz, nous avons réussi à réunir tous ces artistes pour proposer 3 jours de festivités dont je suis fier. Tu peux prendre ton pass 3 jours, venir écouter Fatoumata Diawara, Nono La Grinta et Ebony, qui sont complètement différents artistiquement, pour un prix hyper abordable.

Blasé, Jeune Morty, Juste Shani… Une belle programmation finalement ?

La concurrence est rude, mais en rassemblant plus de 60 artistes, on écrit cette année une nouvelle page de l'histoire de ce festival né il y a 37 ans. On a réussi à construire une programmation exigeante et diversifiée, avec les mêmes axes en termes de direction artistique et d'accompagnement des artistes en développement. Le festival a un rôle prescripteur et il est observé par les acteurs de la filière professionnelle justement grâce à cette politique de soutien à l'émergence et également aux dispositifs d'accompagnement comme le Prix Chorus et le dispositif PAPA. Je mise désormais davantage sur les paris, et l'époque facilite cette idée, car il y a une importante volatilité des carrières.

Il y a deux ans, tu invitais Yamê à venir jouer au festival Chorus alors qu'il était encore inconnu et passait au club de jazz Le Baiser Salé.

Oui, et c'est devenu l'une de nos têtes d'affiche… Mais il m'arrive de passer à côté de pépites, comme Théodora que j'ai vue à Bourges avant son explosion dans une salle de 250 places.

Ta fierté de cette année ?

Meryl, car je veux la faire venir depuis longtemps ! Mais il n'y en a pas qu'une. La Mano 1.9, aussi, qui jouera le samedi. Je suis fier de présenter la création autour de Kurt Cobain, par Béatrice Dalle, Youv Dee et Bastien Burger, qui m'avait ému aux larmes à Bourges. I 1y a encore Bertrand Belin, qui jouera en clôture le dimanche, un artiste qui avait obtenu le Prix Chorus en 2002… Et puis Astéréotypie, un groupe punk à souhait, avec qui on va monter un beau projet… Des jeunes comme Pamela, Ditter, Sheng, Juste Shani…

Il y a comme toujours une forte tonalité jazz, en particulier daoud, et le groupe Photons, associé cette année à la chorégraphe Claire Lamothe.

Oui, ça fait plusieurs années qu'on veut monter une création autour de la danse avec Gauthier Toux *(leader du groupe Photons, ndlr)*. Il y aura une quarantaine d'amateurs qui vont venir danser pour cette création Chorus, qui vivra ensuite hors de nos murs, par exemple à la Maison de la musique de Nanterre.

Chorus propose également des concerts pour les enfants. Quelle forme prendront-ils cette année ?

Il y aura une dizaine de représentations, entre le samedi et le dimanche : des concerts et des ciné-concerts, calibrés pour les enfants, avec la même exigence que le reste de nos spectacles.

Festival Chorus des Hauts-de-Seine, du 10 au 12 avril prochain à La Seine Musicale



BARBARA ECKLE

“OUVERT, PROGRESSISTE ET EXIGEANT ”

À l’Opéra de Lille, la nouvelle directrice Barbara Eckle prône l’ouverture de l’institution à tous les publics avec une **programmation éclectique**. On a pris le train pour la rencontrer.

Par
Alexis Lacourte

Photo
Ayse Yavas

Vous avez repris la direction de l’Opéra de Lille fin 2025. La construction de votre premier programme ?

Barbara Eckle : Avec le directeur de la programmation et de la dramaturgie, Miron Hakenbeck, nous avons eu envie de proposer un ensemble d’œuvres aux langages musicaux différents. Nous avons commencé par *L’Écume des jours* d’Edison Denisov, qui incorpore jazz, chants orthodoxes, musique post-romantique, modernisme et sérialisme. C’était un *statement*, pour montrer que le langage de l’opéra est multiple.

Vous avez lancé plusieurs concepts. Qu’est-ce que l’« Open week » de l’Opéra de Lille ?

Un Opéra de répertoire national joue une œuvre presque tous les soirs. Ce n’est pas notre cas. Entre les représentations de deux œuvres, nous avons du vide. Nous avons donc construit le format « Open Week » pour que l’Opéra soit ouvert à tous, tous les soirs, de 18 heures à 22 heures, pour y rencontrer les artistes et présenter les œuvres à venir, lors de ces moments de creux. Chaque œuvre n’est pas une archive du passé, mais l’expression de plusieurs archétypes et conflits humains toujours vivants dans une société changée, c’est pourquoi il est intéressant d’en discuter. Si on prend notre dernière œuvre, *L’Affaire Makropoulos,* c’était la question de la longévité, qu’on a ouvert au débat. Nous travaillons également avec différentes associations, ce qui attire des publics d’horizons différents. Enfin, le week-end, nous invitons aussi des DJ’s. L’objectif est de détourner la peur d’entrer à l’Opéra.

Est-ce un format inspiré par une précédente expérience ?

Avec Miron Hakenbeck, nous avons travaillé à l’Opéra de Stuttgart dans lequel il n’y avait pas de creux de programmation. Donc, on a inventé ici quelque chose de propre à la situation de l’Opéra de Lille. Je pense que ça ne pourrait pas fonctionner partout. Nous avons un public curieux. La précédente directrice avait ouvert la voie pour un opéra libre et progressiste.

Y a-t-il l’envie de sortir de l’Opéra et de faire vivre ce lieu dans la rue même ?

Oui, c’est d’ailleurs ce qu’on a fait pour lancer la saison. Nous avons fait appel à différents groupes musicaux : deux ensembles harmoniques de Lille, le groupe Big Death Amego, du punk métal lillois, Steamboat Switzerland, groupe de jazz avant-gardiste, et le chœur des enfants de l’Opéra de Lille. Il n’y a aucune esthétique pré-déterminée à l’Opéra. C’est devenu synonyme de luxe, de bourgeoisie et d’élitisme. Mais ce n’est pas quelque chose de fixe. On peut casser cela, avec le même niveau d’exigence artistique.

Autre de vos concepts, le concert Insomniaque.

Oui… J’ai passé beaucoup de temps dans ma jeunesse à écouter de la musique allongée avec des émotions souvent plus intenses qu’en concert, parce que nous y sommes assis et collés. Nous avons donc mis en place des concerts « Sieste », où l’on peut s’allonger l’après-midi, mais aussi des concerts la nuit, où chacun est également libre de ses mouvements. L’idée est de redéfinir les codes du concert et d’attirer des publics curieux.

La fête de la musique est importante en France. Peut-on imaginer une fête de l’opéra ?

Oui, tout à fait. Sortir de nos murs, c’est ce qu’on veut continuer de faire. Alors pourquoi pas, c’est une belle idée !

Prochaine programmation : *Les Enfants terribles* de Philip Glass, du 20 au 26 mars

LIVE HARD SELL HARD

Par
Rodolphe Oulmi



Pendant longtemps, il suffisait d'afficher des conserves « 1 achetée 1 offerte » pour que les promos aient du succès. Plus exigeants, **sélectifs et responsables**, les Français sont désormais moins sensibles au tout soldé. Rodolphe Oulmi, DG de Webloyalty France et Belgique, décypte la situation.

Soldes, Black Friday, ventes privées, opérations flash… Le calendrier promotionnel n'a jamais été aussi dense. Et pourtant, jamais la consommation n'a été autant scrutée, commentée, parfois accusée de s'essouffler. En réalité, les Français n'achètent pas moins : ils ont changé de façon d'acheter – et c'est cela que les promotions racontent aujourd'hui.

Depuis plusieurs années, les périodes de rabais se succèdent au point de former une quasi-ligne continue sur le calendrier. Cette inflation de promotions a profondément transformé la relation à l'achat : ce qui relevait autrefois de l'événement exceptionnel fait désormais partie du quotidien. La valeur perçue ne repose donc plus sur la seule remise affichée, mais sur la pertinence de l'offre, du moment, du produit et de la promesse associée. Autrement dit, la question n'est plus « combien je gagne ? », mais « est-ce que cette promotion a du sens pour moi, ici et maintenant ? ».

PROMOTION PLUS SÉLECTIVE

Les différentes séquences observées ces derniers mois traduisent une même tendance de fond : les consommateurs répondent toujours présent, mais à leurs conditions. Ils restent au rendez-vous lorsque l'offre est lisible, cohérente avec leurs attentes, quand elle s'intègre dans un projet d'achat concret. À l'inverse, ils se montrent de plus en plus sélectifs lorsque les mécaniques promotionnelles se répètent sans logique apparente.

Les French Days s'inscrivent pleinement dans cette dynamique. Pensée comme un temps fort complémentaire aux grands rendez-vous commerciaux existants, l'opération peine encore à s'installer durablement dans les repères collectifs. Non par désintérêt, mais parce que, dans un environnement promotionnel déjà saturé, la lisibilité, l'anticipation et la singularité deviennent des critères déterminants. Sans promesse claire, sans horizon identifié, la promotion passe simplement sous le radar.



ACHETER MIEUX, AU BON MOMENT

Ce que l'on observe aujourd'hui, ce n'est pas un retrait de la consommation, c'est une maturité nouvelle des consommateurs. Après une sortie difficile de l'inflation, les Français anticipent désormais davantage leurs achats, comparent, challengent les offres et arbitrent en fonction de leur budget et de leurs priorités. Ce que l'on observe ce n'est pas un renoncement à consommer, mais une reprise en main sur le moment et la manière de consommer.

Dans ce contexte, le calendrier n'est plus un simple décor, il devient un véritable levier. Certaines périodes promotionnelles intermédiaires, comme les French Days, arrivent à des moments où les ménages sont plus contraints financièrement, entre deux temps forts bien identifiés. Faute d'ancrage saisonnier fort ou d'usage clairement défini, l'acte d'achat y est moins spontané, plus discuté, plus soumis à arbitrage. Dans ce contexte, la remise ne suffit plus : il faut une raison d'acheter.







Tous les univers ne vivent pas cette densité promotionnelle de la même manière. Les secteurs perçus comme utiles ou durables, tels que l'équipement de la maison, s'inscrivent plus naturellement dans une logique d'achats planifiés : on repère le produit, on attend le bon moment, la promotion vient conforter une décision déjà réfléchie. Ici, la promotion est un accélérateur, pas un déclencheur isolé.

À l'inverse, des marchés historiquement très dépendants des temps forts commerciaux, comme la mode ou l'électronique, doivent désormais composer avec une attention plus volatile et une concurrence accrue entre les offres. Dans un environnement où les promotions sont omniprésentes, le consommateur n'achète plus parce qu'« il y a -40% », mais parce que cette remise s'inscrit dans un moment précis et cohérent de son parcours d'achat. Ce n'est plus la baisse de prix qui crée le besoin, c'est le besoin qui légitime la baisse de prix.

UNE PROMOTION DEVENUE PLUS EXIGEANTE

La promotion, loin d'avoir perdu son rôle, est devenue plus exigeante. Elle doit être compréhensible, cohérente et immédiatement identifiable, sous peine de se dissoudre dans le bruit promotionnel ambiant. Le simple affichage d'un pourcentage de réduction ne suffit plus à déclencher l'achat : ce qui compte, c'est la promesse globale, l'expérience qui l'accompagne et la confiance qu'elle inspire.

Le mobile, devenu le principal point d'entrée vers la consommation, renforce encore cette exigence. En quelques secondes, le consommateur compare, vérifie, consulte les avis, teste la crédibilité de l'offre et tranche. Dans ce contexte, seules émergent les opérations capables de créer un véritable rendez-vous, avec une promesse claire, un bénéfice tangible et un cadre lisible. Les autres se contentent d'alimenter le bruit de fond promotionnel… sans effet durable sur les ventes, ni sur la relation à la marque.

RYTHME ET SENS

Les périodes promotionnelles ne sont pas remises en cause. Ce qui est en question, c'est leur empilement, souvent sans hiérarchie ni respiration. Les French Days, comme d'autres initiatives intermédiaires, illustrent la nécessité de redonner du rythme, de la clarté et du sens aux temps forts commerciaux : moins de séquences, mais mieux pensées, mieux scénarisées, mieux expliquées.

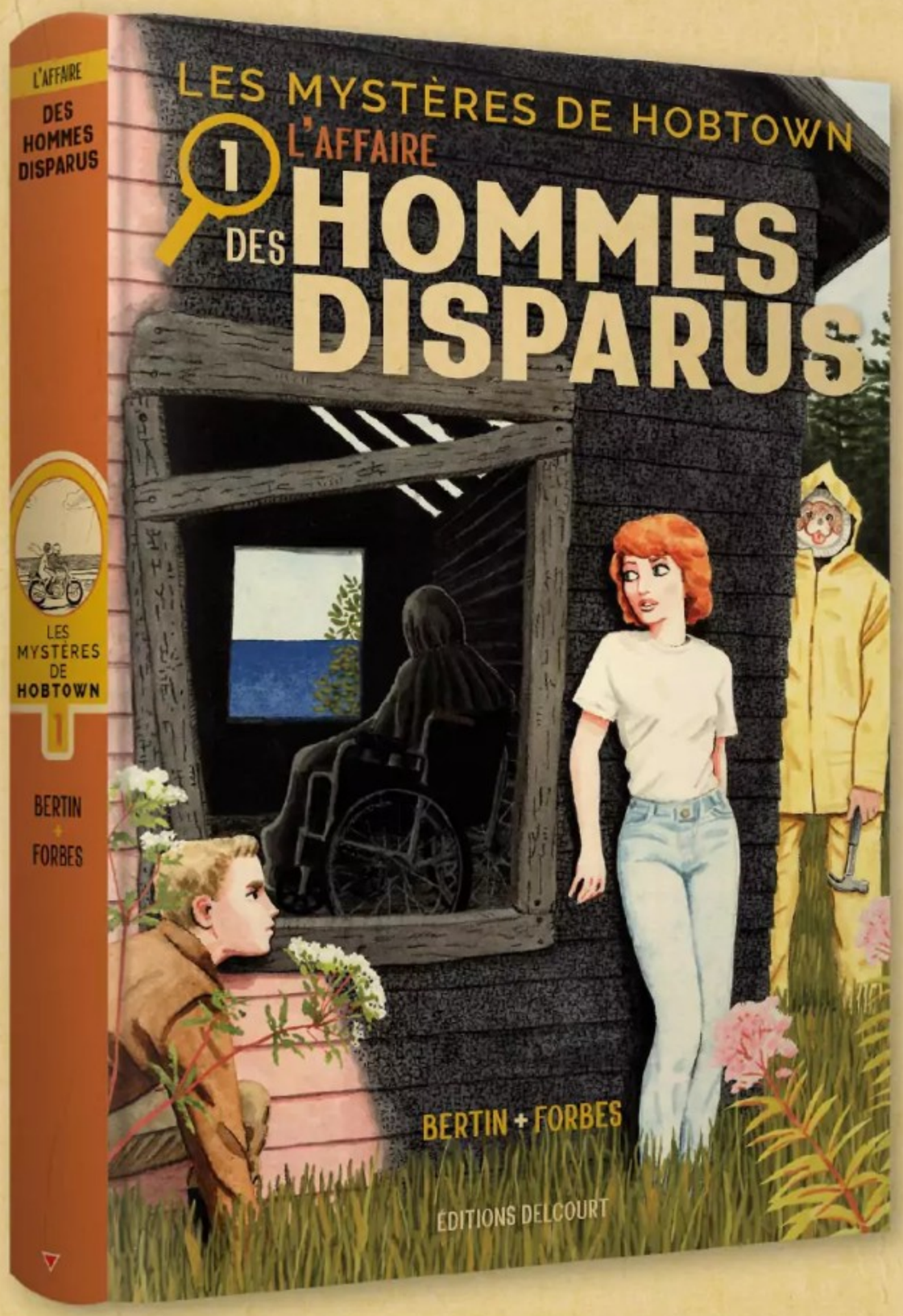
Pour les marques et les distributeurs, l'enjeu est désormais clair : hiérarchiser plutôt que tout promouvoir en permanence, recréer de vrais moments identifiables plutôt que multiplier les sollicitations. La consommation ne demande pas plus de promotions, elle demande des raisons d'acheter plus évidentes, plus lisibles, plus assumées.

En 2026, consommer reste un acte fort, et il devient plus que nécessaire de faire en sorte que la promotion retrouve sa fonction première : accompagner la décision, éclairer le choix, et non saturer l'esprit du consommateur.

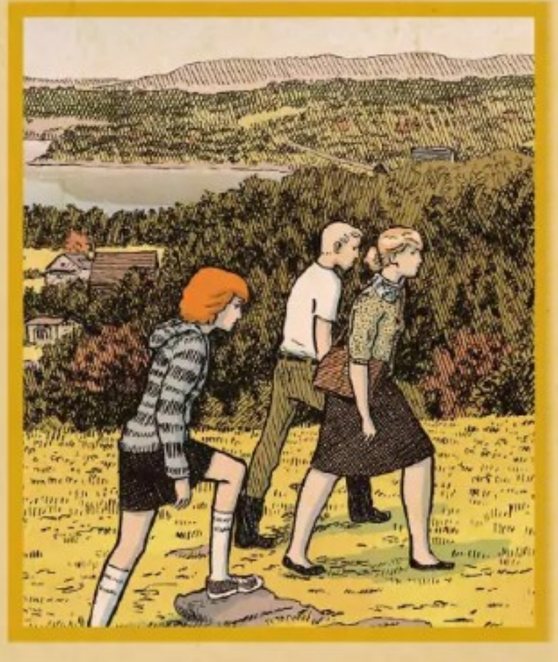
LES MYSTÈRES DE HOBTOWN

1 L'AFFAIRE DES HOMMES DISPARUS

BERTIN + FORBES



DES ADOS DÉTECTIVES MÈNENT L'ENQUÊTE DANS UNE PETITE VILLE ÉTRANGE ET RECULÉE.

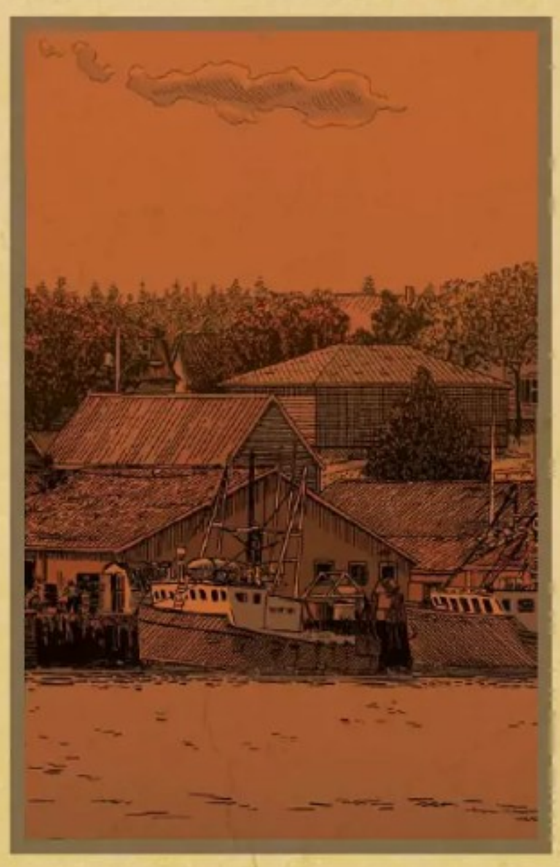


« Mystère, pastiche et surréalisme se mêlent dans ce feuilleton addictif. »
Télérama









ÉDITIONS DELCOURT

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

© 2026, Groupe Delcourt.

TRUST THE PROCESS*

Filtré sur charbon de bois d'érable, plus qu'un bourbon.

*Depuis 1866, nos whiskeys sont élaborés avec méthode

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Jack Daniel's et Old No.7 sont des marques déposées. ©2025 Jack Daniel's. Tous droits réservés. Brown Forman France SAS Capital 5 037 000 euros - 47 rue de Monceau 75008 Paris - RCS Paris 793 408 113

LE MEILLEUR DU MOIS

(et le pire)

PILLION
HARRY LIGHTON

PAR MARC GODIN

LE TESTAMENT D'ANN LEE

★★★★



LA TRANSE ET LE GÉNIE

Au XVIIIe siècle, Amanda Seyfried dirige une **secte d'illuminés**, obsédés par la transe. Sous la forme d'une comédie musicale, une somptueuse proposition sensorielle et radicale.

Depuis quelques mois, le cinéma américain signe un retour en force saisissant avec des œuvres puissantes, politiques, électrisantes, rappelant les grandes heures des années 1970. *The Brutalist*, de Brady Corbet, déjà un classique instantané ; *Une bataille après l'autre*, l'odyssée prophétique de Paul Thomas Anderson ; ou encore *Marty Supreme*, roman d'apprentissage illuminé par Timothée Chalamet. Dans leur sillage surgit un nouvel ovni, *Le Testament d'Ann Lee*, fausse biographie mais vrai grand film sur une prophétesse et fondatrice au XVIIIe siècle d'une secte d'illuminés, le tout sous la forme d'une… comédie musicale du troisième type.

Dès les premières secondes crépusculaires, on sait que c'est gagné. Des silhouettes fantomatiques errent dans une forêt, avant d'entamer une chorégraphie inquiétante. Nous sommes à Manchester, à la fin du XVIIIe siècle. Ann Lee rejoint les Shakers, secte anglaise issue des Quakers, qui dansent collectivement, hurlent, chantent, pour se libérer de leurs péchés et atteindre l'extase spirituelle. Portée par ses visions prophétiques et son rejet du sexe, Ann Lee s'impose comme le leader de la secte, qu'elle embarque bientôt pour le Nouveau Monde…

PULSATIONS TECHNO

Pour filmer cette odyssée hallucinée, la Norvégienne Mona Fastvold, 45 ans, épouse de Brady Corbet, scénariste et productrice de *The Brutalist*, a une arme de destruction massive : sa mise en scène. Caméra à l'épaule, elle épouse les corps en transe ou les danses orgasmiques chorégraphiées par Celia Rowlson-Hall. La foi n'est plus une idée, elle devient vibration. La bande-son métamorphose les prières en pulsations presque techno, comme une rave mystique (hello *Sirāt*), sans les stroboscopes. La collision entre passé et sensations contemporaines génère une énergie foudroyante. Entre deux scènes de danse/transe, Fastvold cadre le visage de son héroïne en gros plan, entre extase et agonie. Et cette incarnation génère une tension permanente : Ann Lee est-elle une sainte, une visionnaire politique ou une femme brisée par le patriarcat ? Mona Fastvold se garde bien de trancher. Elle observe comment naissent les croyances, capte la beauté de l'élan collectif tout en révélant sa part d'ombre. Difficile de ne pas voir dans cette histoire ancienne un miroir de nos spiritualités contemporaines.

Au fond, *Le Testament d'Ann Lee* est moins un film historique qu'une expérience, une somptueuse proposition de cinéma, une œuvre immense et magnétique où Amanda Seyfried trouve le rôle de sa vie. Un film qui a la grâce, une œuvre habitée qui rappelle que pour toucher le ciel, il faut d'abord s'agenouiller ou mettre la tête dans les enceintes. Hautement recommandé.

***Le Testament d'Ann Lee*, Mona Fastvold, en salles le 11 mars**

LES RAYONS ET LES OMBRES

★★★★

LA FRANCE COLLABO

Énorme production de la Gaumont, *Les Rayons et les ombres* s'attaque à un angle mort du cinéma français : la Collaboration. Avec cette histoire vraie du journaliste Jean Luchaire et de sa fille Corinne, comédienne, Xavier Giannoli montre comment un « pacifiste convaincu » va se métamorphoser en fidèle du régime de Vichy, en salaud ordinaire, puis en fasciste. Si le récit appartient à l'Histoire, le regard, lui, est résolument contemporain, et Giannoli parle bien sûr d'aujourd'hui, de la montée du fascisme, de l'antisémitisme rampant, de nos compromissions. Puissant.

***Les Rayons et les ombres*, Xavier Giannoli, en salles le 18 mars**

PILLION

★★★☆

DUR ET QUEER

Quand le beau motard sanglé de cuir Alexander Skarsgård jette les yeux sur lui, le timide et sentimental Harry Melling, découvert dans *Harry Potter*, croit vivre un rêve. Très vite, il déchante et se laisse entraîner dans une aventure SM toxique. Alors qu'il fantasme sur un simple baiser, il doit dormir par terre, au bout du lit, faire toutes les tâches ménagères, se raser la tête, devenir un objet sexuel… Drôle, cru et bouleversant, ce premier film explore les mécanismes du pouvoir et du couple. Un roman d'apprentissage audacieux, où l'émancipation passe par l'asservissement. Vraiment culotté.

***Pillion*, Harry Lighton, en salles le 4 mars**

HÉROS OU ZÉROS



1 SYDNEY SWEENEY

Médiocre dans La Femme de ménage, Sydney est démente dans le short d'une boxeuse victime d'un mari toxique. Énorme K.O.

Christy, 4 mars



2 PIERRE LOTTIN

Film après film, Pierre se révèle comme un de nos meilleurs comédiens. Prolo au bout du rouleau, il donne ici la réplique à Sandrine Kiberlain.

Ceux qui comptent, 25 mars



3 LAURENT LAFITTE

Lafitte a un problème : son nouveau voisin est son sosie parfait ! Un festival Lafitte, dans un double rôle, pour une comédie zinzin du duo Nicolas & Bruno.

Alter Ego, 4 mars



4 KYOKO SAITO

L'histoire d'une pop idol japonaise qui, contractuellement, n'a pas le droit de tomber amoureuse, interprétée par une vraie pop idol, Kyoko Saito.

Love on Trial, 25 mars



5 SAMUEL KIRCHER

Repéré chez Breillat, Samuel Kircher, frère de Paul, trouve ici son meilleur rôle, un boxeur qu'une blessure va fragiliser physiquement et mentalement.

La danse des renards, 18 mars



6 STIJN BOUMA

D'origine turque, une mère célibataire néerlandaise est accusée à tort de fraude fiscale. Un polar social étouffant, par un réalisateur serbe surdoué.

La Traque de Meral, 11 mars



7 FABRICE LUCHNI

En plein égo-trip, Luchini se caricature en comédien génial qui lit Hugo sur scène et tente de se rapprocher de sa fille. Pathétique.

Victor comme tout le monde, 11 mars

Les Éditions Grandpamini

100 UNES DE PRESSE QUI, HEUREUSEMENT, N'EXISTENT PAS.



PAR ALEXIS LACOURTE

LA DÉCEPTION DU MOIS

☆☆☆☆



TOUT EST FOUTU ?

Il y a peu, **Michel Houellebecq** représentait le présent. Avec *Souvenez-vous de l'homme*, il confirme une tendance de plusieurs années déjà : il est son passé.

Artisan de l'exil, Houellebecq reste pourtant toujours là, à chouiner que l'humanité va vers sa perte. Il aura, pour sa première interview dédiée à ce disque, choisi BFM TV. Voici ce qu'on y apprend : « ouin, ouin, ouin ». Il y a vingt ans pourtant, avec Bertrand Burgalat (*Présence humaine*), il définissait par un chef-d'œuvre de la musique et de la poésie, le ton contemporain. Nonchalant, échappé, drôle et gauche, le phrasé Houellebecq était celui qui faisait « aujourd'hui ». Je lui dois d'ailleurs presque tout. La découverte de la littérature, discipline dont je ne comprenais pas l'intérêt jusqu'à avoir un roman de lui entre les mains. La découverte du journalisme « gonzo », parce que devenu fan de lui je cherchais à en savoir plus et qu'un article fantastique dans *Gonzaï* relatait l'histoire du disque enregistré avec Burgalat. La découverte par là de B.B., puis de *Technikart*. Et, surtout, d'interminables soirées à chanter « Playa Blanca » dans un appart aux carreaux blancs qui m'auraient donnés des nausées insurmontables sans lui ; et à l'engueuler, à distance et ivre, parce qu'il conclut ce merveilleux titre par « retour au réel », une dimension de l'exil (ivresse, imaginaire, musicale) que je refuse d'admettre pour différentes raisons métaphysiques. Ainsi donc Michel Houellebecq sort un second disque, et avec Frédéric Lo, homme que je ne connais que pour son travail avec Peter Doherty et avant avec Daniel Darc, deux raisons suffisantes pour que je l'admire. J'ai reçu l'album il y a plus d'un an, un simple petit lien Soundcloud ouvert immédiatement. Je n'en dirai rien : le son n'était pas terminé, tout sonnait très mal, la voix de Houellebecq surtout – mais ça ne veut rien dire.

TENSION MAXIMALE

C'est la tension maximale, ici. Dans les bars, pas mal de gens s'affrontent pour savoir qui de l'extrême gauche ou de l'extrême droite sont les plus violents. De son côté, monsieur Michel Houellebecq lève le voile : en grand messie contemporain, il regarde (n'oubliez pas sa voix et son air de Snoopy défraîchi) et décrit. L'homme (lequel ?) est en voie de disparition, son Dieu avec, voici venu le dernier moment où les enfants rigolent sur les berges de la paix avant l'effondrement de la civilisation, le chaos et l'inculture. Ouin, ouin, ouin. Et tout cela, sur une musique frêle, prête, elle aussi, à s'effondrer. Il y a de la beauté dans ce disque, mais elle est à gerber. Reste donc : lire Brion Gysin, rêver d'Alamût, danser sur du Don Cherry, patienter en attendant les prochains joyaux à sortir chez Record Makers, cela avec un présent, oui, pas glorieux et révolté, ou survolté. Quant à savoir ce dont il faudra se souvenir de l'homme, les siècles le diront, dans une autre langue que celle de ce duo plan-plan.

.

MICHEL HOUELLEBECQ, FRÉDÉRIC LO, *SOUVENEZ-VOUS DE L'HOMME*, WATER MUSIC

NES

★★★☆



BONNE DIRECTION

Il a l'inspiration du 113 des Princes de la ville et il a le producteur talentueux du nom de Lil Chick (qu'on suit avec la plus grande attention possible, notamment pour ce qu'il fait avec Yvnnis). À deux, ils font un son empreint de jazz, de jeux sur le groove, de cut de tempo et de samples à gogo. Visuellement, ses clips sont réussis, à chaque fois surprenants. Il manque le petit truc pour créer des tubes (il semble ne pas en avoir envie pour le moment), mais « Des pieds et des mains », l'excellent « Le bruit et le silence » ou « 14 2019 » (avec ses basses à la Kaytranada) n'en sont pas loin du tout.

Des pieds et des mains (Ninefour & SEEINGSOUNDS)

FLORE BENGUIGUI & THE SENSIBLE NOTES

★★★★



MON AMOUR CABARET

Rien n'est plus assommant puis énervant que les reprises de standards de jazz de manière insignifiante. Ici, c'est tout le contraire. Même, c'est parfois grandiose : « Everything Happens To Me », en particulier. Et je peux vous l'assurer : pour reprendre ce chef-d'œuvre avec autant de créativité et d'intelligence, il faut être grand. Et Flore Benguigui est une très grande artiste, et elle s'est entourée d'un groupe capable d'assurer. Reprenons : qui a vraiment l'impression que 2026 ressemble à 2016 ? Personne. En revanche, plusieurs signes annoncent le retour d'une époque plus ancienne et trépidante : celle des cabarets !

I330 (Decca)

LES SINGLES DU MOIS



LANA DEL REY, « WHITE FEATHER... » ▲

« Il n'est pas de musicienne aujourd'hui dont la musique ne soit à ce point une constante redéfinition de ce mot : "Mélancolie" ». Nous partageons ce qu'écrit Lazslo dans son essai sur Lana Del Rey (*Lana Del Rey,* éd. la variation) : elle est mythique, fantomatique et infinie.



FLEUR BLEU-E, « LE FUNAMBULE » ▲

Ce duo sorti des limbes des seventies il y a trois ans avec un beau premier album est depuis parti vivre aux États-Unis. Le chaos n'a en rien abîmé leur légèreté. Ils font leur retour avec cette ballade comme on les aime : mélodieuse et entraînante.



HAMID EL SHAERI, « OUDA » ▲

C'est le secret le mieux gardé du monde, le label Wewantsounds. Ils sortent des joyaux chaque mois, et changeront la face du monde ainsi. Parmi ceux à venir, Ayam El Disco (qui est un « voyage à travers les sons funky de l'Égypte des années 80 »), sur lequel, entre autres, se trouve ce morceau que Giorgio Poi aurait pu faire.



HARRY STYLES, « APERTURE » ▲

Nous entrons bel et bien dans un troisième second summer of love, si on prend juste en compte l'importance qu'ont les Primal Scream dans la musique des popstars. Parmi elles, Harry Styles est toujours aussi frais et étonnant.



MEMORIALS, « LIFE COULD BE A CLOUD » ▲

C'est le morceau qui ouvre l'anomalie temporelle du mois de mars. Une ballade de krautrock, qui fait penser aux premiers morceaux de Stereolab sur lesquels viendrait chanter la Nico de 1967. Le reste de leur album est de cet acabit, rythmé, mélodieux et free. Un vrai bonheur.



THIBAUT PAEZ & THOMAS JOLY, « RÊVES SECRETS... » ▼

Nous admirons le travail que Thomas Joly et ses équipes ont réalisé pour créer le plus beau spectacle d'ouverture des Jeux jamais vu. Maintenant, musicalement... C'est dansant, oui ! Les oreilles fermées, loin de la piste, dans une autre ville.



ZAHO X MC SOLAAR « COMME CAROLINE » ▼

Dans une boîte mail, on trouve de tout. Et on est toujours aussi surpris d'y découvrir une perle au milieu d'informations dont on se serait passé la connaissance. C'est le grand retour de Zaho et pour l'occasion, elle s'est associée à Mc Solaar.

THIERRY LASRY
40 RUE DU FOUR
PARIS
265 LAFAYETTE ST
NEW YORK
THIERRYLASRY.COM

PAR ALEXIS LACOURTE & VIOLAINE EPITALON

LA RÉÉDITION DU MOIS

★★★★

ÉCŒURANT GÉNIE

Prenons une phrase au hasard, vers le début. « *Ressembler au commun des mortels est une ironie.* » Une, vers le milieu. « *Il avait obtenu du ministère l'autorisation de faire ces fameuses expériences dont il parlait chez lui réticencieusement.* » Vers la fin. « *Allons rapidement.* » Le reste sera pour vous. Chaque page vaut l'inventivité de deux à trois romans pris au hasard dans une bibliothèque quelconque. Et il y en a près de 200. C'est donc qu'avec un livre, vous pourrez remplir toute votre bibliothèque et en avoir de trop ; c'est pour offrir. Il commence par un certain monsieur de Noirof, morose, en train de passer à côté de sa vie, qui découvre son infini potentiel après une nuit passée dans un bordel. À partir de là, ça y est. On entre dans *Les Nourritures terrestres*, *Le Festin nu*, *Mille Plateaux*, dans un tourbillon de géologie, d'existentialisme, de pornographie, de cannibalisme, de matérialisme, de théâtre, d'odeurs et de poésie ; mais surtout, dans l'antre où se trame une créativité incomparable. Rire beaucoup en lisant, ça arrive, peu, mais on en trouve quelques occurrences, rire parce qu'on est troué par l'alignement de chaque phrase est en revanche prodigieux. Il y a donc Noirof, queutard, éperdu d'amour pour sa mère ; Mani-Mina, sœurs jumelles à deux têtes, quatre bras, quatre jambes qui donnent naissance à un enfant qui a quatre têtes, etc. ; le docteur Messé-Malou, inventeur de choses que je ne voudrai pas révéler – au moins deux : il a trouvé comment cultiver le marbre, mais aussi le lumiérier, arbre toujours en fleurs ; et plein, encore, qui vont et s'ajoutent en multipliant les historiettes allant avec un Noirof devenu ministre de la Justice endetté, et, fatalité suprême, finalement corrompu… « *Une perle tellement tordue qu'elle relève du miracle, de l'inexplicable, de l'inouï* », décrit Chloé Delaume dans sa préface.

Plus dingue encore, qui connaît ce livre ? Imprimé en 1891, par Léon Genonceaux, l'éditeur de Rimbaud et de Lautréamont, il disparut, de la même manière que Noirof, vous le verrez, est amnésique, pour réapparaître chez les héroïques Tristram, en 1991. Un siècle, c'est donc ce qu'il faut aux œuvres touchées par la grâce ? Un peu moins, encore que : en 1966, un certain Pascal Pia, un endetté, un résistant, un soi-disant raconteur de ragots ou diseur d'approximations, qui a le vice de la littérature, le découvre – mais personne n'en veut, car rien ne certifie l'identité de l'auteur. Sans auteur, pas de gloire. Il faut du fixe, du poteau d'angle où mettre des affiches et des prix. Alors, il demeure un mystère parmi les mystères. Et toute sa vie rend hommage à ce livre, qui n'est que flux, fièvre et furie. Des dizaines et des dizaines d'histoires dans lesquelles Noirof, culte si ce mot le vaut, fait tout, sauf errer. Et chaque réédition de ses fonceries apporte son lot de fanatiques. J'en suis. À vous. « *Très amusante, la vie !* »

***Le Tutu*, Princess Sapho, Tristram, 232 pages, 21 €** **A.L.**



THIBAULT SAILLANT ★★★★

EROS PRESS

Le travail hérculéen de l'universitaire Thibault Saillant nous permet enfin de (re)découvrir en profondeur l'aventure pornographe du plus « *célèbre des inconnus* », Maurice Girodias. Sa maison d'édition, Olympia Press, marqua le payasage livreque des années 1950 à Paris en faisant paraître les manuscrits anglophones les plus sulfureux (*Lolita*, *Le Festin nu*, *Scum Manifesto*, entre autres...), frappés à l'époque par la censure américaine et britannique. Jouissive est la lecture de ce livre, retraçant la gloire et le déclin de la collection désormais mythique de petits livres verts. Nous profitons de cette occasion pour encourager nos amis éditeurs de la place parisienne) à rééditer le journal de Girodias, *Une journée sur terre* (*L'Arrivée* et *Les Jardins d'Eros*). Merci d'avance.

***Olympia Press, une avant-garde pornographique*, L'Échappée, 320 p., 24 €**

V.E.

CARLENE POLITE ★★★★

GRANDE PREMIÈRE

En 1966, Christian Bourgeois lance les éditions du même nom avec ce roman de Carlene Polite. Féministe et militante des droits civiques, l'américaine s'est installée à Paris en 1964, après avoir été le compagnon de route de LeRoy Jones et de James Baldwin. Pour la première fois réédité, *Les Flagellants* raconte l'histoire d'une danseuse et d'un poète (Ideal et Jimson), en proie à la pauvreté et au racisme du Village des années 1960. À ces violences, s'ajoute celle du genre, qui se dédouble dans leur couple. L'écriture, introspective, imagée et lyrique, influencera Toni Morrison, entre autres…

***Les Flagellants*, Christian Bourgeois, 240 pages, 11,80 €**

A.L.

ÉDOUARD JOUSSELIN ★★★★

LEVÉ DE RIDEAU

Ce troisième roman d'Édouard Jousselin (après *Les Cormorans* et *La Géométrie des possibles*) fait le récit de l'ascension d'un acteur de seconde zone, peu à peu metteur en scène à succès. Son influence progressive sur le milieu de la culture à Paris se mue en ego surdéveloppé. Il manipule, projette sur quiconque le croise les fantasmes de ses prochaines pièces. Comme à chaque fois, le récit est ficelé, plein de surprises et le lecteur lui-même se fait manipuler. Avec la première partie du livre, on s'attend pas à se faire saisir de la sorte, et finalement, on ne le lâche pas, jusqu'au dénouement.

***L'illusionniste*, Rivages, 256 p., 21 €**

A.L.



BAHAREH AKRAMI

Par Alexis Lacourte

Photo Mathieu Zazzo

“RESTER UNIS”

Dans la bande dessinée *Une voix pour la liberté*, Bahareh Akrami fait le portrait de **Toomaj Salehi**, rappeur et figure du mouvement Femme, Vie, Liberté, dans un récit où l’on croise l’histoire récente de l’Iran et celle de la diaspora. Rencontre.

Toomaj Salehi a été torturé, condamné à mort, puis relâché sous la pression de la rue et des médias internationaux. Au fur et à mesure de ton récit, il devient l’incarnation iranienne de la révolte et de la liberté. Comment l’as-tu découvert ?

Bahareh Akrami : Au tout début du mouvement, à travers ses vidéos. Il appelait les gens à rester unis, à se tenir debout. Puis, j’ai écouté ses morceaux. Et très vite, il a été emprisonné… Ce qu’il avait anticipé, car même après son arrestation, son compte Instagram continuait à relayer des informations sur le mouvement. Il incarne une partie de la jeunesse iranienne : courageuse, stylée, connectée au monde, révoltée. Il ressemble aux jeunes de partout dans le monde. Il aime la musique, il aime s’habiller, il parle leur langage. C’est aussi pour ça que son histoire nous touche.

Toute une partie du livre s’attache à nous présenter la situation en Iran à travers ton parcours et le sien. Ce format, où tu mêles journal de bord, portrait, autobiographie et textes de Toomaj, a-t-il été évident ?

J’ai tenu un journal de bord de la révolution en Iran pendant presque deux ans. Dès septembre 2022, j’étais branchée sur les infos liées à l’Iran cinq à dix heures par jour. Je connaissais très bien le contexte de l’arrestation de Toomaj. J’avais accumulé des notes, des tonnes de captures d’écran, des conversations WhatsApp avec mes cousines d’origine iranienne… J’ai eu la révélation un matin que Toomaj allait être le partenaire d’un dialogue. Ensuite, pour raconter ce qui lui est arrivé, il fallait raconter le mouvement Femme, Vie, Liberté. Pour cela, il fallait raconter l’Iran. Et pour expliquer pourquoi je raconte, il fallait revenir à mon histoire.

Dans l’épilogue du livre, tu écris : « *S’ils te font disparaître, ils créent un martyr. S’ils te laissent libre, ils encouragent un leader.* » Quand comprends-tu qu’il est un ennemi « *intouchable* » du régime ?

Quand il refuse de céder. Quand, malgré la condamnation à mort, la torture, la possibilité de partir, il reste au pays. À ce moment-là, le régime est piégé… Dans les dictatures, un opposant exilé peut être bruyant, mais un opposant qui reste, c’est dangereux ! Surtout quand il est jeune, populaire, identifié, et qu’une partie du monde regarde. Je dis ça, mais personne n’est jamais totalement « intouchable ». Surtout avec ce régime de malade ! La preuve, Narges Mohammadi, prix Nobel de la paix, a été renvoyée en prison et on sait ce qu’elle y subit…

Comment fais-tu pour t’informer et rester en contact avec les mouvements contestataires du pays ?

Je m’informe par ma famille, avec les réseaux sociaux, les journalistes de la société civile, les ONG et les citoyens journalistes. Il y a énormément de travail fait par la diaspora, par des Franco-Iraniens qui ont des sources sur place. Les informations existent. Ce n'est pas parce qu'elles ne viennent pas d'envoyés spéciaux occidentaux qu'elles n'ont pas de valeur. Cette idée m’agace toujours profondément.

Dans *On aurait aimé savoir*, tu prenais le biais de chroniques pour raconter le procès des attentats du 13 novembre 2015. Est-ce que *Une voix pour la liberté* t’a permis de faire évoluer le format de la chronique et du journal de bord ?

On aurait aimé savoir était déjà une chronique personnelle, même si elle restait fidèle aux faits. Avec *Une voix pour la liberté*, j’ai pris plus mon temps, j’ai pu y mettre plus de dessin, donc un peu moins de texte. J’ai aussi laissé plus de place à l’émotion, même si je reste assez pudique. Ce qui compte pour moi, c’est la sincérité.

Bahareh Akrami, *Une voix pour la liberté*, Delcourt, 108 pages, 17, 50 €

PAR MATHILDE DELLI

LE SURRÉALISTE DU MOIS ★★★★



NUITS DE CHAIR

Entre chairs bombées et corps étirés, les personnages d'**Anastasia Bay** exposent la narration morcelée d'une maternité surréaliste. La céramique dialogue avec la peinture à la galerie Derouillon.

« J'ai vu beaucoup d'images tronquées de maternité, qui partaient d'un modèle de madone. J'avais envie de parler de la tendresse du rôle maternel et de l'anxiété qu'elle peut amener. »

Après le thème de l'Opéra, « J'ai pensé l'exposition en deux temps, les grandes toiles mettent en scènes des compositions domestiques intimistes de maternité, qui contrastent avec des visions cauchemardesques esquissées sur des petits formats. » Pour éviter le pathos lorsque l'on aborde ce sujet saturé d'images depuis des siècles de peintures, l'artiste s'est construit une matière surréaliste où affleure la part crue de son sujet. Nos regards s'aimantent à la fluidité dans laquelle ses personnages trouvent leurs formes. « J'ai beaucoup aimé les cours de morphologies aux Beaux-Arts, apprendre à dessiner les corps en pensant à la structure osseuse intérieure qui vient supporter le mou de la chair. L'apparition de cette ligne, maintenant systématique dans le dessin de mes visages, diffuse l'effet d'être encore en mouvement. » Si la douceur de son trait nous apaise, le choix de ses éléments picturaux se charge de la narration. « J'ai remplacé le nouveau né par un chat, pour représenter l'animalité de l'allaitement et de cette période d'hypervigilance.» Ce contraste se retrouve plus condensé dans ses petits formats, inspirés des caprices de Goya et de leurs visions cauchemardesques. « Ils restent d'une actualité troublante. Goya a dessiné des illustrations comme on écrit des fables. J'ai puisé dans celles qui entraient en résonance avec ma thématique, pour recomposer mes propres scènes. » Les vagues de ces chairs dégoulinent, glissant dans l'espace du rêve et de l'insaisissable. Une nuit où la réalité se brouille, s'accorde. Dans « Night Mother », Anastasia Bay expose des fragments maternels puisés dans la fantasmagorie.

« Night Mother » jusqu'au 11 avril à la galerie Derouillon

TOBIAS SPICHTIG ★★★☆



PLUS LOIN QUE LE NOIR

Sortis d'outre-tombe, les personnages de Tobias Spichtig semblent vouloir nous hanter de leur regard aqueux, et affirmer leur décadence d'after. Entre style aiguisé et noir Berlinois, ses portraits semblent pourtant dépouillés, révélant la noirceur de leur âme.

« When a Joke becomes a Prayer », jusqu'au 25 avril à la galerie Hussenot.

MERVE CEYLAN ★★★☆



RIDEAUX TIRÉS

C'est doux et silencieux, ça pourrait être aujourd'hui comme hier. En mélangeant plusieurs techniques, les peintures de Merve Ceylan nous donnent l'impression d'avoir vécu avant nous. De ces visages endormis à ces rideaux tirés, l'artiste nous invite à pénétrer dans des scènes d'intimité.

« Peut être, peut être » jusqu'au 21 mars à la galerie Elsa Meunier.

LA SEINE MUSICALE

hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT

FESTIVAL 10.11.12 AVRIL 2026

CHORUS

DES HAUTS-DE-SEINE

VENDREDI 10 AVRIL

LOUANE • FATOUMATA DIAWARA
"COME AS YOU ARE" HOMMAGE À KURT COBAIN • ZÉLIE
ALA.NI • ARØNE • ASTÉRÉOTYPIE • PAMELA • DITTER
COPYCAT • OJOS • SIMON BEIGELMAN

SAMEDI 11 AVRIL

LA MANO 1.9 • MERYL • NONO LA GRINTA
SCYLLA & FURAX BARBAROSSA
R2 • BAMBY • JEUNE MORTY
YORSSY • AMIE BLU • BLASÉ • ANDY 4000
ASFAR SHAMSI • SHENG
DAOUD • JESSY BLAKEMORE
COPILOTE • KIMIA • MAXI GLUT

DIMANCHE 12 AVRIL

KEBLACK • RSKO • TIMAR • BERTRAND BELIN
EBONY • DAKEEZ
JUSTE SHANI • DRESSED LIKE BOYS • MARTA
ETAT(S) DE NUIT(S) - PHOTONS X CLAIRE LAMOTHE
OSCAR EMCH
AKATA KOLO ORCHESTRA • YASMINE MEDDOUR
LA GIÙ • NO SCUD

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS

sacem · la culture avec la copie privée · RATP · TECHNIKART · Paris MÔMES · TRACE · Libération · Info Concert · RADIO nova 101.5 FM · SHADES



Par
Klervia Lelong

Photo
Eva Chamosa

MUHA
Marie-Line Laguerre

ESTHER ROLLANDE

“Besoin de REPRÉSENTATIONS”

Jeune amoureuse dans *Les Meilleures*, Miss France dans *Un destin inattendu*, et prochainement **artiste contemporain au masculin**, Esther Rollande aime aller là où on ne l’attend pas. Une façon de porter un message et d’être enfin soi-même.

Ton premier rôle au cinéma était celui de Zina, une jeune fille qui découvre son homosexualité dans *Les Meilleures* (Marion Desseigne-Ravel). Y-avait-il des traits communs entre le personnage et toi ?

Esther Rollande : Grave ! C'est tombé pile à un moment de ma vie où je me rendais compte que j'aimais les filles. En plus, je débarquais à Paris et le personnage de Zina, lui, venait d'emménager. C'était très aligné avec ce que je vivais à ce moment-là

Tu as un compte Instagram dédié à tes peintures. Qu’essaies-tu d’exprimer à travers cet art ?

J'aime faire des petits personnages oniriques et symboliques. C'est une manière pour moi d'exprimer une forme de douceur. Avant, je ressentais des choses plus dures, colériques. Depuis que je ne me genre plus comme une fille, je ressens un besoin de calme et de positif. Mes dessins reflètent cet état d'esprit qui évolue.

Tu as également de l’expérience en mannequinat. Ta fluidité de genre a-t-elle changé ta perception de ce milieu ?

J'ai arrêté le mannequinat il y a trois ans, parce qu'on me genrait beaucoup. Maintenant que j'ai fait ma torsoplastie, j'aimerais beaucoup reprendre l'image. On a besoin de représentations, et j'ai envie d'en être une.

Tu as officialisé ta non-binarité sur les réseaux sociaux en postant des photos torse nu après ta torsoplastie.

C'est important dans ma démarche. Je considère que je n'ai pas à me battre pour exister, et qu'on a tous le droit d'avoir une place dans ce monde. Je vois ça comme un acte d'amour et une forme de représentation. Quitte à faire un métier d'image, autant que ça serve politiquement et que ça amène du positif.

La suite pour toi en 2026 ?

J'ai tourné un long métrage qui s'appelle *Angèle et mes démons* réalisé par Lucas Beccaro. Je joue Angèle, le rôle principal. C'est un film très punk, qui parle d'amour, de deuil, qui est très mystique et spirituel aussi. J'ai hâte de le voir à l'écran. Fin juin, j'ai le tournage d'une série qui s'appelle *BreakBuild*, réalisée par Amaury Paris, dans laquelle je vais jouer Auguste, un artiste. C'est une série qui porte sur le sujet de l'art contemporain à Paris, ça va être chouette. Sinon, j'ai un projet de roman graphique autour de la fluidité de genre. Avec mes dessins et des textes que j'ai écrits à propos de mon processus de réflexion.

L'INSTANT
TAITTINGER

*#THEINSTANT*WHEN

ESPRIT DE FAMILLE



9 septembre 2018, Château de la Marquetterie.
L'équipe du Champagne Taittinger prépare
le cochelet, le dernier jour des vendanges.

Photo de Massimo Vitali.

CHAMPAGNE
TAITTINGER
REIMS FRANCE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

CARON

PARIS 1904

ATMAH

CARON

PARIS 1904

CARON

ATMAH